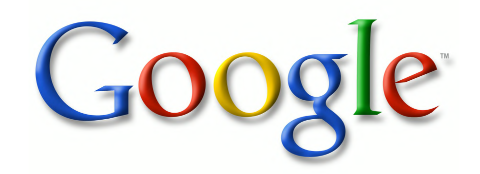
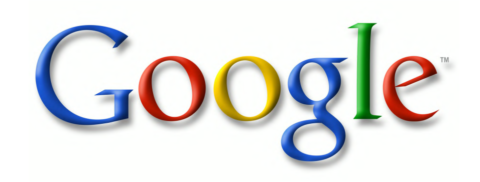







TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

SIÆCLÆ

DE

LOUIS XV,

TOME PREMIER.

SIECLE
DE
LOUIS XV,

PAR M. DE VOLTAIRE;

Servant de ſuite au Siecle de Louis XIV du même Auteur.

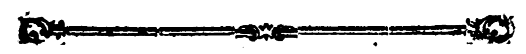
NOUVELLE ÉDITION,

Purgée de toutes les fautes qui ſe trouvent dans les précédentes, & conſidérablement augmentée.

TOME PREMIER.



A LAUSANNE.



M. DCC. LXIX.



AVIS
DES ÉDITEURS.

Le célèbre Auteur de LA HENRIADE *& d'un grand nombre d'autres ouvrages aussi intéressants vient d'enrichir son Histoire générale du* SIÉCLE DE LOUIS XV (LE BIEN-AIMÉ.) *Ce dernier ouvrage vient de paraître à la suite du* SIÉCLE DE LOUIS XIV *en 4 Vol. in 8vo. Nous nous proposons de donner au Public une nouvelle édition des deux siécles. Nous devons à la seule générosité de l'illustre Auteur les augmentations considérables dont il a voulu nous faire part. Elles ne se trouvent dans aucune des précédentes éditions qu'on en a faites.*

Nous avons jugé à propos de commencer par le Siécle de LOUIS XV, *comme nouveau & nous intéressant le plus. La correction de cette nouvelle édition est faite avec tout le soin possible, & elle est purgée de toutes les fautes qui se trouvent dans les précédentes. Elle sera suivie incessamment du* Siécle de LOUIS XIV.

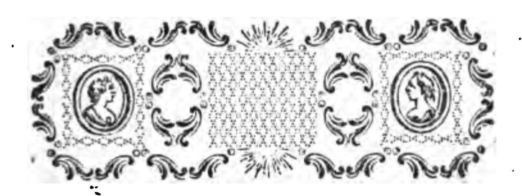
TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans le premier Volume.

Fin de la Table du Tome premier.

SIECLE



SIECLE DE LOUIS XV.



CHAPITRE PREMIER.

TABLEAU DE L'EUROPE APRÈS LA MORT DE LOUIS XIV.

NOus avons donné avec quelque étendue une idée du ſiécle de *Louis XIV*, ſiecle des grands hommes, des beaux arts & de la politeſſe : il fut marqué, il eſt vrai, comme tous les autres par des calamités publiques & particulieres, inſéparables de la nature humaine ; mais tout ce qui peut conſoler les hommes dans la miſere de leur condition faible & périſſable, ſemble avoir été prodigué dans ce ſiecle. Il faut voir maintenant ce qui ſuivit ce regne, orageux dans ſon commencement, bril-

CH. I.

lant du plus grand éclat pendant cinquante années, mêlé ensuite de grandes adversités & de quelque bonheur, & finissant dans une tristesse assez sombre, après avoir commencé dans des factions turbulentes.

Testament de Louis XIV cassé Sep. 1715.

Louis XV était un enfant orphelin. Il eût été trop long, trop difficile & trop dangereux d'assembler les Etats généraux pour régler les prétentions à la régence. Le Parlement de Paris l'avait déjà donnée à deux Reines; il la donna au Duc d'Orléans. Il avait cassé le testament de *Louis XIII*; il cassa celui de *Louis XIV*. *Philippe*, Duc d'orléans, petit-fils de France, fut déclaré maître absolu par ce même Parlement qu'il envoya bientôt après en exil *.

* *Après tous les absurdes mensonges qu'on a été forcé de relever dans les prétendus mémoires de Mme. de* Maintenon, *& dans les notes de* la Beaumelle, *insérées dans son édition du siecle de* Louis XIV *à Francfort, le lecteur ne sera point surpris que cet Auteur ait osé avancer que la grande Sale était remplie d'Officiers armés sous leurs habits. Cela n'est pas vrai; j'y étais: il y avait beaucoup plus de gens de robes & de simples citoyens que d'Officiers. Nulle apparence d'aucun parti, encore moins de tumulte. Il eût été de la plus grande folie d'introduire des gens apostés avec des pistolets, & de révolter les esprits qui étaient tous disposés en faveur du Duc d'Orléans. Il n'y avait autour du Palais, où l'on rend la Justice, qu'un détachement des Gardes Françaises & Suisses. Cette fable, que la grande Sale était pleine d'Officiers armés sous leurs habits, est*

Pour mieux sentir par quelle fatalité aveugle les affaires de ce monde sont gouvernées, il faut remarquer que l'Em-

CH. I.

Guerre de l'Allemagne contre la Turquie en 1715.

---

tirée des mémoires de la Régence & de la vie de Philippe, *Duc d'Orléans; ouvrages de ténebres, imprimés en Hollande & remplis de faussetés.*

L'Auteur des mémoires de Maintenon *avance que* le Président Lubert, le premier Président de Maisons, & plusieurs membres de l'assemblée étaient prêts de se déclarer contre le Duc d'Orléans.

Il y avait en effet un Président de Lubert, *mais qui n'était que Président aux Enquêtes & qui ne se mêlait de rien. Il n'y a jamais eu de premier Président* de Maisons. *C'était alors* Claude de Mesmes, *du nom d'*Avaux, *qui avait cette place. M.* de Maisons, *beau-frere du maréchal de* Villars, *était Président à Mortier, & très-attaché au Duc d'Orléans. C'était chez lui que le Marquis de* Canillac *avait arrangé le plan de la Régence avec quelques autres confidents du Prince. Il avait parole d'être Garde des Sceaux, & mourut quelque temps après. Ce sont des faits publics dont j'ai été témoin, & qui se trouvent dans les mémoires manuscrits du Maréchal de* Villars.

Le compilateur des mémoires de Maintenon *ajoute à cette occasion que dans le traité de Rastadt, fait par le Maréchal de* Villars *& le Prince* Eugene, il y a des articles secrets qui excluent le Duc d'Orléans du Trône. *Cela est faux & absurde. Il n'y eut aucun article secret dans le traité de Rastadt. C'était un traité de paix authentique. On n'insere des articles secrets qu'entre des confédérés qui veulent cacher leurs conventions au public. Exclure le Duc d'Orléans en cas de malheur, c'eût été donner la France à* Philippe V, *Roi d'Espagne, compétiteur de l'Empereur* Charles VI, *avec lequel on traitait : c'eût été détruire l'édifice de la paix d'Utrecht, auquel on donnait la derniere main, outrager l'Emperenr, renverser l'équilibre de l'Europe. On n'a jamais rien écrit de plus absurde.*

CH. I. pire Ottoman, qui avait pu attaquer l'Empire d'Allemagne pendant la longue guerre de 1701, attendit la conclusion totale de la paix générale, pour faire la guerre contre les Chrétiens. Les Turcs s'emparerent aisément en 1715 du Péloponese, que le celebre *Morosini*, surnommé le *Peloponésiabne*, avait pris sur eux vers la fin du dix septieme siecle, 1716. & qui était resté aux Vénitiens par la paix de Carlowitz. L'Empereur garant de cette paix fut obligé de se déclarer contre les Turcs. Le Prince *Eugene* qui les avait déjà battus autrefois à Zenta, passa le Danube, & livra bataille près de Peterwardin, au grand-Visir *Ali*, favori du Sultan *Achmet III*, & remporta la victoire la plus signalée.

Comte de Bonneval, Quoique les détails n'entrent point dans un plan général, on ne peut s'empêcher de rapporter ici l'action d'un Français, célebre par ses aventures singulieres. Un Comte de *Bonneval*, qui avait quitté le service de France sur quelques mécontentements du Ministere, Major général alors sous le Prince *Eugene*, se trouva dans cette bataille entouré d'un corps nombreux de Janissaires: il n'avait auprès de lui que deux cents soldats de son régiment; il résista une heure entiere, & ayant été abattu d'un coup de lance, dix soldats qui lui restaient le porterent à l'armée victo-

rieuse. Ce même homme proscrit en France, vint ensuite se marier publiquement à Paris; & quelques années après il alla prendre le turban à Constantinople, où il est mort Bacha.

Le grand-Visir *Ali* fut blessé à mort dans la bataille. Les mœurs turques n'étaient pas encore adoucies: ce Visir avant d'expirer fit massacrer un Général de l'Empereur qui était son prisonnier. *

1717. Victoires du Prince Eugene.

L'année d'après le Prince *Eugene* assiégea Belgrade, dans laquelle il y avait près de quinze mille hommes de garnison; il se vit lui même assiégé par une armée innombrable de Turcs, qui avançaient contre son camp, & qui l'environnerent de tranchées; il était précisément dans la situation où se trouva *César* en assiégeant Alexie: il s'en tira comme lui; il battit les ennemis, & pris la ville; toute son armée devait périr, mais la discipline militaire triompha de la force & du nombre.

Paix avec les Turcs. 1718.

Ce Prince mit le comble à sa gloire par la paix de Passarovitz, qui donna Belgrade & Témisvar à l'Empereur; mais les Vénitiens, pour qui on avait fait la guerre, furent abandonnés, & perdirent la Grece sans retour.

La face des affaires ne changeait pas

* *Il s'appellait* Brûner.

CH. I.

moins entre les Princes chrétiens. L'intelligence & l'union de la France & de l'Espagne, qu'on avait tant redoutée & qui avait alarmé tant d'Etats, fut rompue dès que *Louis XIV* eut les yeux fermés. Le Duc d'Orléans, Régent de France, quoiqu'irréprochable sur les soins de la conservation de son pupille, se conduisit comme s'il eût dû lui succéder. Il s'unit étroitement avec l'Angleterre, reputée l'ennemie naturelle de la France; & rompit ouvertement avec la branche de *Bourbon* qui regnait à Madrid; & *Philippe V*, qui avait renoncé à la couronne de France par la paix, excita, ou plutôt prêta son nom pour exciter des séditions en France, qui devaient lui donner la régence d'un pays où il ne pouvait régner. Ainsi, après la mort de *Louis XIV*, toutes les vues, toutes les négociations, toute la politique changerent dans sa famille & chez tous les Princes.

Régence du Duc d'Orléans.

Albéroni.

Le Cardinal *Albéroni*, premier Ministre d'Espagne, se mit en tête de bouleverser l'Europe, & fut sur le point d'en venir à bout. Il avait en peu d'années rétabli les finances & les forces de la monarchie espagnole; il forma le projet d'y réunir la Sardaigne, qui était alors à l'Empereur, & la Sicile, dont les Ducs de Savoie étaient en possession depuis la paix d'Utrecht. Il allait changer la consti-

tution de l'Angleterre, pour l'empêcher de s'oppofer à fes deffeins, & dans la même vue il était prêt d'exciter en France une guerre civile. Il négociait à la fois avec la Porte Ottomane, avec le Czar *Pierre le Grand*, & avec *Charles XII.* Il était prêt d'engager les Turcs à renouveller la guerre contre l'Empereur ; & *Charles XII*, réuni avec le Czar, devait mener lui-même le Prétendant en Angleterre, & le rétablir fur le trône de fes peres.

Ce Cardinal en même temps foulevait la Bretagne en France, & déja il faifoit filer fecrettement dans le royaume quelques troupes déguifées en faux-fauniers, conduites par un nommé *Colincri*, qui devait fe joindre aux révoltés. La confpiration de la Ducheffe du *Maine*, du Cardinal de *Polignac*, & de tant d'autres, était prête d'éclater ; le deffein était d'enlever, fi on pouvait, le Duc d'Orléans, de lui ôter la régence, & de la donner au Roi d'Efpagne *Philippe V.* Ainfi le Cardinal *Albéroni*, autrefois Curé de village auprès de Parme, allait être à la fois premier Miniftre d'Efpagne & de France, & donnait à l'Europe entiere une face nouvelle.

La fortune fit évanouir tous ces vaftes projets; une fimple Courtifane découvrit à Paris la confpiration, qui devint inutile dès quelle fut connue.

CH. I.

Cette affaire mérite un détail qui fera voir comment les plus faibles ressorts font souvent les grandes destinées.

Le Prince de *Cellamare*, Ambassadeur d'Espagne à Paris, conduisait toute cette intrigue. Il avait avec lui le jeune Abbé *Porto-Carero* qui faisait son apprentissage de politique & de plaisir. Une femme publique, nommée *Fillon*, auparavant fille de joie du plus bas étage, devenue une entremetteuse distinguée, fournissait des filles à ce jeune homme. Elle avait longtemps servi l'Abbé *Dubois*, alors Secrétaire d'Etat pour les affaires étrangeres, depuis Cardinal & premier Ministre. Il emploia la *Fillon* dans son nouveau département. Celle-ci fit agir une fille fort adroite qui vola des papiers importans avec quelques billets de banque dans les poches de l'Abbé *Carero*. Les billets de banque lui demeurerent, les lettres furent portées au Duc d'Orléans : elles donnerent assez de lumieres pour faire connaître la conspiration, mais non assez pour en découvrir tout le plan.

L'Abbé *Porto-Carero* ayant vu ses papiers disparaître & ne retrouvant plus la fille, partit sur le champ pour l'Espagne ; on courut après lui, on l'arrêta près de Poitiers. Le plan de la conspiration fut trouvé dans sa valise avec les

lettres du Prince *Cellamare.* Il s'agissait de faire révolter une partie du royaume & d'exciter une guerre civile ; & ce qui est très-remarquable, l'Ambassadeur, qui ne parle que de mettre le feu aux poudres & de faire jouer les mines, parle aussi de *la divine miséricorde.* Et à qui en parlait-il ? Au Cardinal *Albéroni*, homme aussi pénétré de la miséricorde divine que le Cardinal *Dubois* son émule.

Albéroni, dans le même temps qu'il voulait bouleverser la France, voulait mettre le Prétendant fils du Roi *Jacques* sur le trône d'Angleterre par les mains de *Charles XII. Charles XII* fut tué en Norvvège, & *Albéroni* ne fut point découragé. Une partie des projets d'*Albéroni* commençait déjà depuis longtemps à s'effectuer, tant il avait préparé de ressorts. La flotte qu'il avait armée descendit en Sardaigne dès l'année 1717, & la réduisit en peu de jours sous l'obéissance de l'Espagne : bientôt après elle s'empara de presque toute la Sicile en 1718.

Mais *Albéroni* n'ayant pu réussir, ni empêcher les Turcs de consommer leur paix avec l'Empereur *Charles VI*, ni à susciter des guerres civiles en France & en Angleterre, vit à la fois l'Empereur, le Régent de France & le Roi *George I.* réunis contre lui.

CH. I.
Le Régent fait sous le nom de Louis XV, la guerre au Roi d'Espagne, oncle de Louis XV.
1719.

Le Régent de France fit la guerre à l'Espagne de concert avec les Anglais de sorte que la premiere guerre entreprise par *Louis XV* fut contre son oncle, que *Louis XIV*, avait établi au prix de tant de sang ; c'était en effet une guerre civile.

Le Roi d'Espagne avait eu soin de faire peindre les trois fleurs de lys sur tous les drapeaux de son armée. Le même Maréchal de *Barvvich*, qui lui avait gagné des batailles pour affermir son trône, commandait l'armée française. Le Duc de *Liria*, son fils, était Officier général dans l'armée espagnole. Le pere exhorta le fils par une lettre patétique à bien faire son devoir contre lui-même. L'Abbé *Dubois*, enfant de la fortune comme *Albéroni*, & aussi singulier que lui par son caractere, dirigea toute cette entreprise ; il était alors Secretaire d'Etat. Ce fut la *Motte-Houdart* qui composa le manifeste qui ne fut signé de personne.

Une flotte anglaise battit celle d'Espagne auprès de Messine, & alors tous les projets du Cardinal *Albéroni* étant déconcertés, ce Ministre regardé six mois auparavant comme le plus grand homme d'Etat qui eût jamais été, ne passa plus alors que pour un téméraire & un brouillon. Le Duc d'Orléans ne

1718. voulut donner la paix à *Philippe V*,

qu'à condition qu'il renverroit son Ministre ; il fut livré par le Roi d'Espagne aux troupes françaises, qui le conduisirent sur les frontieres d'Italie. Ce même homme étant depuis Légat à Bologne, & ne pouvant plus entreprendre de bouleverser des royaumes, occupa son loisir à tenter de détruire la République de Saint-Marin. Cependant il résulta de tous ses grands desseins, qu'on s'accorda à donner la Sicile à l'Empereur *Charles VI*, & la Sardaigne aux Ducs de Savoie, qui l'ont toujours possédée depuis ce temps, & qui prennent le titre de Rois de Sardaigne, mais la Maison d'Autriche a perdu depuis la Sicile.

CH. I.

Chûte d'Alberoni.

1720.

Ces événements publics sont assez connus ; mais ce qui ne l'est pas, & qui est très vrai, c'est que quand le Régent voulut mettre pour condition de la paix qu'il marierait sa fille, Mademoiselle de *Montpensier*, au Prince des Asturies *Don-Louis*, & qu'on donnerait l'Infante d'Espagne au Roi de France, il ne put y parvenir qu'en gagnant le Jésuite *Daubanton*, Confesseur de *Philippe V*. Ce Jésuite détermina le Roi d'Espagne à ce double mariage ; mais ce fut à condition que le Duc d'Orléans, qui s'était déclaré contre les Jésuites en deviendrait le protecteur, & qu'il ferait enrégistrer la Constitution : il le pro-

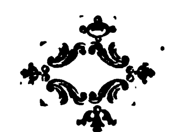
Révélation de la confession de Philippe.

mit, & tint parole. Ce sont là souvent les secrets ressorts des grands changements dans l'Etat & dans l'Eglise. L'Abbé *Dubois*, désigné Archevêque de Cambrai, conduisit seul cette affaire, & ce fut ce qui lui valut le Cardinalat. Il fit enrégistrer la Bulle purement & simplement, comme on l'a déja dit, par le Grand Conseil, ou plutôt malgré le Grand-Conseil, par les Princes du sang, les Ducs & Pairs, les Maréchaux de France, les Conseillers d'Etat & les Maîtres des Requêtes, & sur-tout par le Chancellier d'*Aguesseau* lui-même, qui avait été si long-temps contraire à cette acceptation. L'Abbé *Dubois* obtint même une rétractation du Cardinal de *Noailles*. Le Régent de France, dans cette intrigue, se trouva lié quelque temps par les mêmes intérêts avec le Jésuite *Daubanton*.

Philippe V commençait à être attaqué d'une mélancolie qui jointe à sa dévotion le portait à renoncer aux embarras du trône, & à le résigner à son fils aîné *Don-Louis*; projet qu'en effet il exécuta depuis en 1724. Il confia ce secret à *Daubanton*: ce Jésuite trembla de perdre tout son crédit quand son Pénitent ne serait plus le maître, & d'être réduit à le suivre dans une solitude. Il révéla au Duc d'*Orléans* la confession de *Philippe V*, ne doutant pas que ce Prince

ne fît tout ſon poſſible pour empêcher le Roi d'Eſpagne d'abdiquer. Le Régent avait des vues contraires : il eût été content que ſon gendre fût Roi, & qu'un Jeſuite qui avait tant gêné ſon goût dans l'affaire de la Conſtitution, ne fût plus en état de lui preſcrire des conditions. Il envoya la lettre de *Daubanton* au Roi d'Eſpagne. Ce Monarque montra froidement la lettre à ſon Confeſſeur, qui tomba évanoui, & mourut peu de temps après.*

* *Ce fait ſe trouve atteſté dans l'hiſtoire civile d'Eſpagne, écrite par* Bellando *imprimée avec la permiſſion du Roi d'Eſpagne lui-même : elle doit être dans la bibliothéque des Cordeliers à Paris. On peut la lire à la page 306 de la IV partie. J'en ai la copie entre les mains. Cette perfidie de* Daubanton, *plus commune qu'on ne croit, eſt connue de plus d'un Grand d'Eſpagne qui l'atteſte.*





CHAPITRE SECOND.
SUITE DU TABLEAU DE L'EUROPE.
REGENCE DU DUC D'ORLEANS.
SYSTEME DE LAW OU LASS.

CH. II.

CE qui étonna le plus toutes les Cours de l'Europe, ce fut de voir quelque temps après, en 1724 & 1725, *Philippe V* & *Charles VI*, autrefois si acharnés l'un contre l'autre, maintenant étroitement unis; & les affaires, sorties de leur route naturelle, au point que le ministere de Madrid gouverna une année entiere la Cour de Vienne. Cette Cour, qui n'avait jamais eu d'autre intention que de fermer à la Maison Française d'Espagne tout accès dans l'Italie, se laissa entrainer loin de ses propres sentiments, au point de recevoir un fils de *Philippe V* & d'*Elizabeth* de Parme, sa seconde femme, dans cette même Italie, dont on voulait exclurre tout Français & tout Espagnol. L'Empereur donna à ce fils puîné de son concurrent, l'investiture de Parme & de Plaisance & du Grand-Duché de Toscane: quoique la succession de ces Etats ne fût point ouverte, *Don-Carlos* y fut introduit avec six mille

Espagnols ; & il n'en coûta à l'Espagne que deux cents mille pistoles données à Vienne.

Cette faute du Conseil de l'Empereur ne fut pas au rang des fautes heureuses ; elle lui coûta plus cher dans la suite. Tout était étrange dans cet accord ; c'étaient deux Maisons ennemies qui s'unissaient sans se fier l'une à l'autre ; c'étaient les Anglais qui, ayant tout fait pour détrôner *Philippe V*, & lui ayant arraché Minorque & Gibraltar, étaient les médiateurs de ce traité ; c'était un Hollandais, *Ripperda*, devenu Duc & toutpuissant en Espagne, qui le signait, qui fut disgracié après l'avoir signé, & qui alla mourir ensuite dans le Royaume de Maroc, où il tenta d'établir une religion nouvelle.

Cependant en France, la régence du Duc d'Orléans, que ses ennemis secrets & le bouleversement général des finances devaient rendre la plus orageuse des régences, avait été la plus paisible & la plus fortunée. L'habitude que les Français avaient prise, d'obéir sous *Louis XIV*, fit la sûreté du Régent & la tranquillité publique. La conspiration, dirigée de loin par le Cardinal *Albéroni*, & mal tramée en France, fut dissipée aussi tôt que formée. Le Parlement, qui dans la miroté de *Louis XIV*, avait fait la guerre civile pour

douze charges de Maîtres de Requêtes, & qui avait cassé les Testaments de Louis *XIII* & de *Louis XIV* avec moins de formalités que celui d'un particulier, eut à peine la liberté de faire des remontrances, lorsqu'on eut augmenté la valeur numéraire des especes trois fois au-delà du prix ordinaire. Sa marche à pied, de la grand'chambre au Louvre, ne lui attira que les railleries du peuple. L'Edit le plus injuste qu'on ait jamais rendu, celui de défendre à tous les habitants d'un Royaume d'avoir chez soi plus de cinq cents francs d'argent comptant, n'excita pas le moindre mouvement. La disette entiere des especes dans le Public; tout un peuple en foule se pressant pour aller recevoir à un bureau quelque monnoie nécessaire à la vie, en échange d'un papier décrié dont la France était inondée; plusieurs citoyens écrasés dans cette foule, & leurs cadavres portés par le peuple au Palais Royal, ne produisirent pas une apparence de sédition. Enfin ce fameux systême de *Lavv*, qui semblait ruiner la Régence & l'Etat, soutint en effet l'un & l'autre par des conséquences que personne n'avait prévues.

La cupidité qu'il réveilla dans toutes les conditions, depuis le plus bas peuple jusqu'aux Magistrats, aux Evêques & aux Princes, détourna tous les esprits

de toute attention au bien public & de toute vue politique & ambitieuse, en les remplissant de la crainte de perdre & de l'avidité de gagner. C'était un jeu nouveau & prodigieux, où tous les citoyens pariaient les uns contre les autres. Des joueurs acharnés ne quittent point leurs cartes pour troubler le gouvernement. Il arriva, par un prestige dont les ressorts ne purent être visibles qu'aux yeux les plus exercés & les plus fins, qu'un sistême tout chimérique enfanta un commerce réel, & fit renaître la Compagnie des Indes, établie autrefois par le célebre *Colbert*, & ruinée par les guerres. Enfin, s'il y eut beaucoup de fortunes particulieres détruites, la Nation devint bientôt plus commerçante & plus riche. Ce systême éclaira les esprits, comme les guerres civiles aiguisent les courages.

Ce fut une maladie épidémique qui se répandit de France en Hollande & en Angleterre : elle mérite l'attention de la postérité ; car ce n'était point l'in-t'intérêt politique de deux ou trois Princes qui bouleversait des nations. Les Peuples se précipiterent d'eux-mêmes dans cette folie, qui enrichit quelques familles, & qui en réduisit tant d'autres à la mendicité. Voici quelle fut l'origine de cette démence précédée & suivie de tant d'autres folies.

CH. II. *Syſtême de Law ou Laſſ.*

Un Ecoſſais, nommé *Jean Law*, *Jean Laſs* *, qui n'avait d'autre métier que d'être grand joueur & grand calculateur, obligé de fuir de la grande Bretagne pour un meurtre, avait dès long-temps rédigé le plan d'une Compagnie, qui paierait en billets les dettes d'un Etat, & qui ſe rembourſerait par les profits. Ce ſyſtême était très compliqué; mais réduit à ſes juſtes bornes, il pouvait être très utile. C'était une imitation de la banque d'Angleterre & de ſa Compagnie des Indes. Il propoſa cet établiſſement au Duc de Savoie, depuis premier Roi de Sardaigne, *Victor Amedée*, qui répondit qu'il n'était pas aſſez puiſſant pour ſe ruiner. Il le vint propoſer au Contrôleur-général *Des Marets*; mais c'était dans le temps d'une guerre malheureuſe où toute confiance était perdue; & la baſe de ce ſyſtême était la confiance.

Enfin, il trouva tout favorable ſous la régence du Duc d'Orléans; deux milliars de dettes à éteindre, une paix qui laiſſoit du loiſir aû gouvernement; un Prince & un Peuple amoureux des nouveautés.

Il établit d'abord une banque en ſon

* *On le dit fils d'un Orfevre dans les mémoires infideles de la Régence. On appelle en Anglais orfevre* Gold-ſmith, *un dépoſitaire d'argent, eſpece d'Agent de change.*

propre nom en 1716. Elle devint bientôt un bureau général des recettes du Royaume. On y joignit une compagnie du Miſſiſſipi, compagnie dont on faiſait eſpérer de grands avantages. Le Public ſéduit par l'appas du gain s'empreſſa d'acheter avec fureur les actions de cette compagnie & de cette banque réunies. Les richeſſes auparavant reſſerrées par la défiance, circulerent avec profuſion; les billets doublaient, quadruplaient ces richeſſes. La France fut très-riche en effet par le crédit. Toutes les profeſſions connurent le luxe; & il paſſa chez les voiſins de la France, qui eurent part à ce commerce. CH. II.

La banque fut déclarée banque du Roi en 1718. Elle ſe chargea du commerce du Sénégal. Elle acquit le privilege de l'ancienne compagnie des Indes, fondée par le célebre *Colbert*, tombée depuis en décadence, & qui avait abandonné ſon commerce aux Négociants de St. Malo. Enfin elle ſe chargea des Fermes générales du Royaume: tout fut donc entre les mains de l'Ecoſſais *Laſs*, & toutes les Finances du Royaume dépendirent d'une compagnie de commerce.

Cette compagnie paraiſſant établie ſur de ſi vaſtes fondements, ſes actions augmenterent vingt fois au-delà de leur premiere valeur. Le Duc d'Orléans fit

CH. II.
ſans doute une grande faute d'abandonner le public à lui même: il était aiſé au Gouvernement de mettre un frein à cette frénéſie; mais l'avidité des Courtiſans & l'eſpérance de profiter de ce déſordre, empêcherent de l'arrêter. Les variations fréquentes dans le prix de ces effets, produiſirent à des hommes inconnus des biens immenſes: pluſieurs, en moins de ſix mois, devinrent plus riches que beaucoup de Princes. *Laſs*, ſéduit lui-même par ſon ſyſtême, & yvre de l'yvreſſe publique & de la ſienne, avait fabriqué tant de billets, que la valeur chimérique des actions valait en 1719 quatre-vingt fois tout l'argent qui pouvait circuler dans le Royaume. Le gouvernement rembourſa en papier tous les rentiers de l'Etat.

Le Régent ne pouvait plus gouverner une machine ſi immenſe, ſi compliquée, & dont le mouvement rapide l'entraînait malgré lui. Les anciens Financiers & les gros Banquiers réunis, épuiſerent la banque royale, en tirant ſur elle des ſommes conſidérables. Chacun chercha à convertir ſes billets en eſpeces; mais la diſproportion était énorme. Le crédit tomba tout d'un coup; le Regent voulut le ranimer par des Arrêts qui l'anéantirent. On ne vit plus que du papier; une miſere réelle commençait à ſuccéder à tant de richeſſes

fictices : ce fut alors qu'on donna la place de Contrôleur général des Finances à *Lass*, précisément dans le temps qu'il était impossible qu'il la remplit : c'était en 1720, époque de la subversion de toutes les fortunes des particuliers & des Finances du Royaume. On le vit en peu de temps, d'Ecossais devenir Français par la naturalisation ; de Protestant, Catholique ; d'Aventurier, Seigneur des plus belles terres ; & de Banquier, Ministre d'Etat. Je l'ai vu arriver dans les salles du Palais royal, suivi de Ducs & Pairs, de Maréchaux de France & d'Evêques. Le désordre était au comble : le Parlement de Paris s'opposa autant qu'il le put à ces innovations, & il fut exilé à Pontoise. Enfin, dans la même année, *Lass* chargé de l'exécration publique, fut obligé de fuir du pays qu'il avait voulu enrichir, & qu'il avait bouleversé. Il partit dans une chaise de poste que lui prêta le Duc de *Bourbon-Condé*, n'emportant avec lui que deux mille louis-d'or, presque le seul reste de son opulence passagere.

Duc d'Orléans encore calomnié.

Les libelles de ce temps-là accusent le Régent de s'être emparé de tout l'argent du Royaume, pour les vues de son ambition ; & il est certain qu'il est mort endetté de sept millions exigibles. On accusait *Lass* d'avoir fait passer pour

CH. II. son profit les especes de la France dans les pays étrangers. Il a vécu quelque temps à Londres des libéralités du Marquis de *Lassay*, & est mort à Venise dans un état à peine au-dessus de l'indigence. J'ai vu sa veuve à Bruxelles aussi humiliée qu'elle avait été fiere & triomphante à Paris. De telles révolutions ne sont pas les objets les moins utiles de l'Higoire.

Pendant ce temps la peste désolait la Provence : on avait la guerre avec l'Espagne ; la Bretagne était prête à se soulever. Il s'était formé des conspirations contre le Régent ; & cependant il vint à bout, presque sans peine, de tout ce qu'il voulut au dehors & au dedans. Le Royaume était dans une confusion qui faisait tout craindre ; & cependant ce fut le regne des plaisirs & du luxe.

Visa. Il fallut, après la ruine du systême de *Lass*, réformer l'Etat : on fit un recensement de toutes les fortunes des citoyens, ce qui était une entreprise non moins extraordinaire que le systême : ce fut l'opération de Finance & de Justice, la plus grande & la plus difficile qu'on ait jamais faite chez aucun peuple. On la commença vers la fin de 1721 : elle fut imaginée, rédigée, & conduite par quatre * freres, qui, jusques-là, n'a-

* *Les freres* Paris.

vaient point eu de part principale aux affaires publiques ; & qui, par leur génie & par leurs travaux, mériterent qu'on leur confiât la fortune de l'Etat. Ils établirent assez de bureaux de maîtres des Requêtes & d'autres Juges : ils formerent un ordre assez sûr & assez net, pour que le chaos fût débrouillé : cinq cents onze mille & neuf citoyens, la plupart peres de famille, porterent leur fortune en papier à ce Tribunal. Toutes ces dettes innombrables furent liquidées à près de seize cents trente-un millions numéraires effectifs en argent, dont l'Etat fut chargé. C'est ainsi que finit ce jeu prodigieux de la fortune, qu'un étranger inconnu avait fait jouer à toute une Nation *.

Après la destruction de ce vaste édifice de *Lass*, si hardiment conçu, &

* *L'Historien de la Régence & celui du Duc d'Orléans parlent de cette grande affaire avec aussi peu de connaissance que toutes les autres : ils disent que le Contrôleur général, Mr. de la* Houssaie, *était Chambellan du Duc d'Orléans ; ils prennent un Ecrivain obscur nommé* La Jonchere, *pour* La Jonchere *le Trésorier des Guerres. Ce sont des livres d'Hollande : vous trouverez dans une continuation de l'Histoire universelle de* Bégnigne Bossuet, *imprimée en* 1738 *chez* l'Honoré *à Amsterdam, que le Duc de* Bourbon-Condé, *premier Ministre après le Duc d'Orléans*, fit bâtir le Château de Chantilli de fond en comble, du produit des actions; *vous y verrez que* Lass. *avait vingt millions sur la banque d'Angleterre : autant de lignes, autant de mensonges.*

qui écrasa son Architecte, il resta pourtant de ses débris une Compagnie des Indes, qui devint quelque temps la rivale de celles de Londres & d'Amsterdam.

La fureur du jeu des actions qui avait saisi les Français, anima aussi les Hollandais & les Anglais. Ceux qui avaient observé en France les ressorts par lesquels tant de particuliers avaient élevé des fortunes si rapides & si immenses, sur la crédulité & sur la misere publique, porterent dans Amsterdam, dans Rotterdam, dans Londres le même artifice & la même folie. On parle encore avec étonnement de ces temps de démence & de ce fléau politique; mais qu'il est peu considérable en comparaison des guerres civiles, & de celles de religion qui ont si long-temps ensanglanté l'Europe, & des guerres de peuple à peuple, ou plutôt de Prince à Prince, qui dévastent tant de contrées! il se trouva dans Londres & dans Rotterdam, des Charlatans qui firent des dupes. On créa des compagnies & des commerces imaginaires: Amsterdam fut bientôt désabusé; Rotterdam fut ruiné pour quelque temps; Londres fut bouleversé pendant l'année 1720. Il résulta de cette manie, en France & en Angleterre, un nombre prodigieux de banqueroutes, de fraudes, de vols publics & particuliers, & toute la dépravation de mœurs que produit une cupidité effrénée.

CHAPITRE

CHAPITRE TROISIEME.

SUITE DU TABLEAU DE L'EUROPE.

CARDINAUX DUBOIS & FLEURY.

ABDICATION DE VICTOR AMÉ'DÉE &c.

IL ne faut pas paſſer ſous ſilence le miniſtere du Cardinal *Dubois*. C'était le fils d'un Apothicaire de Brive-la-Gaillarde, dans le fond du Limouſin. Il avait commencé par être Inſtituteur du Duc d'Orléans; & enſuite, en ſervant ſon éleve dans ſes plaiſirs, il en acquit la confiance: un peu d'eſprit, beaucoup de débauche, de la ſoupleſſe, & ſur-tout le goût de ſon maître pour la ſingularité, firent ſa prodigieuſe fortune: ſi ce Cardinal, premier Miniſtre, avait été un homme grave, cette fortune auroit excité l'indignation, mais elle ne fut qu'un ridicule. Le Duc d'Orléans ſe jouait de ſon premier Miniſtre, & reſſemblait à ce Pape qui fit ſon porte-ſinge Cardinal. Tout ſe tournait en gaieté & en plaiſanterie dans la Régence du Duc d'Oléans: c'était le même eſprit que du tems de la fronde, à la guerre civile près; c'était le véritable eſprit de la nation que le Régent avait

CH. III.

fait renaître après la févere triftesse des dernieres années de *Louis XIV*.

Le Cardinal Dubois meurt sans vouloir recevoir les Sacrements.

Le Cardinal *Dubois* mourut d'une suite de ses débauches. Il trouva un expédient pour n'être pas fatigué dans ses derniers moments par des pratiques de religion, dont on sait qu'il faisait peu de cas. Il prétexta qu'il y avait pour les Cardinaux un cérémonial particulier, & qu'un Cardinal ne recevait pas l'Extrême-Onction & le Viatique comme un autre homme. Le Curé de Versailles alla aux informations ; & pendant ce temps *Dubois* mourut. Nous rîmes de sa mort comme de son ministere : tel était le caractere de la nation.

1723 Décembre.

Le Duc d'Orléans prit alors le titre de Premier Ministre, parce que le Roi étant majeur, il n'y avait plus de Régence ; mais il suivit bientôt son Cardinal. C'était un Prince à qui on ne pouvait reprocher que son goût ardent pour les plaisirs & pour les nouveautés.

De toute la race de *Henri IV*, *Philippe* d'Orléans fut celui qui lui ressembla le plus ; il en avait la valeur, la bonté, l'indulgence, la gaieté, la facilité, la franchise, avec un esprit plus cultivé. Sa physionomie incomparablement plus gracieuse était cependant celle de *Henri IV* ; il se plaisait quelquefois à mettre une fraise, & alors c'était *Henri IV* embelli.

[redacted]
CH. III.

e Duc de *Bourbon-Condé* lui suc- à l'instant même dans le minis- Sa seule intrigue fut d'en faire ser sans délai la patente, & de la signer au Roi, en lui apprenant mort du Duc d'Orléans. Mais ce fut jours le sort des *Condés* de ceder les Prêtres. *Henri de Condé* avait été ablé par le Cardinal de *Richelieu*, grand *Condé* emprisonné par le Car- al *Mazarin*, & le Duc de *Bourbon* exile par le Cardinal de *Fleury*.

'il y a jamais eu quelqu'un d'heu- x sur la terre, c'était sans doute le dinal de *Fleury* *. On le regarda nme un homme des plus aimables & a société la plus délicieuse jusqu'à e de soixante & treize ans; & lors- cet âge, où tant de vieillards se rent du monde, il eut pris en main Gouvernement, il fut regardé com- un des plus sages. Depuis 1726 jus- 1742 tout lui prospéra: il conserva u'à près de quatre-vingt-dix ans,

Le Régent en 1722 avait fait le Cardinal Du- *premier Ministre. Où le Compilateur des Mémoi- de* Maintenon *a-t-il pris que* Louis XIV. *ayant né un petit bénéfice, en 1692, à cet Abbé* Du- , *alors obscur, avait dit de lui*: Il ne s'attache nt aux femmes qu'il aime; s'il boit, il ne s'eny- pas; & s'il joue, il ne perd jamais? *Voilà de sin- eres raisons pour donner un bénéfice. Peut-on e parler ainsi* Louis XIV? *& ce Monarque jet- -il la vue sur l'Abbé* Dubois? *D'ailleurs l'Abbé* bois *n'était ni joueur ni buveur.*

CH. III.
une tête saine, libre & capable d'affaires.
Quand on songe, que de mille contemporains, il y en a très rarement un seul qui parvienne à cet âge, on est obligé d'avouer que le Cardinal de *Fleury* eut une destinée unique. Si sa grandeur fut singuliere, en ce qu'ayant commencé si tard, elle dura si longtemps sans aucun nuage; sa modération & la douceur de ses mœurs ne le furent pas moins. On sait quelles étaient les richesses & la magnificence du Cardinal d'*Amboise* qui aspirait à la Tiare; & la simplicité arrogante de *Ximenès*, qui levait des Armées à ses dépens, & qui, vêtu en moine, disait qu'avec son cordon il conduisait les Grands d'Espagne: on connaît le faste royal de *Richelieu*, les richesses prodigieuses, accumulées par *Mazarin*. Il restait au Cardinal de *Fleury* la distinction de la modestie; il fut simple & économe en tout, sans jamais se démentir. L'élevation manquait à son caractere. Ce défaut tenait à des vertus, qui sont la douceur, l'égalité, l'amour de l'ordre & de la paix: il prouva que les esprits doux & conciliants sont faits pour gouverner les autres.

Il s'était démis le plutôt qu'il avait pu de son Evêché de Fréjus, après l'avoir libéré des dettes par son économie, & y avoir fait beaucoup de bien

par son esprit de conciliation. C'étaient là les deux parties dominantes de son caractere; la raison qu'il allégua à ses Diocésains était l'état de sa santé qui le *mettait desormais dans l'impuissance de veiller à son troupeau*; mais heureusement il n'avait jamais été malade.

Cet Evêché de Fréjus, loin de la Cour, dans un pays peu agréable, lui avait toujours déplu. Il disait que, dès qu'il avait vu sa femme, il avait été dégoûté de son mariage, & il signa dans une lettre de plaisanterie, au Cardinal Quirini, *Fleury, Evêque de Fréjus, par l'indignation divine.*

Il se démit vers le commencement de 1715: le Maréchal de *Villeroi* après beaucoup de sollicitations obtint de *Louis XIV*, qu'il nommât l'Evêque de Fréjus précepteur par son Codicile: cependant, voici comme le nouveau précepteur s'en explique dans une lettre au Cardinal *Quirini*.

J'ai regretté plus d'une fois la solitude de Fréjus: en arrivant, j'ai appris que que le Roi était à l'extrêmité, & qu'il m'avait fait l'honneur de me nommer précepteur de son petit-fils: s'il avait été en état de m'entendre, je l'aurais supplié de me décharger d'un fardeau qui me fait trembler; mais après sa mort on n'a pas voulu m'écouter: j'en ai été malade, & je ne me console point de la perte de ma liberté.

CH. III.

Il s'en consola en formant insensiblement son éleve aux affaires, au secret, à la probité, & conserva dans toutes les agitations de la Cour, pendant la minorité, la bienveillance du Régent & l'estime générale; ne cherchant point à se faire valoir, ne se plaignant de personne, ne s'attirant jamais de refus, n'entrant dans aucune intrigue; mais il s'instruisoit en secret de l'administration intérieure du Royaume & de la politique étrangere. Il fit désirer à la France, par la circonspection de sa conduite, par la séduction aimable de son esprit, qu'on le vît à la tête des affaires. Ce fut le second précepteur qui gouverna la France: il ne prit point le titre de premier Ministre, & se contenta d'être absolu. Son administration fut moins contestée & moins enviée que celle de *Richelieu* & de *Mazarin* dans le temps les plus heureux de leurs ministeres. Sa place ne changea rien dans ses mœurs: on fut étonné que le premier Ministre fût le plus aimable des Courtisans & le plus désintéressé. Le bien de l'Etat s'accorda long-temps avec sa modération. On avait besoin de cette paix qu'il aimait, & tous les Ministres étrangers crurent qu'elle ne serait jamais rompue pendant sa vie.

Il laissa tranquillement la France réparer ses pertes, & s'enrichir par un

commerce immense, sans faire aucune innovation, & traitant l'Etat comme un corps puissant & robuste, qui se rétablit de lui-même. *

Les affaires politiques rentrerent insensiblement dans leur ordre naturel : heureusement pour l'Europe, le premier Ministre d'Angleterre, *Robert Walpoole*, était d'un caractere aussi pacifique ; & ces deux hommes continuerent à maintenir presque toute l'Europe dans ce repos, qu'elle goûta depuis la paix d'Utrecht jusqu'en 1733 ; repos qui n'avait été troublé qu'une fois par la guerre passagere de 1718. Ce fut un temps heureux pour toutes les Nations, qui, cultivant à l'envi le commerce & les arts, oublierent toutes leurs calamités passées.

Russie & Prusse.

En ce temps-là se formaient deux Puissances dont l'Europe n'avait point entendu parler avant ce siecle. La premiere était la Russie, que le Czar *Pierre le Grand* avait tirée de la barbarie. Cette Puissance ne consistait avant lui, que dans des déserts immenses, & dans

* *Dans quelques livres étrangers on a confondu ce Cardinal de* Fleury *avec l'Abbé* Fleury, *Auteur de l'Histoire de l'Eglise & des excellents discours qui sont si au-dessus de son Histoire. Cet Abbé* Fleury *fut Confesseur de* Louis XV; *mais il vécut à la Cour inconnu : il avait une modestie vraie ; & l'autre* Fleury *avait la modestie d'un ambitieux habile.*

un peuple ſans loix, ſans diſcipline, ſans connaiſſances, tel que de tout temps ont été les Tartares. Il était ſi étranger à la France & ſi peu connu, que lorſqu'en 1668 *Louis XIV* avait reçu une Ambaſſade Moſcovite, on célébra par une médaille cet événement, comme l'ambaſſade des Siamois.

Cet Empire nouveau commença à influer ſur les affaires, & à donner des loix au nord, après avoir battu la Suede. La ſeconde Puiſſance, établie à force d'art & ſur des fondemens moins vaſtes, était la Pruſſe : ſes forces ſe préparaient, & ne ſe déployaient pas encore.

La Maiſon d'Autriche était reſtée à peu-près dans l'état où la paix d'Utrecht l'avait miſe. L'Angleterre conſervait ſa puiſſance ſur mer, & la Hollande perdait inſenſiblement la ſienne. Ce petit Etat, puiſſant par le peu d'induſtrie des autres Nations, tombait en décadence, parce que ſes voiſins faiſaient eux-mêmes le commerce, dont il avait été le maître. La Suede languiſſait; le Danemarck était floriſſant; l'Eſpagne & le Portugal ſubſiſtait par l'Amérique : l'Italie, toujours faible, était diviſée en autant d'Etats qu'au commencement du ſiècle, ſi on excepte Mantoue, devenue patrimoine Autrichien.

CH. III.

Abdicat. de Victor-Amédée Duc de Savoie, &c.

La Savoie donna alors un grand ſpectacle au monde, & une grande leçon aux Souverains. Le Roi de Sardaigne, Duc de Savoie, ce *Victor-Amédée*, tantôt ennemi de la France & de l'Autriche, & dont l'incertitude avait paſſé pour politique, laſſé des affaires & de lui-même, abdiqua par un caprice en 1730, à l'âge de ſoixante-quatre ans, la couronne qu'il avait portée le premier de ſa famille, & ſe repentit par un autre caprice un an après. La ſociété de ſa maîtreſſe devenue ſa femme, la dévotion & le repos, ne purent ſatisfaire une ame occupée pendant cinquante ans des affaires de l'Europe. Il fit voir quelle eſt la faibleſſe humaine, & combien il eſt difficile de remplir ſon cœur ſur le Trône & hors du Trône. Quatre Souverains dans ce ſiecle renoncèrent à la couronne : *Chriſtine*, *Caſimir*, *Philippe V* & *Victor-Amedée*. *Philippe V* ne reprit le Gouvernement que malgré lui : *Caſimir* n'y penſa jamais. *Chriſtine* en fut tentée quelque temps, par un dégoût qu'elle eut à Rome, *Amedée* ſeul voulut remonter, par la force, ſur le Trône que ſon inquiétude lui avait fait quitter. La ſuite de cette tentative eſt connue : ſon fils, *Charles-Emanuel*, aurait acquis une gloire au-deſſus des Couronnes, en remettant à ſon pere celle qu'il tenait de lui, ſi ce pere ſeul

CH. III.

l'eût redemandée, & si la conjoncture des temps l'eût permis ; mais c'était, dit-on, une maîtresse ambitieuse qui voulait régner, & tout le Conseil fut forcé d'en prévenir les suites funestes, & de faire arrêter celui qui avait été son Souverain. Il mourut depuis en prison : il est très-faux que la Cour de France voulut envoyer vingt-mille hommes pour défendre le pere contre le fils, comme on l'a dit dans des mémoires de ce temps-là. Ni l'abdication de ce Roi, ni sa tentative pour reprendre le sceptre, ni sa prison, ni sa mort, ne causèrent le moindre mouvement chez les Nations voisines. Ce fut un terrible evénement qui n'eut aucune suite.

Emprisonnement & mort de Victor-Amedée.

Tout était paisible depuis la Russie jusqu'à l'Espagne, lorsque la mort d'*Auguste II*, Roi de Pologne, Electeur de Saxe, replongea l'Europe dans les dissensions & dans les malheurs, dont elle est si rarement exempte.



CHAPITRE QUATRIEME.

STANISLAS LEKSINSKI, DEUX-FOIS ROI DE POLOGNE, ET DEUX-FOIS DÉPOSSÉDÉ.

Guerre de 1734. La Lorraine réunie à la France.

LE Roi *Stanislas*, beau-pere de *Louis XV*, déjà nommé Roi de Pologne en 1704, fut élu Roi en 1733, de la maniere la plus légitime & la plus solemnelle. Mais l'Empereur *Charle VI* fit procéder à une autre élection, appuyée par ses armes & par celle de la Russie. Le fils du dernier Roi de Pologne, Electeur de Saxe, qui avait épousé une nièce de *Charles VI*, l'emporta sur son concurrent. Ainsi la Maison d'Autriche qui n'avait pas eu le pouvoir de se conserver l'Espagne & les Indes occidentales, & qui, en dernier lieu, n'avait pu même établir une compagnie de commerce à Ostende, eut le crédit d'ôter la couronne de Pologne au beau pere de *Louis XV*. La France fit renouveller ce qui était arrivé au Prince de *Conty*, qui solemnellement élu, mais n'ayant ni argent ni troupes, & plus

recommandé que soutenu, perdit le Royaume où il avait été appellé.

CH. IV.

Le Roi *Stanislas* alla à Dantzic soutenir son élection : le grand nombre, qui l'avait choisi, céda bientôt au petit nombre qui lui était contraire. Ce pays, où le peuple est esclave, où la Noblesse vend ses suffrages, où il n'y a jamais dans le trésor public de quoi entretenir les armées, où les loix sont sans vigueur, où la liberté ne produit que des divisions ; ce pays, dis-je, se vantait en vain d'une Noblesse belliqueuse, qui peut monter à cheval au nombre de cent mille hommes. Dix mille Russes firent d'abord disparaître tout ce qui était assemblé en faveur de *Stanislas* : la Nation Polonaise, qui, un siecle auparavant, regardait les Russes avec mépris, était alors intimidée & conduite par eux. L'Empire de Russie était devenu formidable, depuis que *Pierre le Grand* l'avait formé. Dix mille Esclaves Russes disciplinés dispersèrent toute la Noblesse de Pologne ; & le Roi *Stanislas*, renfermé dans la ville de Dantzic, y fut bientôt assiégé par une armée de Russes.

L'Empereur d'Allemagne, uni avec la Russie, était sûr du succès : il eût fallu, pour tenir la balance égale, que la France eût envoyé par mer une nombreuse armée ; mais l'Angleterre n'au-

rait pas vû ces préparatifs immenses, sans se déclarer. Le Cardinal de *Fleury*, qui ménageait l'Angleterre, ne voulut ni avoir honte d'abandonner entièrement le Roi *Stanislas*, ni hasarder de grandes forces pour le secourir. Il fit partir une escadre avec quinze cents hommes, commandée par un Brigadier. Cet Officier ne crut pas que sa commission fût sérieuse : il jugea, quand il fut près de Dantzic, qu'il sacrifierait sans fruit ses soldats ; & il alla relâcher en Dannemarck. Le Comte de *Plélo*, Ambassadeur de France auprès du Roi de Dannemarck, vit avec indignation cette retraite, qui lui paraissait humiliante. C'était un jeune homme, qui joignait à l'étude des belles lettres & de la philosophie des sentiments héroïques, dignes d'une meilleure fortune. Il résolut de secourir Dantzic contre une armée avec cette petite troupe, ou d'y périr. Il écrivit, avant de s'embarquer, une lettre à l'un des Secretaires d'Etat, laquelle finissait par ces mots ; „ Je suis sûr que je n'en „ reviendrai pas ; je vous recommande „ ma femme & mes enfants. „ Il arriva à la rade de Dantzic, débarqua & attaqua l'Armée Russe ; il y périt, percé de coups, comme il l'avait prévu. Sa lettre arriva avec la nouvelle de sa mort : Dantzic fut pris : l'Ambassa-

Le Cardinal de Fleury envoye quinze cents Français contre trente mille Russes.

CH. IV.

deur de France auprès de la Pologne, qui était dans cette place, fut prisonnier de guerre, malgré les privileges de son caractère. Le *Roi Stanislas* vit sa tête mise à prix par le Général des Russes, le Comte de *Munik*, dans la ville de Dantzic, dans un pays libre, dans sa propre patrie, au milieu de la Nation qui l'avait élu suivant toutes les loix. Il fut obligé de se déguiser en matelot, & n'échappa qu'à travers les plus grands dangers. Remarquons ici que ce Comte Maréchal de *Munik*, qui le poursuivit si cruellement, fut quelque temps après relégué en Sibérie, où il vécut vingt ans dans une extrême misere, pour reparaître ensuite avec éclat. Telle est la vicissitude des grandeurs.

La tête du Roi Stanislas mise à prix.

Les prisoniers français traités à Pétersbourg avec une générosité inouie.

A l'égard des quinze cents Français qu'on avait si imprudemment envoyés contre une armée entiere de Russes, ils firent une capitulation honorable; mais un navire de Russie ayant été pris dans ce temps là même, par un Vaisseau du Roi de France, les quinze cents hommes furent transportés & retenus auprès de Pétersbourg: ils pouvaient s'attendre à être inhumainement traités dans un pays, qu'on avait regardé comme barbare au commencement du siecle. L'Impératrice *Anne* régnait alors: elle traita les Officiers comme des Ambassa-

deurs, & fit donner aux Soldats des rafraîchiſſements & des habits. Cette générosité inouïe juſqu'alors, était en même temps l'effet du prodigieux changement que le Czar *Pierre* avait fait dans la Cour de Ruſſie, & une eſpece de vengeance noble que cette Cour voulait prendre des idées déſavantageuſes, ſous leſquelles l'ancien préjugé des Nations l'envisageoit encore. CH. IV.

Le Miniſtère de France eût entierement perdu cette réputation néceſſaire au maintien de la grandeur, ſi elle n'eût tiré vengeance de l'outrage qu'on lui avait fait en Pologne; mais cette vengeance n'était rien, ſi elle n'était pas utile. L'éloignement des lieux ne permettait pas qu'on ſe portât ſur les Moſcovites; & la politique voulait que la vengeance tombât ſur l'Empereur. On l'exécuta efficacement en Allemagne & en Italie: la France s'unit avec l'Eſpagne & la Sardaigne. Ces trois Puiſſances avaient leurs intérêts divers, qui tous concouraient au même but, d'affaiblir l'Autriche.

Les Ducs de Savoie avaient depuis long-temps accru petit-à-petit leurs Etats, tantôt en donnant des ſecours aux Empereurs, tantôt en ſe déclarant contre eux. Le Roi *Charles-Emanuel* eſpérait le Milanais; & il lui fut promis par les Miniſtres de Verſailles & de Madrid.

CH. IV.

Le Roi d'Espagne *Philippe V*, ou plutôt la Reine *Elizabeth* de Parme, son épouse, espérait pour ses enfants de plus grands établissements que Parme & Plaisance. Le Roi de France n'envisageait aucun avantage pour lui que sa propre gloire, l'abaissement de ses ennemis & le succès de ses alliés.

Personne ne prévoyait alors que la Lorraine dût être le fruit de cette guerre : on est presque toujours mené par les événements, & rarement on les dirige. Jamais négociation ne fut plus promptement terminée que celle qui unissait ces trois Monarques.

L'Angleterre & la Hollande, accoutumées depuis long-temps à se déclarer pour l'Autriche contre la France, l'abandonnèrent en cette occasion. Ce fut le fruit de cette réputation d'équité & de modération, que la Cour de France avait acquise. L'idée de ses vues pacifiques & dépouillées d'ambition, enchaînait encore ses ennemis naturels, lors même qu'elle faisait la guerre ; & rien ne fit plus d'honneur au ministère, que d'être parvenu à faire comprendre à ces Puissances, que la France pouvait faire la guerre à l'Empereur, sans allarmer la liberté de l'Europe. Tous les Potentats regardèrent donc tranquillement ses succès rapides ; une armée de Français fut maîtresse de la campagne sur le

Rhin, & les Troupes de France, d'Espagne & de Savoie, jointes ensemble, furent les maîtresses de l'Italie. Le Maréchal de *Villars*, déclaré Généralissime des Armées Françaises, Espagnoles & Piémontaises, finit sa glorieuse carriere à quatre-vingt deux ans, après avoir pris Milan. Le Maréchal de *Coigni*, son successeur, gagna deux batailles, tandis que le Duc de *Montemar*, Général des Espagnols, remporta une victoire dans le Royaume de Naples, à Bitonto, dont il eût le surnom. C'est une récompense que la Cour d'Espagne donne souvent, à l'exemple des anciens Romains. *Don Carlos*, qui avait été reconnu Prince héréditaire de Toscane, fut bientôt Roi de Naples & de Sicile. Ainsi l'Empereur *Charles VI* perdit presque toute l'Italie, pour avoir donné un Roi à la Pologne; & un fils du Roi d'Espagne eut en deux Campegnes ces deux Siciles, prises & reprises tant de fois auparavant, & l'objet continuel de l'attention de la Maison d'Autriche pendant plus de deux siecles.

1734. Mort du Maréchal de Villars.

Cette guerre d'Italie est la seule qui se soit terminée avec un succès solide pour les Français, depuis *Charlemagne*. La raison en est, qu'ils avaient pour eux le gardien des Alpes, devenu le plus puissant Prince de ces contrées; qu'ils étaient secondés des meilleures Troupes

Seule guerre en Italie dont la fin ait été heureuse pour la France.

CH. IV. d'Espagne, & que les Armées furent toujours dans l'abondance.

L'Empereur fut alors trop heureux de recevoir des conditions de paix que lui offrait la France victorieuse. Le Cardinal de *Fleury*, Ministre de France, qui avait eu la sagesse d'empêcher l'Angleterre & la Hollande de prendre part à cette guerre, eut aussi celle de la terminer heureusement sans leur intervention.

Par cette Paix, *Don Carlos* fut reconnu Roi de Naples & de Sicile. l'Europe était déjà accoutumée à voir donner & changer des Etats. On assigna à *François*, Duc de Lorraine, gendre de l'Empereur *Charles VI*, l'héritage des *Médicis*, qu'on avait auparavant accordé à *Don Carlos*; & le dernier grand-Duc de Toscane, près de sa fin, demandait, *si on ne lui donnerait pas un troisième héritier*, & *quel enfant l'Empire & la France voulaient lui faire?* Ce n'est pas que le grand-Duché de Toscane se regardât comme un fief de l'Empire; mais l'Empereur le regardait comme tel, aussi-bien que Parme & Plaisance, revendiqué toujours par le saint Siége, & dont le dernier Duc de Parme avait fait hommage au Pape, tant les droits changent selon les temps. Par cette paix, ces Duchés de Parme & Plaisance, que les droits du sang don-

naient à *Don Carlos*, fils de *Philippe V* & d'une Princesse de Parme, furent cédés à l'Empereur *Charles VI* en propriété.

Le Roi de Sardaigne, Duc de Savoie, qui avait compté sur le Milanais auquel sa Maison, toujours aggrandie par degré, avait depuis long-temps des prétentions, n'en obtint qu'une petite partie comme le Novarois, le Tortonois, les fiefs des Langhes. Il tirait ses droits sur le Milanais, d'une fille de *Philippe II*, Roi d'Espagne, dont il descendait. La France avait aussi ses anciennes prétentions par *Louis XII*, héritier naturel de ce Duché, *Philippe V* avait les siennes, par les inféodations renouvellées à quatre Rois d'Espagne, ses prédécesseurs. Mais toutes ces prétentions cédèrent à la convenance & au bien public; l'Empereur garda le Milanais, ce n'est pas un fief dont il doive toujours donner l'investiture ; c'était originairement le Royaume de Lombardie annexé à l'Empire, devenu ensuite un fief sous les *Viscomtis* & sous les *Sforces*, & aujourd'hui c'est un Etat appartenant à l'Empereur ; Etat démembré à la vérité, mais qui, avec la Toscane & Mantoue, rend la Maison Impériale très-puissante en Italie.

Par ce traité, le Roi *Stanislas* renonçait au Royaume qu'il avait eu deux fois,

& qu'on n'avait pu lui conserver ; il gardait le titre de Roi. Il lui fallait un autre dédommagement ; & ce dédommagement fut pour la France encore plus que pour lui. Le Cardinal de *Fleury* se contenta d'abord du Barrois, que le Duc de Lorraine devait donner au Roi *Stanislas*, avec la reversion à la Couronne de France ; & la Lorraine ne devait être cédé que lorsque son Duc serait en pleine possession de la Toscane. C'était faire dépendre cette cession de la Lorraine de beaucoup de hasards : c'était peu profiter des plus grands succès, & des conjonctures les plus favorables. Le Garde des Sceaux, *Chauvelin*, encouragea le Cardinal de *Fleury* à se servir de ses avantages : il demanda la Lorraine aux mêmes conditions que le Barrois, & il l'obtint.

Il n'en coûta que quelque argent comptant, & une pension de trois millions cinq cents mille livres, faite au Duc *François*, jusqu'à ce que la Toscane lui fût échue.

Ainsi la Lorraine fut réunie à la Couronne irrévocablement ; réunion tant de fois inutilement tentée. Par là un Roi Polonais fut transplanté en Lorraine ; & cette Province eut pour la dernière fois un Souverain résidant chez elle, & il la rendit heureuse. La Maison régnante des Princes Lorrains devint Sou-

veraine de la Toſcane. Le ſecond fils du Roi d'Eſpagne fut transferé à Naples ; on aurait pu renouveller la médaille de Trajan : *regna aſſignata* , *les Trônes donnés*. Tout reſta paiſible entre les Princes chrétiens, ſi on en excepte les querelles naiſſantes de l'Eſpagne & de l'Angleterre pour le commerce de l'Amérique. La Cour de France continua d'être regardée comme l'arbitre de l'Europe.

L'Empereur faiſait la guerre aux Turcs, ſans conſulter l'Empire : cette guerre fut malheureuſe : *Louis XV* le tira de ce précipice par ſa médiation ; & M. de *Villeneuve*, ſon Ambaſſadeur à la Porte Ottomane, alla en Hongrie conclurre en 1739 avec le grand-Viſir la paix dont l'Empereur avait beſoin.

Preſque dans le même temps il pacifiait l'Etat de Gênes, menacé d'une guerre civille ; il ſoumit & adoucit pour un temps les Corſes qui avaient ſecoué le joug de Gênes. Le même miniſtère étendait ſes ſoins ſur Genêve, & appaiſait une guerre civile, élevée dans ſes murs.

Il interpoſait ſur-tout ſes bons offices entre l'Eſpagne & l'Angleterre, qui commençaient à ſe faire ſur mer une guerre plus ruineuſe, que les droits qu'elles ſe diſputaient n'étaient avantageux. On avait vû le même Gouverne-

ment en 1735 employer sa médiation entre l'Espagne & le Portugal : aucun voisin n'avait à se plaindre de la France, & toutes les Nations la regardaient comme leur médiatrice & leur mère commune. Cette gloire & cette félicité ne furent pas de longue durée.

CH. V.

CHAPITRE CINQUIÈME.

MORT DE L'EMPEREUR CHARLES VI.

La succession de la Maison d'Autriche, disputée par quatre Puissances. La Reine d'Hongrie, reconnue dans tous les Etats de son père. La Silésie prise par le Roi de Prusse.

L'Empereur *Charles VI* mourut au mois d'Octobre 1740 à l'âge de cinquante-cinq ans. Si la mort du Roi de Pologne *Auguste II* avait causé de grands mouvements, celle de *Charles VI*, dernier Prince de la Maison d'Autriche, devait entraîner bien d'autres révolutions L'héritage de cette Maison sembla sur-tout devoir être déchiré ; il s'agissait de la Hongrie & de la Bohême, Royaumes long-temps électifs, que les Princes Autrichiens avaient rendus héréditaires ; de la Suabe Autrichienne, appellée Autriche antérieure ;

de la haute & basse Autriche, conquises au XIII siecle; de la Stirie, de la Carintie, de la Carniole, de la Flandre, du Burgavv, des quatre Villes forestières, du Brisgavv, du Frioul, du Tirol, du Milanez, du Mantouan, du Duché de Parme: à l'égard de Naples & de Sicile, ces deux Royaumes étaient entre les mains de *Don Carlos*, fils du Roi d'Espagne *Philippe V*.

Marie-Thérese, fille aînée de *Charles VI*, se fondait sur le droit naturel qui l'appellait à l'héritage de son père, sur une pragmatique solemnelle qui confirmait ce droit, & sur la garantie de presque toutes les Puissances. *Charles Albert*, Electeur de Bavière, demandait la succession en vertu d'un testament de l'Empereur *Ferdinand I*, frère de *Charles-Quint*.

Auguste III, Roi de Pologne, Electeur de Saxe, alléguait des droits plus récents, ceux de sa femme même, fille aînée de l'Empereur *Joseph*, frère aîné de *Charles VI*.

Le Roi d'Espagne étendait ses prétentions sur tous les Etats de la maison d'Autriche, en remontant à la femme de *Philippe II*. fille de l'Empereur *Maximilien II*: *Philippe V*, descendait de cette Princesse par les femmes. *Louis XV* aurait pu prétendre à cette succession, à d'aussi justes titres que personne,

CH. V.

puiſqu'il deſcendait en droite ligne de la branche aînée maſculine d'Autriche par la femme de *Louis XIII* & par celle de *Louis XIV*; mais il lui convenait plus d'être arbitre & protecteur que concurrent, car il pouvait alors décider de cette ſucceſſion & de l'Empire, de concert avec la moitié de l'Europe: mais, s'il y eut prétendu, il aurait eu l'Europe à combattre. Cette cauſe de tant de têtes couronnées fut plaidée dans tout le monde chrétien, par des mémoires publics; tous les Princes, tous les particuliers y prenaient intérêt; on s'attendait à une guerre univerſelle; mais ce qui confondit la politique humaine, c'eſt que l'orage commença d'un côté où perſonne n'avait tourné les yeux.

Du Royaume de Pruſſe.

Un nouveau Royaume s'était élevé au commencement de ce ſiecle: l'Empereur *Léopold*, uſant du droit que ſe ſont toujours attribué les Empereurs d'Allemagne, de créer des Rois, avait érigé en 1701 la Pruſſe ducale en Royaume, en faveur de l'Electeur de Brandebourg *Fréderic - Guillaume.* La Pruſſe n'était encore qu'un vaſte déſert; mais *Frederic-Guillaume II*, ſon ſecond Roi, qui avait une politique différente de celle des Princes de ſon temps, dépenſa près de vingt-cinq millions de notre monnoie, à faire défricher ces terres,

à

à bâtir des villages, & à les peupler; il y fit venir des familles de Suabe & de Franconie; il y attira plus de seize mille émigrants de Saltzbourg, leur fournissant à tous de quoi s'établir & de quoi travailler. En se formant ainsi un nouvel Etat, il créait, par une économie singulière, une puissance d'une autre espèce: il mettait tous les mois environ quarante mille écus d'Allemagne en réserve, tantôt plus, tantôt moins; ce qui lui composa un trésor immense en vingt-huit années de règne. Ce qu'il ne mettait pas dans ses coffres, lui servait à former une armée d'environ soixante & dix mille hommes choisis, qu'il disciplina lui-même d'une manière nouvelle, sans néanmoins s'en servir. Mais son fils *Fréderic III.* fit usage de tout ce que le père avait préparé: il prévit la confusion générale, & ne perdit pas un moment pour en profiter. Il prétendait en Silésie quatre Duchés: ses aïeux avaient renoncé à toutes leurs prétentions par des transactions réitérées, parce qu'ils étaient faibles; il se trouva puissant, & il les réclama.

Economie du second Roi de Prusse.

Déjà la France, l'Espagne, la Baviere, la Saxe se remuaient pour faire un Empereur: la Bavière pressait la France de lui procurer au moins un partage de la succession Autrichienne: l'E-

lecteur réclamait tous ces héritages par ses écrits; mais il n'osait les demander tout entiers par ses Ministres. Cependant *Marie-Thérese*, épouse du grand-Duc de Toscane, *François* de Lorraine, se mit d'abord en possession de tous les domaines qu'avait laissés son père : elle reçut les hommages des Etats d'Autriche à Vienne, le 7 Novembre 1740. Les Provinces d'Italie, la Bohême, lui firent leurs serments par leurs députés : elle gagna sur-tout l'esprit des Hongrais, en se soumettant à prêter l'ancien serment du Roi *André II*, fait l'an 1222. *Si moi, ou quelques-uns de mes Successeurs, en quelque temps que ce soit, veut enfreindre vos privileges, qu'il vous soit permis en vertu de cette promesse, à vous & à vos descendants, de vous défendre, sans pouvoir être traités de rebelles.*

Serment singulier, & qui ne devait pas l'être.

Plus les aïeux de l'Archiduchesse Reine avaient montré d'éloignement pour l'exécution de tels engagements, plus aussi la démarche prudente, dont je viens de parler, rendit cette Princesse extrêmement chère aux Hongrais. Ce peuple, qui avait toujours voulu secouer le joug de la maison d'Autriche, embrassa celui de *Marie-Thérese*; & après deux cents ans de séditions, de haines & de guerres civiles, il passa tout d'un coup à l'adoration. La Reine ne fut couronnée à Presbourg que quel-

ques mois après, le 24 Juin 1741. Elle n'en fut pas moins Souveraine ; elle l'était déjà de tous les cœurs par une affabilité populaire que ses ancêtres avaient rarement exercée : elle bannit cette étiquette & cette morgue qui peuvent rendre le Trône odieux, sans le rendre plus respectable. L'Archiduchesse, sa tante, Gouvernante des Pays-Bas, n'avait jamais mangé avec personne. *Marie-Thérese* admettait à sa table toutes les Dames & tous les Officiers de distinction : les Députés des Etats lui parlaient librement ; jamais elle ne refusa d'audience, & jamais on n'en sortit mécontent d'elle.

CH. V.

Qualités de Marie-Thérese.

Son premier soin fut d'assurer au grand-Duc de Toscane, son époux, le partage de toutes ses Couronnes, sous le nom de *Co-Régent*, sans perdre en rien sa souveraineté, & sans enfreindre la pragmatique-sanction : elle se flattait dans ces premiers moments, que les dignités, dont elle ornait ce Prince, lui preparaient la Couronne impériale ; mais cette Princesse n'avait point d'argent, & ses troupes très-diminuées étaient dispersées dans ses vastes Etats.

Frédéric III, Roi de Prusse.

Le Roi de Prusse lui fit proposer alors qu'elle lui cédât la basse Silésie, & lui offrit son crédit, ses secours, ses armes, avec cinq millions de nos livres, pour lui garantir tout le reste, & donner

CH. V.

l'Empire à ſon époux. Des Miniſtres habiles prévirent que, ſi la Reine d'Hongrie refuſait de telles offres, l'Allemagne ſerait bientôt bouleverſée ; mais le ſang de tant d'Empereurs, qui coulait dans les veines de cette Princeſſe, ne lui laiſſa pas ſeulement l'idée de démembrer ſon patrimoine ; elle était impuiſſante & intrépide. Le Roi de Pruſſe voyant qu'en effet cette Puiſſance n'était alors qu'un grand nom, & que l'état où était l'Europe lui donnerait infailliblement des alliés, marcha en Siléſie au milieu du mois de Décembre 1740.

Démarches ſingulieres.

On voulut mettre ſur ſes drapeaux cette deviſe : *pro Deo & Patria.* Il raya *pro Deo*, diſant qu'il ne fallait point ainſi mêler le nom de DIEU dans les querelles des hommes, & qu'il s'agiſſait d'une Province & non de Religion. Il fit porter devant ſon régiment des Gardes, l'aigle romaine éployée en relief au haut d'un bâton doré : cette nouveauté lui impoſait la néceſſité d'être invincible. Il harangua ſon armée pour reſſembler en tout aux anciens Romains. Entrant enſuite en Siléſie, il s'empara de preſque toute cette Province, dont on lui avait refuſé une partie ; mais rien n'était encore décidé. Le Général *Neuperg* vint avec environ vingt-quatre mille Autrichiens au ſecours de cette

Province déjà envahie : il mit le Roi de Prusse dans la nécessité de donner bataille à Molvitz, près de la riviere de Neiss. On vit alors ce que valait l'infanterie Prussienne : la Cavalerie du Roi, moins forte de près de moitié que l'Autrichienne, fut entiérement rompue : la première ligne de son Infanterie fut prise en flanc ; on crut la bataille perdue ; tout le bagage du Roi fut pillé ; & ce Prince, en danger d'être pris, fut entraîné loin du champ de bataille par tous ceux qui l'environnaient. La seconde ligne de l'Infanterie rétablit tout par cette discipline inébranlable, à laquelle les soldats Prussiens sont accoutumés, par ce feu continuel qu'ils font, en tirant cinq coups au moins par minute, & chargeant leurs fusils avec leurs baguettes de fer en un moment. La bataille fut gagnée, & cet événement devint le signal d'un embrasement universel.

CH. V.

Bataille de Molvitz.



CHAPITRE VI.

Le Roi de France s'unit aux Rois de Prusse & de Pologne, pour faire élire Empereur l'Electeur de Bavière, Charles-Albert. *Ce Prince est déclaré Lieutenant Général du Roi de France : son élection, ses succès & ses pertes rapides.*

L'EUROPE crut que le Roi de Prusse était déjà d'accord avec la France, quand il prit la Silésie ; on se trompait, c'est ce qui arrive presque toujours, lorsqu'on raisonne d'après ce qui n'est que vraisemblable. Le Roi de Prusse hasardait beaucoup, comme il l'avoua lui-même ; mais il prévit que la France ne manquerait pas une si belle occasion de le seconder. L'intérêt de la France semblait être alors de favoriser contre l'Autriche son ancien allié l'Electeur de Bavière, dont le père avait tout perdu autrefois pour elle après la bataille d'Hochstedt. Ce même Electeur de Bavière, *Charles-Albert*, avait été retenu prisonnier dans son enfance par les Autrichiens, qui lui avaient ravi jusqu'à son nom de *Bavière*. La France trouvait son avantage à le venger ; il paraissait aisé de lui procurer à la fois l'Empire & une partie de la succession Autri-

chienne; par-là on enlevait à la nouvelle Maison d'Autriche-Lorraine cette supériorité que l'ancienne avait affectée sur tous les autres Potentats de l'Europe; on anéantissait cette vieille rivalité entre les *Bourbons* & les *Autrichiens*; on faisait plus que *Henri IV* & le Cardinal de *Richelieu* n'avaient pu espérer.

Frederic III, en partant pour la Silésie, entrevit le premier cette révolution; dont aucun fondement n'était encore jetté : il est si vrai qu'il n'avait pris aucune mesure avec le Cardinal de *Fleury*, que le Marquis de *Beauveau*, envoyé par le Roi de France à Berlin pour complimenter le nouveau Monarque, ne sut, quand il vit les premiers mouvements des troupes de Prusse, si elles étaient destinées contre la France ou contre l'Autriche. Le Roi *Fréderic* lui dit en partant: *Je vais, je crois, jouer votre jeu; si les as me viennent, nous partagerons.* *

Discours singulier.

Ce fut là le seul commencement de la négociation encore éloignée. Le Ministère de France hésita long-temps. Le Cardinal de *Fleury*, âgé de quatre-vingt cinq ans, ne voulait commettre ni sa réputation, ni sa vieillesse, ni la

* *L'Auteur était en ce temps-là auprès du Roi de Prusse. Il peut assurer que le Cardinal de* Fleury *ignorait absolument à quel Prince il avait à faire.*

CH. VI. France à une guerre nouvelle ; la pragmatique-sanction, signée & autentiquement garantie, le retenait.

Le Comte, depuis Maréchal Duc de *Belle-Isle*, & son frère, petit-fils du fameux *Fouquet*, sans avoir ni l'un ni l'autre aucune influence dans les affaires, ni encore aucun accès auprès du Roi, ni aucun pouvoir sur l'esprit du Cardinal de *Fleury*, firent résoudre cette entreprise.

Maréchal de Belle-Isle. Le Marèchal de *Belle-Isle*, sans avoir fait de grandes choses, avait une grande réputation. Il n'avait été ni Ministre ni Général, & passait pour l'homme le plus capable de conduire un Etat & une armée ; mais une santé très-faible détruisait souvent en lui le fruit de tant de talents. Toujours en action, toujours plein de projets, son corps pliait sous les efforts de son ame ; on aimait en lui la politesse d'un courtisan aimable, & la franchise apparente d'un soldat. Il persuadait sans s'exprimer avec éloquence, parce qu'il paraissait toujours persuadé.

Son frère, le Chevalier de *Belle-Isle* avait la même ambition, les mêmes vues, mais encore plus approfondies, parce qu'une santé plus robuste lui permettait un travail plus infatigable. Son air plus sombre était moins engageant ; mais il subjugait lorsque son frère insi-

muait. Son éloquence ressemblait à son courage ; on y sentait sous un air froid & profondément occupé quelque chose de violent, il était capable de tout imaginer, de tout arranger & de tout faire.

Ces deux hommes étroitement unis, plus encore par la conformité des idées que par le sang, entreprirent donc de changer la face de l'Europe, aidés dans ce grand dessein par une Dame d'un esprit supérieur. Le Cardinal combattit, il donna même au Roi son avis par écrit, & cet avis était contre l'entreprise. On croyait qu'il se retirerait alors : sa carrière entière eut été glorieuse ; mais il n'eut par la force de renoncer au Ministère, & de vivre avec lui-même sur le bord de son tombeau.

Le Maréchal de *Belle-Isle* & son frère arrangèrent tout, & le vieux Cardinal présida à une entreprise qu'il désapprouvait.

Tout sembla d'abord favorable. Le Maréchal de *Belle-Isle* fut envoyé à Francfort, au camp du Roi de Prusse, & à Dresde pour concerter ces vastes projets que le concours de tant de Princes semblait rendre infaillibles. Il fut d'accord de tout avec le Roi de Prusse & le Roi de Pologne, Electeur de Saxe. Il négociait dans toute l'Allemagne : il était l'ame du parti qui devait

CH. VI. procurer l'Empire & des couronnes héréditaires à un Prince qui pouvait peu par lui-même. La France donnait à la fois à l'Electeur de Baviére de l'argent, des alliés, des suffrages & des armées. Le Roi, en lui envoyant l'armée qu'il lui avait promise, créa par Lettres-Patentes * son Lieutenant-Général celui qu'il allait faire Empereur d'Allemagne.

31 Juillet 1741.

L'Electeur de Bavière, fort de tant de secours, entra facilement dans l'Autriche, tandis que la Reine *Marie-Thérese* résistait à peine au Roi de Prusse. Il se rend d'abord maître de Passaw, ville impériale qui appartient à son Evêque, & qui sépare la haute Autriche de la Baviére. Il arrive à Lintz, capitale de cette haute Autriche. Des partis poussent jusqu'à trois lieues de Vienne; l'alarme s'y répand; on s'y prépare à la hâte à soutenir un siège: on détruit un fauxbourg presque tout entier, & un palais qui touchait aux fortifications: on ne voit sur le Danube que des bateaux chargés d'effets précieux qu'on cherche à mettre en sureté. L'Electeur de Baviére fit même faire une sommation au Comte de *Kevenuller*, Gouverneur de Vienne.

15 Août.

---

* *Ces lettres ne furent scellées que le 20 Août 1741.*

CH. VI.

L'Angleterre & la Hollande étaient alors loin de tenir cette balance qu'elles avaient long-temps pretendu avoir dans leurs mains ; les Etats-Généraux restaient dans le silence à la vue d'une armée du Maréchal de *Maillebois* qui était en Westphalie, & cette même armée en imposait au Roi d'Angleterre qui craignait pour ses Etats d'Hanovre où il était pour lors. Il avait levé vingt-cinq mille hommes pour secourir *Marie-Thérese* ; mais il fut obligé de l'abandonner à la tête de cette armée levée pour elle, & de signer un traité de neutralité.

Il n'y avait alors aucune Puissance, ni dans l'Empire, ni hors de l'Empire, qui soutînt cette pragmatique-sanction, que tant d'Etats avaient garantie. Vienne, mal fortifiée par le côté menacé, pouvait à peine résister : ceux qui connaissaient le mieux l'Allemagne & les affaires publiques, croyaient voir avec la prise de Vienne, le chemin fermé aux Hongrais, tout le reste ouvert aux armées victorieuses, toutes les prétentions réglées, & la paix rendue à l'Empire & à l'Europe.

Courage de Marie-Thérese.

Plus la ruine de *Marie-Thérese* paraissait inévitable, plus elle eut de courage ; elle était sortie de Vienne, & s'etait jettée entre les bras des Hongrais si sévérement traités par son père & par ses aïeux. *11 Sept. 1741.*

CH. VI.

Ayant assemblé les quatre ordres de l'Etat à Presbourg, elle y parut tenant entre ses bras son fils aîné presque encore au berceau ; & leur parlant en latin, langue dans laquelle elle s'exprimait bien, elle leur dit à-peu-près ces propres paroles : *Abandonnée de mes amis, persécutée par mes ennemis, attaquée par mes plus proches parents je n'ai de ressource que dans votre fidélité, dans votre courage & dans ma constance ; je mets en vos mains la fille & le fils de vos Rois, qui attendent de vous leur salut.* Tous les Palatins attendris & animés, tirèrent laurs sabres en s'écriant : *Moriamur pro rege nostro Mariâ Theresiâ* ; mourons pour notre Roi *Marie-Thérese*. Ils donnent toujours le titre de Roi à leur Reine. Jamais Princesse, en effet, n'avait mieux mérité ce titre. Ils versaient des larmes en faisant serment de la défendre, elle seul retint les siennes ; mais quand elle fut retirée avec ses filles d'honneur, elle laissa couler en abondance les pleurs que sa fermeté avait retenus. Elle était enceinte alors, & il n'y avait pas long-temps qu'elle avait écrit à la Duchesse de Lorraine, sa belle-mère : *J'ignore encore s'il me restera une ville pour y faire mes couches.*

Dans cet état, elle excitait le zèle de ses Hongrais, elle ranimait en sa faveur l'Angleterre & la Hollande, qui

lui donnaient des secours d'argent : elle agissait dans l'Empire : elle négociait avec le Roi de Sardaigne, & ses provinces lui fournissaient des soldats.

CH. VI.

Enthousiasme de l'Angleterre pour Marie-Thérese.

Toute la Nation Anglaise s'anima en sa faveur. Ce peuple n'est pas de ceux qui attendent l'opinion de leur maître pour en avoir une. Des particuliers proposérent de faire un don gratuit à cette Princesse. La Duchesse de *Marlborough*, veuve de celui qui avait combattu pour *Charles VI*, assembla les principales Dames de Londres : elles s'engagèrent à fournir cent mille livres sterlings ; & la Duchesse en déposa quarante mille. La Reine de Hongrie eut la grandeur d'ame de ne pas recevoir cet argent qu'on avait la générosité de lui offrir ; elle ne voulut que celui qu'elle attendait de la Nation assemblée en Parlement.

On croyait que les armées de France & de Bavière victorieuses allaient assiéger Vienne. Il faut toujours faire ce que l'ennemi craint. C'était un de ces coups décisifs, une de ces occasions que la fortune présente une fois, & qu'on ne retrouve plus. L'Electeur de Bavière avait osé concevoir l'espérance de prendre Vienne ; mais il ne s'était point préparé à ce siège ; il n'avait ni gros canons ni munitions. Le Cardinal de *Fleury* n'avait point porté ses vues jusqu'à lui donner cette capitale ; les partis mi-

CH. VI.

toyens lui plaiſaient : ils auraient voulu diviſer les dépouilles avant de les avoir ; & il ne prétendait pas que l'Empereur qu'il faiſait, eût toute la ſucceſſion.

L'armée de France aux ordres de l'Electeur de Bavière, marcha donc vers Prague, aidée de vingt mille Saxons, au mois de Novembre 1741. Le Comte *Maurice de Saxe*, frère naturel du Roi de Pologne, attaqua la ville. Ce Général, qui avait la force du corps ſingulière du Roi ſon père, avec la douceur de ſon eſprit & la même valeur, poſſédait de plus grands talents pour la guerre. Sa réputation l'avait fait élire d'une commune voix Duc de Courlande ; mais la Ruſſie qui donnait des loix au Nord, lui avait enlevé ce que le ſuffrage de tout un peuple lui avait accordé : il s'en conſolait dans le ſervice des Français, & dans les agréments de la ſociété de cette nation qui ne le connaiſſait pas encore aſſez.

Le Comte de Saxe.

En 1726, le 28 Juin.

Il fallait ou prendre Prague en peu de jours, ou abandonner l'entrepriſe. On manquait de vivres ; la ſaiſon était avancée ; cette grande ville, quoique mal fortifiée, pouvait aiſément ſoutenir les premières attaques. Le Général *Ogilvi*, Irlandais de naiſſance, qui commandait dans la place, avait trois mille hommes de garniſon ; & le grand-Duc marchait au ſecours avec une armée

de trente mille hommes; il était déjà arrivé à cinq lieues de Prague, le 25 Novembre, mais la nuit même les Français & les Saxons donnèrent l'assaut.

Prague prise par escalade.

Ils firent deux attaques avec un grand fracas d'artillerie qui attira toute la garnison de leur côté, pendant ce temps, le *Comte de Saxe* en silence fait préparer une seule échelle vers les remparts de la Ville Neuve à un endroit très-éloigné de l'attaque. Monsieur de *Chevert*, alors Lieutenant-Colonel du régiment de Beausse, monte le premier. Le fils aîné du Maréchal *Broglie* le suit : on arrive au rempart, on ne trouve à quelques pas qu'une sentinelle ; on monte en foule, & on se rend maître de la ville ; toute la garnison met bas les armes ; *Ogilvi* se rend prisonnier de guerre avec ses trois mille hommes. Le *Comte de Saxe* préserva la ville du pillage ; & ce qu'il y eut d'étrange, c'est que les conquérants & le peuple conquis furent pêle-mêle ensemble, pendant trois jours, Français, Saxons, Bavarois, Bohêmiens, étaient confondus, ne pouvant se reconnaître, sans qu'il y eût une goutte de sang répandu.

L'Electeur de Baviere, qui venait d'arriver au camp, rendit compte au Roi de ses succès, comme un Général qui écrit à celui dont il commande les armées ; il fit son entrée dans la capi-

CH. VI.

tale de la Bohême le jour même de la prise, & s'y fit couronner au mois de Décembre. Cependant le grand-Duc qui n'avait pu sauver cette capitale, & qui ne pouvait subsister dans les environs, se retira au sud-est de la province, & laissa à son frere, le Prince *Charles* de Lorraine, le commandement de son armée.

Marie-Thérese près de sa ruine.

Dans le même temps le Roi de Prusse se rendait maître de la Moravie, province située entre la Bohême & la Silésie: ainsi *Marie-Thérese* semblait accablée de tous côtés. Déjà son compétiteur avait été couronné Archiduc d'Autriche à Lintz; il venait de prendre la couronne de Bohême à Prague, & de-là il alla à Francfort recevoir celle d'Empereur sous le nom de *Charles VII.*

Le Marechal de *Belle-Isle*, qui l'avait suivi de Prague à Francfort, semblait être plutôt un des premiers Electeurs qu'un Ambassadeur de France. Il avait menagé toutes les voix, & dirigé toutes les négociations; il recevait les honneurs dûs au Représentant d'un Roi qui donnait la couronne impériale. L'Electeur de Mayence, qui préside à l'élection, lui donnait la main dans son palais, & l'Ambassadeur ne donnait la main chez lui qu'aux seuls Electeurs, & prenait le pas sur tous les

autres Princes. Ses pleins pouvoirs furent remis en langue françaiſe : la Chancellerie allemande, juſques-là avait toujours exigé que telles pièces fuſſent préſentées en latin, comme étant la langue d'un gouvernement qui prend le titre d'Empire Romain. *Charles-Albert* fut élu le 4 Janvier 1742, de la manière la plus tranquille & la plus ſolemnelle : on l'aurait cru au comble de la gloire & du bonheur ; mais la fortune changeait, & il devint un des plus infortunés Princes de la terre par ſon élevation même.

Charles Albert Empereur.



CHAPITRE VII.

CHAP. VII.

Déſaſtres rapides qui ſuivent les ſuccès de l'Empereur Charles-Albert *de Bavière.*

ON commençait à ſentir la faute qu'on avait faite de n'avoir pas aſſez de cavalerie. Le Maréchal de *Belle-Isle* était malade à Francfort, & voulait à la fois conduire des négociations & commander de loin une armée. La méſintelligence ſe gliſſait entre les Puiſſances alliées ; les Saxons ſe plaignirent beaucoup des Pruſſiens, & ceux-ci des Français, qui à leur tour les accuſaient. *Marie-Théreſe* était ſou-

CHAP. VII.

tenue de sa fermeté, de l'argent de l'Angleterre, de celui de la Hollande & de Venise, d'emprunts en Flandres, mais sur-tout de l'ardeur désespérée de ses troupes rassemblées enfin de toutes parts. L'armée française sous des Chefs peu accrédités se détruisait par les fatigues, la maladie & la désertion : les recrues venaient difficilement. Il n'en était pas comme des armées de *Gustave-Adolphe*, qui, ayant commencé ses campagnes en Allemagne avec moins de dix mille hommes, se trouvait à la tête de trente mille, augmentant ses troupes dans le pays même, à mésure qu'il y faisait des progrès. Chaque jour affaiblissait les français vainqueurs, & fortifiait les Autrichiens. Le Prince *Charles* de Lorraine, frère du grand-Duc, était dans le milieu de la Bohême avec trente-cinq mille hommes ; tous les habitants étaient pour lui : il commençait à faire avec succès une guerre défensive, en tenant continuellement son ennemi en allarmes, en coupant ses convois, en les harcelant sans relâche de tous les côtés par des nuées de Hussards, de Croates, de Pandours & de Talpaches. Les *Pandours* sont des Sclavons qui habitent le bord de la Drave & de la Save ; ils ont un habit long, ils portent plusieurs pistolets à la ceinture, un sabre & un poignard. Les

Pandours.

Talpaches sont une infanterie hongraise armée d'un fusil, de deux pistolets & d'un sabre. Les *Croates*, appellés en France *Cravates*, sont des milices de Croatie. Les *Hussards* sont des cavaliers hongrais, montés sur des petits cheveaux légers & infatigables : ils désolent des troupes dispersées en trop de postes, & peu pourvues de cavaleries. Les troupes de France & de Bavière étaient par-tout dans ce cas. L'Empereur *Charles VII* avait voulu conserver avec peu de monde une vaste étendue de terrein, qu'on ne croyait pas la Reine de Hongrie en état de reprendre ; mais tout fut repris, & la guerre fut enfin reportée du Danube au Rhin.

CHAP. VII.

Talpaches.
Croates.
Hussards.

Le Cardinal de *Fleury* voyant tant d'espérances trompées, tant de désastres qui succédaient à de si heureux commencements, écrivit au Général de *Kenigsech* une lettre qu'il lui fit rendre par le Maréchal de *Belle-Isle* même : il s'excusait dans cette lettre de la guerre entreprise, & il avouait qu'il avait été entraîné au-delà de ses mesures. *Bien des gens savent*, dit-il, *combien j'ai été opposé aux résolutions que nous avons prises, & que j'ai été en quelque façon forcé d'y consentir. Votre Excellence est trop instruite de tout ce qui se passe pour ne pas deviner celui qui mit tout en œuvre pour déterminer*

Fausses démarches du Cardinal de Fleury.
11 *Juillet* 1762.

le Roi à entrer dans une ligne qui était ſi contraire à mon goût & à mes principes.

Pour toute réponſe, la Reine de Hongrie fit imprimer la lettre du Cardinal de *Fleury*. Il eſt aiſé de voir quels mauvais effets cette lettre devait produire : en premier lieu, elle rejettait évidemment tout le reproche de la guerre ſur le Général chargé de négocier avec le Comte de *Kœnigseck*, & ce n'était pas rendre la négociation facile que de rendre ſa perſonne odieuſe : en ſecond lieu, elle avouait de la faibleſſe dans le miniſtère, & c'eût été bien mal connaître les hommes, que de ne pas prévoir qu'on abuſerait de cette faibleſſe, que les alliés de la France ſe refroidiraient, & que ſes ennemis s'enhardiraient. Le Cardinal voyant la lettre imprimée, en écrivit une ſeconde, dans laquelle il ſe plaint au Général autrichien de ce qu'on a publié ſa première lettre, & lui dit : *qu'il ne lui écrira plus déſormais ce qu'il penſe.* Cette ſeconde lettre lui fit encore plus de tort que la première. Il les fit déſavouer toutes deux dans quelques papiers publics, & ce déſaveu qui ne trompa perſonne, mit le comble à ſes fauſſes démarches, que les eſprits les moins critiques excuſèrent dans un homme de quatre-vingt-ſept ans fatigué des

mauvais succès. Enfin l'Empereur bavarois fit proposer à Londres des projets de paix, & sur-tout des sécularisations d'Evêchés en faveur d'Hanovre. Le Ministère anglais ne croyait pas avoir besoin de l'Empereur pour les obtenir. On insulta à ses offres en les rendant publiques; & l'Empereur fut réduit à désavouer ses offres de paix, comme le Cardinal de *Fleury* avait désavoué la guerre.



La querelle alors s'échauffa plus que jamais. La France d'un côté, l'Angleterre de l'autre, parties principales en effet sous le nom d'auxiliares, s'efforcèrent de tenir la balance à main armée. La maison de *Bourbon* fut obligée pour la seconde fois de tenir tête à presque toute l'Europe.

Le Cardinal de *Fleury*, trop âgé pour soutenir un si pesant fardeau, prodigua à regret les trésors de la France dans cette guerre entreprise malgré lui, & ne vit que des malheurs causés par des fautes. Il n'avait jamais cru avoir besoin d'une marine : ce qui restait à la France de forces maritimes, fut absolument détruit par les Anglais; & les provinces de France furent exposées. L'Empereur que la France avait fait, fut chassé trois fois de ses propres Etats.

Les armées françaises furent détrui-

CHAP. VII.

tes en Bavière & en Bohême, ſans qu'il ſe donnât une ſeule grande bataille; & le déſaſtre fut au point qu'une retraite dont on avait beſoin, & qui paraiſſait impraticable, fut regardée comme un bonheur ſignalé. Le Maréchal de *Bel-le-Isle* ſauva le reſte de l'armée françaiſe aſſiegée dans Prague, & ramena environ treize mille hommes de Prague à Egra, par une route détournée de trente-huit lieues, au milieu des glaces & à la vue des ennemis. Enfin la guerre fut reportée du fond de l'Autriche au Rhin.

Décembre 1742.

Cette guerre fut auſſi malheureuſe en Allemagne qu'elle parut injuſte à tous les hommes déſintéreſſés de l'Europe. nous ne ſommes plus dans ces temps barbares où l'on ne réfléchiſſait pas même ſur les invaſions, & où le brigandage ſemblait le droit des nations. Nous avons déjà dit que l'Europe eſt aujourd'hui en grand ce que la Grèce était en petit. Il y eut pluſieurs guerres entre les villes grecques, & toutes furent condamnées par les légiſlateurs & par les philoſophes. Celle qui a été entrepriſe pour dépouiller *Marie-Thérèſe* de l'héritage de ſes ancêtres, a été réprouvée de même par tous les ſages.

La manière dont les Français ont fait cette guerre dans le cœur de l'Allema-

gne, n'a pas été moins censurée par tous les officiers expérimentés. Des corps dispersés & sans discipline devaient nécessairement être détruits à la longue. Il fallait sur-tout des troupes légères contre l'Autriche qui en avait de supérieures. On connut cette nécessité par les services que rendirent au milieu même des déroutes les petits corps de houssards nommés *Grassins* & *la Morliere* du nom de leurs chefs. On en sentit l'importance, & on éleva même le célébre commandant *la Morliere* au grade de lieutenant-général, récompense due à ses belles actions. C'est le premier exemple qu'on ait en France d'un tel encouragement.

Mort du Cardinal de Fleury.

Le Cardinal de *Fleury* mourut au village d'Issi, au milieu de tous ces désastres, & laissa les affaires de la guerre, de la marine, de la finance & de la politique dans une crise qui altéra la gloire de son ministère, & non la tranquillité de son ame.

Louis XV prit dès lors la résolution de gourverner par lui-même, & de se mettre à la tête d'une armée. Il se trouvait dans la même situation, où fut son bisaïeul dans une guerre nommée, comme celle-ci, la guerre de la succession.

Il avait à soutenir la France & l'Espagne, contre les mêmes ennemis,

c'eſt-à-dire, contre l'Autriche, l'Angleterre, la Hollande, & la Savoie. Pour ſe faire une idée juſte de l'embarras qu'éprouvait le Roi des périls où l'on était expoſé, & des reſſources qu'il eut, il faut voir comment l'Angleterre donnait le mouvement à toutes ces ſecouſſes de l'Europe.

CHAP. VIII.



CHAPITRE VIII.

Conduite de l'Angleterre, de l'Eſpagne, du Roi de Sardaigne, des Puiſſances d'Italie. Bataille de Toulon.

ON ſait qu'après l'heureux temps de la paix d'Utrecht, les Anglais qui jouiſſaient de Minorque & de Gibraltar en Eſpagne, avaient encore obtenu de la Cour de Madrid des privilèges que les Français ſes défenſeurs n'avaient pas. Les commerçants anglais allaient vendre aux colonies eſpagnoles, les Nègres qu'ils achetaient en Afrique, pour être eſclaves dans le nouveau monde. Des hommes vendus par d'autres hommes, moyennant trente-trois piaſtres par tête qu'on payait au Gouvernement eſpagnol, étaient un objet de gain conſidérable; car la compagnie anglaiſe, en fourniſſant quatre mille huit cents Nègres, avait obtenu

encore

encore de vendre les huit cents, sans payer de droits; mais le plus grand avantage des Anglais, à l'exclusion des autres nations, était la permission dont cette compagnie jouit dès 1716 d'envoyer un vaisseau à Porto-Bello.

Ce vaisseau, qui d'abord ne devait être que de cinq cents tonneaux, fut en 1717 de huit cents cinquante par convention; mais en effet de mille par abus; ce qui faisait deux millions pesant de marchandises. Ces mille tonneaux étaient encore le moindre objet de ce commerce de la compagnie anglaise; une patache qui suivait toujours le vaisseau, sous prétexte de lui porter des vivres, allait & venait continuellement; elle se chargeait dans les colonies anglaises des effets qu'elle apportait à ce vaisseau, lequel ne se désemplissant jamais par cette manœuvre, tenait lieu d'une flotte entière. Souvent même d'autres navires venaient remplir le vaisseau de provisions, & leurs barques allaient encore sur les côtes de l'Amérique porter des marchandises dont les peuples avaient besoin, mais qui faisaient tort au gouvernement espagnol, & même à toutes les nations intéressées au commerce qui se fait des ports d'Espagne au golfe du Mexique. Les gouverneurs espagnols traitèrent avec rigueur les marchands anglais,

& la rigueur se pousse toujours trop loin.

CHAP. VIII.

Un patron de vaisseau marchand fait déclarer la guerre.

Un patron de vaisseau, nommé *Jenkins*, vint en 1739 se présenter à la chambre des communes. C'était un homme franc & simple, qui n'avait point fait de commerce illicite, mais dont le vaisseau avait été rencontré par un garde-côtes espagnol dans un parage de l'Amérique, où les Espagnols ne voulaient pas souffrir de navires anglais. Le Capitaine espagnol avait saisi le vaisseau de *Jenkins*, mis l'équipage aux fers, fendu le nez & coupé les oreilles au patron. En cet état *Jenkins* se présenta au parlement; il raconta son avanture avec la naïveté de sa profession & de son caractère. *Messieurs*, dit-il, *qu'and on m'eut ainsi mutilé, on me menaça de la mort; je l'attendis, je recommandai mon ame à* DIEU *& ma vengeance à ma patrie.* Ces paroles prononcées naturellement, excitérent un cri de pitié & d'indignation dans l'assemblée. Le peuple de Londres criait à la porte du parlement: *la mer libre ou la guerre.* On n'a, peut être, jamais parlé avec plus de véritable éloquence qu'on parla sur ce sujet dans le parlement d'Angleterre: & je ne sais si les harangues méditées qu'on prononça autrefois dans Athênes & dans Rome, en des occasions à-peu-près semblables,

l'emportent sur les discours non-préparés du Chevalier *Windham*, du Lord *Carteret*, du Ministre *Robert Walpoole*, du Comte de *Chesterfield*, de M. *Pulteney*, depuis Comte de *Bath*. Ces discours, qui sont l'effet naturel du Gouvernement & de l'esprit anglais, étonnent quelquefois les étrangers, comme les productions d'un pays, qui sont à vil prix sur leur terrein, sont recherchées précieusement ailleurs. Mais il faut lire avec précaution toutes ces harangues où l'esprit de parti domine. Le véritable état de la nation y est presque toujours déguisé. Le parti du ministère y peint le gouvernement florissant, la faction contraire assure que tout est en décadence. L'exagération règne partout. *Où est le tems*, s'écriait alors un membre du parlement, *où est le temps où un Ministre de la guerre disait, qu'il ne fallait pas qu'on osât tirer un coup de canon en Europe sans la permission de l'Angleterre?*

Enfin le cri de la nation détermina le parlement & le Roi. On déclara la guerre à l'Espagne dans les formes à la fin de l'année 1739.

La mer fut d'abord le théatre de cette guerre, dans laquelle les corsaires des deux nations, pourvus de lettres-patentes, allaient en Europe & en Amérique attaquer tous les vaisseaux

CHAP. VIII.

marchands, & ruiner réciproquement le commerce pour lequel ils combattaient. On en vint bientôt à des hostilités plus grandes.

Les Anglais prennent Porto-Bello. Mars 1740.

L'Amiral *Vernon*, l'an 1740, pénétra dans le golfe du Mexique, & y attaqua & prit la ville de Porto-bello, l'entrepôt des trésors du nouveau monde, la rasa & en fit un chemin ouvert par lequel les Anglais purent exercer à main armée le commerce autrefois clandestin, qui avait été le sujet de la rupture. Cette expédition fut regardée par les Anglais comme un des plus grands services rendus à la nation. L'Amiral fut remercié par les deux chambres du parlement : elles lui écrivirent ainsi qu'elles en avaient usé avec le Duc de *Marborough* après la journée d'Hochstedt. Depuis ce temps les actions de leur compagnie du sud augmentèrent malgré les dépenses immences de la nation. Les Anglais espérèrent alors de conquérir l'Amérique espagnole. Ils crurent que rien ne résisterait à l'Amiral *Vernon*, & lorsque, quelque temps après, cet Amiral alla mettre le siège devant Carthagène, ils se hâtèrent d'en célébrer la prise : de sorte que, dans le temps même que *Vernon* en levait le siège, ils firent frapper une médaille où l'on voyait le port & les environs de Carthagène avec cette lé-

gende : *Il a pris Cartagene ;* le revers repréſentait l'Amiral *Vernon*, & on liſait ces mots : *Au vengeur de ſa patrie.* Il y a beaucoup d'exemples de ces médailles prématurées qui tromperaient la poſtérité, ſi l'hiſtoire plus fidèle & plus exacte ne prévenait pas de telles erreurs.

La France, qui n'avait qu'une marine faible, ne ſe déclarait pas alors ouvertement ; mais le miniſtère de France ſecourait les Eſpagnols autant qu'il était en ſon pouvoir.

Ce qui ſe paſſait en Italie dans cet embraſement général.

On était en ces termes entre les Eſpagnols & les Anglais, quand la mort de l'Empereur *Charles VI* mit le trouble dans l'Europe. On a vu ce que produiſait en Allemagne la querelle de l'Autriche & de la Bavière. L'Italie fut auſſi bientôt déſolée pour cette ſucceſſion autrichienne. Le Milanais était réclamé par la maiſon d'Eſpagne. Parme & Plaiſance devait revenir, par le droit de naiſſance, à un des fils de la Reine, née Princeſſe de Parme. Si *Philippe V* avait voulu avoir le Milanais pour lui, il eût trop allarmé l'Italie. Si on eût deſtiné Parme & Plaiſance à *Don Carlos*, déjà maître de Naples & de Sicile, trop d'Etats reunis ſous un même ſouverain euſſent encore allarmé les eſprits. *Don Philippe*, puiné de *Don Carlos*, fut le Prince au-

CHAP. VIII.

quel on destina le Milanais & le Parmesan. Le Reine de Hongrie, maîtresse du Milanais, faisait ses efforts pour s'y maintenir. Le Roi de Sardaigne, Duc de Savoie revendiquait ses droits sur cette Province ; il craignait de la voir dans les mains de la maison de Lorraine entrée sur la maison d'Autriche, qui, possédant à la fois le Milanais & la Toscane, pourrait un jour lui ravir les terres qu'on lui avait cédées par les traités de 1737 & 1738 ; mais il craignait encore davantage de se voir pressé par la France, & par un Prince de la maison de *Bourbon*, tandis qu'il voyait un autre Prince de cette maison, maître de Naples & de Sicile.

Conduite du Roi de Sardaigne.

Il se résolut dès le commencement de 1742 à s'unir avec la Reine de Hongrie, sans s'accorder dans le fond avec elle. Ils se réunissaient seulement contre le péril présent; ils ne se faisaient point d'autres avantages : le Roi de Sardaigne se réservait même de prendre quand il voudrait d'autres mesures. C'était un traité de deux ennemis qui ne songeaient qu'à se défendre d'un troisième. La Cour d'Espagne envoyait l'Infant *Don Philippe*, attaquer le Duc-Roi de Sardaigne, qui n'avait voulu de lui, ni pour ami, ni pour voisin. Le Cardinal de *Fleury* avait laissé passer *Don Phi-*

lippe & une partie de ſon armée par la France, mais il n'avait pas voulu lui donner de troupes.

On fait beaucoup dans un temps, on craint de faire même peu dans un autre. La raiſon de cette conduite était qu'on ſe flattait encore de regagner le Roi de Sardaigne qui laiſſait toujours des eſpérances.

On ne voulait pas d'ailleurs alors de guerre directe avec les Anglais qui l'auraient infailliblement déclarée. Les révolutions des affaires de terre qui commençaient alors en Allemagne, ne permettaient pas de braver par-tout les puiſſances maritimes. Les Anglais s'opposaient ouvertement à l'établiſſement de *Don Philippe* en Italie, ſous pretexte de maintenir l'équilibre de l'Europe.

Cette balance, bien ou mal entendue, était devenue la paſſion du peuple anglais; mais un intérêt plus couvert était le but du miniſtère de Londres. Il voulait forcer l'Eſpagne à partager le commerce du nouveau monde: il eût à ce prix aidé *Don Philippe* à paſſer en Italie, ainſi qu'il avait aidé *Don Carlos* en 1731. Mais la Cour d'Eſpagne ne voulait point enrichir ſes ennemis à ſes dépens, & comptait établir *Don Philippe* dans ſes Etats.

Dés le mois de Novembre & de Dé-

CHAP. VIII.

cembre 1741, la Cour d'Efpagne avait envoyé par mer plufieurs corps de troupes en Italie fous la conduite du Duc de *Montemar*, célèbre par la victoire de Bitonto, & enfuite par fa difgrace. Ces troupes avaient débarqué fucceffivement fur les côtes de la Tofcane, & dans les ports qu'on appelle l'Etat *degli prefidii*, appartenant à la couronne des deux Siciles. Il fallait paffer fur les terres de la Tofcane. Le grand-Duc, mari de la Reine de Hongrie, fut obligé de leur accorder le paffage & de déclarer fon pays neutre.

Neutralités fingulieres en Italie.

Le Duc de *Modene*, marié à la fille du feu Duc d'Orleans, Régent de France, fe déclara neutre auffi. Le Pape *Benoit XIV*, fur les terres de qui l'armée efpagnole devait paffer dans ces conjonctures, ainfi que celle des Autrichiens, embraffa la même neutralité à meilleur titre que perfonne, en qualité de père commun des Princes & des peuples, tandis que fes enfants vivaient à difcrétion fur fon territoire.

De nouvelles troupes efpagnoles arrivèrent par la voie de Gênes. Cette République fe dit encore neutre, & les laiffa paffer. Vers ce temps-là même le Roi de Naples embraffait la neutralité, quoiqu'il s'agît de la caufe de fon père & de fon frère. Mais de tous ces Potentats neutres en apparence, aucun ne l'était en effet.

A l'égard de la neutralité du Roi de Naples, voici quelle en fut la suite. On fut étonné le 18 Août de voir paraître à la vue du port de Naples une escadre anglaise composée de six vaisseaux de soixante canons, de six frégates & de deux galiotes à bombes. Le Capitaine *Martin*, depuis Amiral, qui commandait cette escadre, envoya à terre un officier avec une lettre au premier Ministre, qui portait en substance qu'il fallait que le Roi rappellât ses troupes de l'armée espagnole, ou que l'on allait dans l'instant bombarder la ville. On tint quelques conférences, le Capitaine anglais dit enfin, en mettant sa montre sur le tillac, qu'il ne donnait qu'une heure pour se déterminer. Le port était mal pourvu d'artillerie, on n'avait point pris les précautions nécessaires contre une insulte qu'on n'attendait pas. On vit alors que l'ancienne maxime : *qui est maitre de la mer, l'est de la terre*, est souvent vraie. On fut obligé de promettre tout ce que le commandant anglais voulait, & même il fallut tenir jusqu'à ce qu'on eût le temps de pourvoir à la défense du port & du royaume.

CHAP. VIII.

Etrange aventure à Naples.

Les Anglais eux-mêmes sentaient bien que le Roi de Naples ne pouvait pas plus garder en Italie cette neutralité forcée, que le Roi d'Angleter-

CHAP. VIII.

re n'avait gardé la sienne en Allemagne.

L'armée espagnole commandée par le Duc de *Montemar*, venue en Italie pour soumettre la Lombardie, se retirait alors vers les frontières du royaume de Naples, toujours pressée par les Autrichiens. Alors le Roi de Sardaigne retourna dans le piémont, & dans son Duché de Savoie, où les vicissitudes de la guerre demandaient sa présence.

Pendant qu'on se bat en Allemagne, l'Infant Don Philipe prend la Savoie. Décem. 1743.

L'Infant *Don Philippe* avait en vain tenté de débarquer à Gênes avec de nouvelles troupes, les escadres d'Angleterre l'en avaient empêché; mais il avait pénétré par terre dans le duché de Savoie, & s'en était rendu maître. C'est un pays presque ouvert du côté du Dauphiné. Il est stérile & pauvre. Ses Souverains en retiraient alors à peine quinze cents mille livres de revenu. *Charles-Emanuel*, Roi de Sardaigne & Duc de Savoie, l'abandonna pour aller défendre le Piémont, pays plus important.

Récapitulation de l'Etat de l'Europe.

On voit par cet exposé que tout était en allarmes, & que toutes les provinces éprouvaient des revers du fond de la Silésie au fond de l'Italie. L'Autriche n'était alors en guerre ouverte qu'avec la Bavière, & cependant on désolait l'Italie. Les peuples du Milanais, du Mantouan, de Parme, de Modene,

de Guaſtalla, regardaient avec une triſteſſe impuiſſante toutes ces irruptions & toutes ces ſecouſſes, accoutumés depuis long-temps à être le prix du vainqueur, ſans oſer ſeulement donner leur excluſion & leur ſuffrage.

La Cour d'Eſpagne fit demander aux Suiſſes le paſſage par leur territoire pour porter de nouvelles troupes en Italie, elle fut refuſée. La Suiſſe vend des ſoldats à tous les Princes, & défend ſon pays contre eux. Le gouvernement y eſt pacifique, & les peuples guerriers. Une telle neutralité fut reſpectée. Veniſe de ſon côté leva vingt mille hommes pour donner du poids à la ſienne.

Il y avait dans Toulon une flotte de ſeize vaiſſeaux eſpagnols, deſtinée d'abord pour tranſporter *Don Philippe* en Italie ; mais il avait paſſé par terre comme on a vu. Elle devait apporter des proviſions à ſes troupes, & ne le pouvait, retenue continuellement dans le port par une flotte anglaiſe, qui dominait dans la Méditerranée, & inſultait toutes les côtes de l'Italie & de la Provence. Les canoniers eſpagnols n'étaient pas experts dans leur art ; on les exerça dans le port de Toulon pendant quatre mois, en les faiſant tirer au blanc, & en excitant leur émulation & leur induſtrie par des prix propoſés.

CHAP. VIII.

Quand ils furent rendus habiles, on fit sortir de la rade de Toulon l'escadre espagnole, commandée par *Don Joseph de Navarro*. Elle n'était que de douze vaisseaux. Les Espagnols n'ayant pas assez de matelots & de canoniers pour en manœuvrer seize; elle fut jointe aussi-tôt par quatorze vaisseaux français, quatre frégates & trois brûlôts, sous les ordres de M. de *Court*, qui, à l'âge de quatre-vingt ans, avait toute la vigueur de corps & d'esprit qu'un tel commandement exige. Il y avait quarante années qu'il s'était trouvé au combat naval de Malaga, où il avait servi en qualité de capitaine sur le vaisseau amiral, & depuis ce temps il ne s'était donné de bataille sur mer en aucune partie du monde que celle de Messine en 1718. L'Amiral anglais *Mathæus* se présenta devant les deux escadres combinées de France & d'Espagne. La flotte de *Mathœus* était de quarante-cinq vaisseaux, de cinq frégates & de quatre brûlôts; avec cet avantage du nombre, il sut aussi se donner d'abord celui du vent, manœuvre dont dépend souvent la victoire dans les combats de mers, comme elle dépend sur la terre d'un poste avantageux. Ce sont les Anglais qui les premiers ont rangé leurs forces navalles en bataille dans l'ordre oú l'on combat aujourd'hui, & c'est

d'eux que les autres nations ont pris l'usage de partager leurs flottes en avant-garde, arriere-garde & corps de bataille. CHAP. VIII.

On combattit donc à la bataille de Toulon dans cet ordre. Les deux flottes furent également endommagées, & également dispersées.

Cette journée navale de Toulon fut donc indécise comme presque toutes les batailles navales (à l'exception de celle de la Hogue), dans lesquelles le fruit d'un grand appareil & d'une longue action est de tuer du monde de part & d'autre, & de démâter des vaisseaux. Chacun se plaignit; les Espagnols crurent n'avoir pas été assez secourus; les Français accuserent les Espagnols de peu de connaissance. Ces deux nations, quoiqu'alliées, n'étaient point toujours unies. L'antipathie ancienne se réveillait quelquefois entre les peuples, quoique l'intelligence fût entre leurs Rois.

Au reste, le véritable avantage de cette bataille fut pour la France & l'Espagne : la mer mditerranée fut libre au moins pendant quelque tems, & les provisions dont avait besoin *Dom Philippe*, purent aisément lui arriver des côtes de Provence : mais ni les flottes Françaises, ni les escadres d'Espagne ne purent s'opposer à l'Amiral *Ma-*

thæus, quand il revint dans ces parages. Ces deux nations, obligées d'entretenir continuellement de nombreuses armées de terre, n'avaient pas ce fond inépuisable de marine, qui fait la ressource de la puissance anglaise.



CHAP. VIII.

CHAPITRE IX.

Le Prince de Conti force les passages des Alpes. Situation des affaires d'Italie.

LOUIS XV, au milieu de tous ces efforts, déclara la guerre au Roi
15 Mai 1744. *George*, & bientôt à la Reine de Hongrie, qui la lui déclarèrent aussi dans
26 Avril. les formes. Ce ne fut, de part & d'autre, qu'une cérémonie de plus. Ni l'Espagne ni Naples ne déclarèrent la guerre, mais ils la firent.

Don Philippe, à la tête de vingt mille Espagnols, dont le Marquis de *la Mina* était le Général, & le Prince de *Conti* suivi de vingt mille Français, inspirèrent tous deux à leurs troupes cet esprit de confiance & de courage opiniâtre dont on avait besoin pour pénétrer dans le piémont, où un bataillon peut à chaque pas arrêter une armée entière, où il faut à tout moment combattre entre des rochers, des précipi-

ces & des torrents, & où la difficulté des convois n'est pas un des moindres obstacles. Le Prince de *Conti*, qui avait servi en qualité de Lieutenant-général dans la guerre malheureuse de Bavière, avait de l'expérience dans sa jeunesse.

CHAP. IX.

1 Avril.

Le premier d'Avril 1744, l'Infant *Don Philippe*, & lui, passèrent le Varo, rivière qui tombe des alpes, & qui se jette dans la mer de Gênes, au-dessous de Nice. Tout le comté de Nice se rendit ; mais, pour avancer, il fallait attaquer les retranchements élevés près de Ville-franche, & après eux on trouvait ceux de la forteresse de Montalban, au milieu des rochers qui forment une longue suite de remparts presque inaccessibles. On ne pouvait marcher que par des gorges étroites, & par des abîmes sur lesquels plongeait l'artillerie ennemie, & il fallait sous ce feu gravir de rochers en rochers. On trouvait encore jusques dans les Alpes des Anglais à combattre ; l'Amiral *Mathæus*, après avoir radoubé ses vaisseaux, était venu reprendre l'empire de la mer. Il avait débarqué lui-même à Ville-franche. Ses soldats étaient avec les Piémontais ; & ses canoniers servaient l'artillerie. Malgré ces périls, le Prince de *Conti* se présente au pas de Ville-franche, rempart du Pié-

Escalade de Ville-franche & de Montalban.

CHAP. IX.

mont, haut de près de deux cents toises, que le Roi de Sardaigne croyait hors d'atteinte, & qui fut couvert de Français & d'Espagnols. L'Amiral anglais & ses matelots furent sur le point d'être faits prisonniers.

On avança, on pénétra enfin jusqu'à la vallée de Château-Dauphin. Le Comte de *Campo-Santo* suivant le Prince de *Conti*, à la tête des Espagnols, par une autre gorge. Le Comte *Campo-Santo* portait ce nom & ce titre, depuis la bataille de *Campo-Santo* où il avait fait des actions étonnantes ; ce nom était sa récompense, comme on avait donné le nom de *Bitonto* au Duc de *Montemar*, après la bataille de Bitonto. Il n'y a guere de plus beau titre que celui d'une bataille qu'on a gagnée.

Le Bailli de *Givri* escalade en plein jour un roc sur lequel deux mille Piémontais sont retranchés. Ce brave *Chevert*, qui avait monté le premier sur les rempars de Prague, monte à ce roc un des premiers ; & cette entreprise était plus meurtrière que celle de Prague. On n'avait point de canon : les Piémontais foudroyaient les assaillants avec le leur. Le Roi de Sardaigne placé lui-même derrière ces retranchements, animait ses troupes. Le Bailli de *Givri* était blessé dès le com-

mencement de l'action; & le Marquis de *Villemur*, instruit qu'un passage non moins important, venait d'être heureusement forcé par les Français; envoyait ordonner la retraite. *Givri* la fait battre; mais les officiers & les soldats trop animés ne l'écoutent point. Le Lieutenant-Colonel de Poitou saute dans les premiers retranchements, les grenadiers s'élancent les uns sur les autres; & ce qui est à peine croyable, ils passent par les embrasures même du canon ennemi, dans l'instant que les pièces ayant tiré, reculaient par mouvement ordinaire: on y perdit près de deux mille hommes; mais il n'échappa aucun Piémontais. Le Roi de Sardaigne, au désespoir, voulait se jetter lui-même au milieu des attaquans, & on eut beaucoup de peine à le retenir: il en couta la vie au Bailli de *Givri*; le Colonel *Salis*, le Marquis de *la Carte* y furent tués, le Duc *d'Agenois* & beaucoup d'autres, blessés. Mais il en avait coûté encore moins qu'on ne devait s'attendre dans un tel terrein. Le Comte de *Campo-Santo*, qui ne put arriver à ce défilé étroit & escarpé où ce furieux combat s'était donné, écrivit au Marquis de *la Mina* Général de l'armée espagnole sous *Don Philippe*: *Il se presentera quelques occasions où nous ferons aussi-bien que les*

CHAP. IX.

Français ; car il n'est pas possible de faire mieux. Je rapporte toujours les lettres des Généraux, lorsque j'y trouve des particularités intéressantes : ainsi je transcrirai encore ce que le Prince de *Conti* écrivit au Roi, touchant cette journée : *C'est une des plus brillantes & des plus vives actions qui se soient jamais passées ; les troupes y ont montré une valeur au-dessus de l'humanité. La brigade de Poitou, ayant Monsieur d'*Agenois *à sa tête, s'est couverte de gloire.*

19 Juillet 1744.

La bravoure & la présence d'esprit de Monsieur de Chevert *ont principalement décidé l'avantage. Je vous recommande Monsieur de* Solemi *& le Chevalier de* Modene. La Carte *a été tué : Votre Majesté, qui connaît le prix de l'amitié, sent combien j'en suis touché.* Ces expressions d'un Prince à un Roi, sont des leçons de vertu pour le reste des hommes, & l'histoire doit les conserver.

Journée des barricades.

Pendant qu'on prenait le Château-Dauphin, il fallait emporter ce qu'on appellait les barricades ; c'était un passage de trois toises entre deux montagnes qui s'élèvent jusqu'aux nues. Le Roi de Sardaigne avait fait couler dans ce précipice la rivière de Sture qui baigne cette vallée. Trois retranchements, & un chemin couvert par de-là la rivière, défendaient ce poste, qu'on appellait les barricades ; il fallait ensuite se

rendre maître du château de Démont, bâti avec des frais immenses sur la tête d'un rocher isolé, au milieu de la vallée de Sture ; après quoi les Français, maître des Alpes, voyaient les plaines de Piémont. Ces barricades furent tournées habilement par les Français & par les Espagnols, la veille de l'attaque de Château-Dauphin. On les emporta presque sans coup férir, en mettant ceux qui les défendaient entre deux feux. Cet avantage fut un des chef-d'œuvres de l'art de la guerre ; car il fut glorieux, il remplit l'objet proposé, & ne fut pas sanglant. 18 Juillet.



CHAPITRE X.

CHAP. X.

Nouvelles disgraces de l'Empereur Charles VII. *Bataille de Dettingue.*

TAnt de belles actions ne servaient de rien au but principal, & c'est ce qui arrive dans presque toutes les guerres. La cause de la Reine de Hongrie n'en était pas moins triomphante. L'Empereur *Charles VII*, nommé en effet Empereur par le Roi de France, n'en était pas moins chassé de ses Etats héréditaires, & n'était pas moins errant dans l'Allemagne. Les Français n'étaient pas moins repoussés au Rhin &

CHAP. IX.

au Mein. La France enfin n'en était pas moins épuisée pour une cause qui lui était étrangère, & pour une guerre qu'elle aurait pu s'épargner ; guerre entreprise par la seule ambition du Maréchal de *Belle-Isle*, dans laquelle on n'avait que peu de choses à gagner, & beaucoup à perdre.

L'Empereur *Charles VII* se refugia d'abord dans Augsbourg, ville impériale & libre, qui se gouverne en république, fameuse par le nom d'*Auguste*, la seule qui ait conservé les restes, quoique défigurés, de ce nom d'*Auguste*, commun à tant de villes sur les frontières de la Germanie & des Gaules. Il n'y demeura pas long-temps, & en la quittant au mois de Juin 1743, il eut la douleur d'y voir entrer un Colonel de Hussards, nommé *Mentzel*, fameux par ses férocités & ses brigandages, qui le chargea d'injures dans les rues.

Il portait sa malheureuse destinée dans Francfort, ville encore plus privilégiée qu'Augsbourg, & dans laquelle s'était faite son élection à l'Empire, mais ce fut pour y voir accroître ses infortunes. Il se donnait une bataille qui décidait de son sort, à quatre milles de son nouveau refuge.

Le Comte *Stairs*, Ecossais, l'un des élèves du Duc de *Marlborough*, au-

trefois Ambaſſadeur en France, avait marché vers Francfort à la tête d'une armée de plus de cinquante mille hommes, compoſée d'Anglais, d'Hanovriens & d'Autrichiens. Le Roi d'Angleterre arriva avec ſon ſecond fils, le Duc de *Cumberland*, après avoir paſſé à Francfort dans ce même aſyle de l'Empereur qu'il reconnaiſſait toujours pour ſon ſouverain, & auquel il faiſait la guerre dans l'eſpérance de le détrôner.

Le Maréchal Duc de *Noailles*, qui commandait l'armee oppoſée au Roi d'Angleterre, avait porté les armes dès l'âge de quinze ans. Il avait commandé en Catalogne dans la guerre de 1701, & paſſa depuis par toutes les fonctions qu'on peut avoir dans le gouvernement : à la tête des finances au commencement de la régence, Général d'Armée & Miniſtre d'Etat, il ne ceſſa dans tous ces emplois de cultiver la littérature ; exemple autrefois commun chez les Grecs & chez les Romains, mais rare aujourd'hui dans l'Europe. Ce Général, par une manœuvre ſupérieure, fut d'abord le maître de la campagne. Il côtoya l'armée du Roi d-Angleterre, qui avait le Mein entre elle & les Français, il lui coupa les vivres, en ſe rendant maître des paſſages audeſſus & audeſſous de leur camp-

CHAP. X.

Le Roi d'Angleterre s'était posté dans Aschaffembourg, ville sur le Mein qui appartient à l'Electeur de Mayence. Il avait fait cette démarche malgré le Comte *Stairs*, son Général, & commençait à s'en repentir. Il y voyait son armée bloquée & affamée par le Maréchal de *Noailles*. Le soldat fut réduit à la demi-ration par jour. On manquait de fourages au point qu'on proposa de couper les jarrets aux chevaux, & on l'aurait fait si on était resté encore deux jours dans cette position. Le Roi d'Angleterre fut obligé enfin de se retirer pour aller chercher des vivres à Hanau, sur le chemin de Francfort; mais en se retirant il était exposé aux batteries du canon ennemi placé sur la rive du Mein. Il fallait faire marcher en hâte une armée que la disette affaiblissait, & dont l'arriere-garde pouvait être accablée par l'armée française. Car le Maréchal de *Noailles* avait eu la précaution de jetter des ponts entre Dettingue & aschaffembourg, sur le chemin de Hanau, & les Anglais avaient joint à leurs fautes celle de laisser établir ces ponts. Le 26 Juin, au milieu de la nuit, le Roi d'Angleterre fit décamper son armée dans le plus grand silence, & hazarda cette marche précipitée & dangereuse à laquelle il était réduit. Le Maréchal de

Noailles voit les Anglais qui semblent marcher à leur perte dans un chemin étroit entre une montagne & la riviere; Il ne manqua pas d'abord de faire avancer tous les escadrons composés de la maison du Roi, de Dragons & de Hussards vers le village de Dettingue, devant lequel les Anglais devaient passer. Il fait défiler sur deux ponts quatre brigades d'infanterie avec celles des Gardes françaises. Ces troupes avaient ordre de rester postées dans le village de Dettingue, en-deçà d'un ravin profond. Elles n'étaient point apperçues des Anglais, & le Maréchal voyait tout ce que les Anglais faisaient. Monsieur de *Valliere*, Lieutenant-Général, homme qui avait poussé le service de l'artillerie aussi loin qu'il peut aller, tenait ainsi dans un défilé les ennemis entre deux batteries qui plongeaient sur eux du rivage. Ils devaient passer par un chemin creux qui est entre Dettingue & un petit ruisseau. On ne devait fondre sur eux qu'avec un avantage certain dans un terrein qui devenait un piege inévitable. Le Roi d'Angleterre pouvait être pris lui-même; c'était enfin un de ces moments décisifs qui semblaient devoir mettre fin à la guerre.

CHAP. X.

Le Maréchal recommande au Duc de *Grammont* son neveu, Lieutenant-Général & Colonel des Gardes, d'at-

CHAP. X.

tendre dans cette position que l'ennemi vint lui-même se livrer. Il alla malheureusement reconnaître un guet pour faire encore avancer de la cavalerie. La plûpart des Officiers disaient qu'il eût mieux fait de rester à la tête de l'armée pour se faire obéir. Il envoya faire occuper le poste d'Aschaffembourg par cinq brigades ; de sorte que les Anglais étaient pris de tous côtés. Un moment d'impatience dérangea toutes ces mesures.

27 Juin.

Le Duc de *Grammont* crut que la premiere colonne ennemie était déjà passée, & qu'il n'y avait qu'à fondre sur une arriere-garde qui ne pouvait résister : il fit passer le Ravin à ses troupes. Quittant ainsi un terrein avantageux où il devait rester, il avance avec le régiment des Gardes, & celui de *Noailles* infanterie, dans une petite plaine qu'on appelle champ des cocqs. Les Anglais qui défilaient en ordre de bataille, se formerent bientôt. Par-là les Français qui avaient attiré les ennemis dans le piege, y tomberent eux-mêmes. Ils attaquerent les ennemis en désordre, & avec des forces inégales. Le Canon que Monsieur de *Valliere* avait établi le long du Mein, & qui foudroyait les ennemis par le flanc, & sur-tout les Hanovriens, ne fut plus d'aucun usage, parce qu'il aurait tiré contre

contre les Français même. Le Maréchal revient dans le moment qu'on venait de faire cette faute.

La maison du Roi à cheval, les Carabiniers enfoncerent d'abord par leur impétuosité deux lignes entieres d'infanterie; mais ces lignes se reformerent dans le moment, & envelopperent les Français. Les Officiers du régiment des Gardes, marcherent hardimeut à la tête d'un corps assez faible d'infanterie, vingt & un de ces Officiers furent tués sur la place, autant furent dangéreusement blessés. Le régiment des Gardes fut mis dans une déroute entiere.

Le Duc de *Chartres*, depuis Duc d'Orléans, le Prince de *Clermont*, le Comte d'*Eu*, le Duc de *Penthievre*, malgré sa grande jeunesse, faisaient des efforts pour arrêter le désordre. Le Comte de *Noailles* eut deux chevaux de tués sous lui. Son frere, le Duc d'*Ayen*, fut renversé.

Le Marquis de *Puiségur*, fils du Maréchal de ce nom, parlait aux soldats de son régiment, courait après eux, ralliait ce qu'il pouvait, & en tua de sa main quelques-uns qui ne voulaient plus suivre, & qui criaient *sauve qui peut*. Les Princes & les Ducs de *Biron*, de *Luxembourg*, de *Richelieu*, de *Péquigny-Chevreuss*, se mettaient à la tête des brigades qu'ils rencontraient,

CHAP. X.

& s'enfoncerent dans les lignes des ennemis.

D'un autre côté la Maison du Roi & les Carabiniers ne se rebutaient point. On voyait ici une troupe de Gendarmes, là une compagnie des gardes, cent mousquetaires dans un autre endroit, des compagnies de cavalerie s'avançant avec des chevaux-légers; d'autres qui suivaient les carabiniers ou les grenadiers à cheval, & qui couraient aux Anglais le sabre à la main avec plus de bravoure que d'ordre. Il y en avait si peu, qu'environ cinquante mousquetaires, emportés par leur courage, pénétrerent dans le régiment de cavalerie de Milord *Stairs*. Vingt-sept officiers de la maison du Roi à cheval, périrent dans cette confusion, & soixante & six furent blessés dangéreusement. Le Comte d'*Eu*, le Comte d'*Harcourt*, le comte de *Beuvron*, le Duc de *Boufflers* furent blessés; le Comte de la *Motte-Houdancourt*, chevalier d'honneur de la Reine, eut son cheval tué, fut foulé long-temps aux pieds des chevaux, & remporté presque mort. Le Marquis de *Gontaud* eut le bras cassé; le Duc de *Rochechouart*, premier gentilhomme de la chambre, ayant été blessé deux fois, & combattant encore, fut tué sur la place. Les Marquis de *Sabran*, de *Fleury*, le Comte d'*Estrade*,

le Comte de *Rostaing* y laisserent la vie. Parmi les singularités de cette triste journée, on ne doit pas omettre la mort d'un Comte de *Boufflers* de la branche de *Remiancourt*. C'était un enfant de dix ans & demi ; un coup de canon lui cassa la jambe, il reçut le coup, se *vit* couper la jambe, & mourut avec un égal sang-froid. Tant de jeunesse & tant de courage attendrirent tous ceux qui furent témoins de son malheur.

CHAP. X.

La perte n'etait gueres moins considérable parmi les Officiers Anglais. Le Roi d'Angleterre combattait à pied & à cheval, tantôt à la tête de la cavalerie, tantôt à celle de l'Infanterie. Le Duc de *Cumberland* fut blessé à ses côtés ; le Duc d'*Aremberg*, qui commandait les Autrichiens, reçut une balle de fusil au haut de la poitrine. Les Anglais perdirent plusieurs Officiers géneraux. Le combat dura trois heures, mais il était trop inégal. Le courage seul avait à combattre la valeur, le nombre & la discipline. Enfin le Maréchal de *Noailles* ordonna la retraite.

Le Roi d'Angleterre dîna sur le champ de bataille, & se retira ensuite, sans même se donner le temps d'enlever tous ses blessés dont il laissa environ six cents que le Lord *Stairs* recommanda à la générosité du Maréchal de *Noail-*

les. Les Français les recueillirent comme des compatriotes ; les Anglais & eux se traitaient en peuples qui se respectaient.

Les deux Généraux s'écrivirent des lettres qui font voir jusqu'à quel point on peut pousser la politesse & l'humanité au milieu des horreurs de la guerre.

Cette grandeur d'ame n'était pas particuliere au Comte *Stairs* & au Duc de *Noailles*. Le Duc de *Cumberland* surtout fit un acte de générosité qui doit être transmis à la postérité. Un mousquetaire, nommé *Girardeau*, blessé dangéreusement, avait été porté près de sa tente. On manquait de chirurgiens assez occupés ailleurs ; on allait panser le Prince à qui une balle avait percé les chairs de la jambe. *Commencez*, dit le Prince, *par soulager cet Officier français, il est plus blessé que moi ; il manquerait de secours, & je n'en manquerai pas.*

Au reste, la perte fut à peu près égale dans les deux armées. Il y eut, du côté des alliés, deux mille deux cents trente & un hommes, tant tués que blessés. On sut le calcul par les Anglais, qui rarement diminuent leur perte, & n'augmentent gueres celles de leurs ennemis.

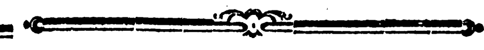
Les Français souffrirent une grande perte, en faisant avorter le fruit des

plus belles dispositions, par cette ardeur précipitée & cette indiscipline qui leur avait fait perdre autrefois les batailles de Poitiers, de Crécy, d'Azincourt. Celui qui écrit cette histoire, vit, six semaines après, le Comte *Stairs* à la Haye ; il prit la liberté de lui demander ce qu'il pensait de cette bataille. Ce Général lui répondit : je pense que les Français ont fait une grande faute, & nous deux ; la vôtre a été de ne savoir pas attendre ; les deux nôtres ont été de nous mettre d'abord dans un danger évident d'être perdus, & ensuite de n'avoir pas su profiter de la victoire.

Après cette action, beaucoup d'officiers français & anglais allerent à Francfort, ville toujours neutre, où l'Empereur vit l'un après l'autre, le Comte *Stairs* & le Maréchal de *Noailles*, sans pouvoir leur marquer d'autres sentiments que ceux de la patience dans son infortune.

Le Maréchal de *Noailles* trouva l'Empereur accablé de chagrin, sans états, sans espérance ; n'ayant pas de quoi faire subsister sa famille, dans cette ville impériale, où personne ne voulait faire la moindre avance au chef de l'Empire : il lui donna une lettre de crédit de quarante mille écus, certain de n'être pas désavoué par le Roi son

maître. Voilà où en était réduite la majesté de l'Empire romain.



CHAP. XI.

CHARLES XI.

Première Campagne de Louis XV en Flandre ; ses succès. Il quitte la Flandre pour aller au secours de l'Alsace menacée, pendant que le Prince de Conti continue à s'ouvrir le passage des Alpes. Nouvelles ligues. Le Roi de Prusse prend encore les armes.

Premiere campagne de Louis XV en 1744.

CE fut dans ces circonstances dangéreuses, dans ce choc de tant d'États, dans ce mêlange & ce chaos de guerre & de politique, que *Louis XV* commença sa premiere campagne. On gardait à peine les frontieres du côté de l'Allemagne. La Reine de Hongrie s'était fait prêter serment de fidélité par les habitants de la Baviere & du haut Palatinat. Elle fit présenter dans Francfort même, où *Charles VII* était retiré, un mémoire où l'élection de cet Empereur était qualifiée *nulle de toute nullité*. Il était obligé enfin de se déclarer neutre, tandis qu'on le dépouillait. On lui proposait de se démettre, & de résigner l'Empire à *François* de Lorraine, grand-Duc de Toscane, époux de *Marie-Thérese*.

Le Prince *Charles* de Lorraine, frere du grand-Duc, commençait à s'établir dans une Isle du Rhin auprès du vieux Brisach. Des partis Hongrais pénétraient jusques par-delà la Sare, & entammaient les frontieres de la Lorraine. Ce fameux partisan *Mentzel* faisait répandre dans l'Alsace, dans les trois Evêchés, dans la Franche-Comté, des manifestes par lesquels il invitait les peuples, au nom de la Reine de Hongrie, à retourner sous l'obéissance de la maison d'Autriche : il menaçait les habitants qui prendraient les armes, de les faire pendre, *après les avoir forcés de se couper eux-mêmes le nez & les oreilles.* Cette insolence, digne d'un soldat d'*Attila*, n'était que méprisable ; mais elle était la preuve des succès. Les armées autrichiennes menaçaient Naples, tandis que les armées françaises & espagnoles n'étaient encore que dans les Alpes. Les Anglais victorieux sur terre, dominaient sur les mers ; les Hollandais allaient se déclarer, & promettaient de se joindre en Flandre aux Autrichiens & aux Anglais. Tout était contraire. Le Roi de Prusse, satisfait de s'être emparé de la Silésie, avait fait sa paix particuliere avec la Reine de Hongrie.

Louis XV soutint tout ce grand fardeau. Non-seulement il assura les fron-

CHAP. XI.

tieres sur les bords du Rhin & de la Moselle, par des corps d'armées; mais il prépara une descente en Angleterre même. Il fit venir de Rome le jeune Prince, *Charles Edouard*, fils aîné du Prétendant, & petit-fils de l'infortuné Roi *Jacques II*. Une flotte de vingt & un vaisseaux chargés de vingt-quatre mille hommes de débarquement, le porta dans le canal d'Angleterre. Ce Prince vit pour la premiere fois le rivage de sa patrie; mais une tempête, & sur-tout les vaisseaux anglais rendirent cette entreprise infructueuse.

9 Janvier. 1744.

Ce fut dans ce temps-là que le Roi partit pour la Flandre. Il avait une armée florissante que le Comte d'*Argenson*, Sécretaire d'Etat de la guerre, avait pourvue de tout ce qui pouvait faciliter la guerre de campagne & de siege.

Louis XV arrive en Flandres. A son approche, les Hollandais qui avaient promis de se joindre aux troupes de la Reine de Hongrie & aux Anglais, commencent à craindre. Ils n'osent remplir leur promesse: ils envoient des députés au Roi au lieu de troupes contre lui. Le Roi prend Courtrai & Menin, en présence des députés.

Courtrai, le 18 Mai. Menin, le cinq Juin.

Le lendemain même de la prise de Menin, il investit Ypres. C'était le Prince de *Clermont*, Abbé de St. Ger-

main-des-Prés qui commandait les principales attaques au siege d'Ypres. On n'avait point vu en France, depuis les Cardinaux de la *Valette* & de *Sourdis*, d'hommes qui réunît la profession des armes à celle de l'Eglise. Le Prince de *Clermont* avait eu cette permission du Pape *Clément XII*, qui avait jugé que l'Etat ecclésiastique devait être subordonné à celui de la guerre dans l'arriere-petit-fils du grand *Condé*. On insulta le chemin couvert du front de la basse-ville, quoique cette entreprise parût prématurée & hazardée; le Marquis de *Beauveau*, Maréchal de camp, qui marchait à la tête des grenadiers de Bourbonnois & de Royal-Comtois, y reçut une blessure mortelle qui lui causa les douleurs les plus vives. Il mourut dans des tourments intolérables, regretté des officiers & des soldats, comme capable de commander un jour les armées; & de tout Paris, comme un homme de probité & d'esprit. Il dit aux soldats qui le portaient: *mes amis, laissez-moi mourir, & allez combattre.*

CHAP. XI.

6 Juin 1744.

Ypres capitula bientôt; nul moment n'était perdu. Tandis qu'on entrait dans Ypres, le Duc de *Boufflers* prenait la Kenoque; & pendant que le Roi allait après ces expéditions visiter ces places frontières, le Prince de *Clermont* faisait le siège de Furnes, qui arbora le

25 Juin.

29 Juin.

11 Juillet.

CHAP. XI.

drapeau blanc au bout de cinq jours de tranchée ouverte. Les Généraux anglais & autrichiens, qui commandaient vers Bruxelles, regardaient ces progrès & ne pouvaient les arrêter. Un corps, que commandait le Maréchal de *Saxe*, que le Roi leur opposait, était si bien posté & couvrait les sieges si à propos, que les succès étaient assurés. Les alliés n'avaient point de plan de campagne fixe & arrêté. Les opérations de l'armée française étaient concertées. Le Maréchal de *Saxe*, posté à Courtrai, arrêtait tous les efforts des ennemis, & facilitait toutes les opérations. Une artillerie nombreuse qu'on tirait aisément de Douai; un régiment d'artillerie de près de cinq mille hommes, plein d'officiers capables de conduire des sieges, & composé de soldats qui sont pour la plûpart des artistes habiles; enfin le corps des ingénieurs étaient des avantages que ne peuvent avoir des nations réunies à la hâte pour faire ensemble la guerre quelques années. De pareils établissements ne peuvent être que le fruit du temps & d'une attention suivie dans une monarchie puissante. La guerre de siege devait donner à la France nécessairement la supériorité.

Le Prince Charles de Lorraine passe le Rhin.

Au milieu de ces progrès, la nouvelle vient que les Autrichiens ont passé

le Rhin du côté de Spire à la vue des Français & des Bavarois, que l'Alsace est entammée, que les frontieres de la Lorraine sont exposées. On ne pouvait d'abord le croire, mais rien n'était plus certain. Le Prince *Charles*, en donnant de la jalousie en plusieurs endroits, & faisant à la fois plus d'une tentative, avait enfin réussi du côté où était posté le Comte de *Seckendorf* qui commandait les Bavarois, les Palatins & les Hessois, alliés & payés par la France.

CHAP. XI.

29 & 30 Juin 1744.

1 Juillet.

Les Autrichiens en Alsace.

L'armée autrichienne, au nombre d'environ soixante mille hommes, entre en Alsace sans résistance. Le Prince *Charles* s'empare en une heure de Lauterbourg, poste peu fortifié, mais de la plus grande importance. Il fait avancer le Général *Nadasti* jusqu'à Weissenbourg, ville ouverte, dont la garnison est forcée de se rendre prisonniere de guerre. Il met un corps de dix mille hommes dans la ville & dans les lignes qui la bordent. Le Maréchal de *Coigny*, qui commandait dans ces quartiers, Géneral hardi, sage & modeste, célebre par deux victoires en Italie, dans la guerre de 1738, vit que sa communication avec la France était coupée; que le Pays-Messin, la Lorraine allaient être en proie aux Autrichiens & aux Hongrais: il n'y avait d'autre ressource que de passer sur le corps de

CHAP. XI.

l'ennemi pour rentrer en Alſace & couvrir le pays. Il marche auſſi-tôt avec la plus grande partie de ſon armée à Weiſſenbourg dans le temps que les ennemis venaient de s'en emparer. Il les attaque dans la ville & dans les lignes; les Autrichiens ſe défendent avec courage. On ſe battait dans les places & dans les rues, elles étaient couvertes de morts: la réſiſtance dura ſix heures entieres. Les Bavarois qui avaient mal gardé le Rhin, repareren leur négligence par leur valeur. Ils étaient ſurtout encouragés par le Comte de *Mortagne*, alors Lieutenant-général de l'Empereur, qui reçut dix coups de fuſil dans ſes habits. Le Marquis de *Montal* menait les Français. On reprit enfin Weiſſenbourg & les lignes; mais on fut bientôt obligé par l'arrivée de toute l'armée autrichienne de ſe retirer vers Haguenau, qu'on fut même forcé d'abandonner. Des partis ennemis qui allerent à quelques lieues au-delà de la Sare, porterent l'épouvante juſqu'à Luneville, dont le Roi *Staniſlas Lecſinski* fut obligé de partir avec ſa cour.

5 Juillet 1744.

Le Roi de France marche au ſecours de l'Alſace.

A la nouvelle de ces revers que le Roi apprit à Dunkerque, il ne balança pas ſur le parti qu'il devait prendre; il ſe réſolut à interrompre le cours de ſes conquêtes en Flandres, à laiſſer le Maréchal de *Saxe* avec environ quarante mille

hommes à conserver ce qu'il avait pris, & à courir lui-même au secours de l'Alsace.

Il fait d'abord prendre les devants au Maréchal de *Noailles*. Il envoie le Duc d'*Harcourt* avec quelques troupes garder les gorges de Phalsbourg. Il se prépare à marcher à la tête de vingt-six bataillons & de trente-trois escadrons. Ce parti que prenait le Roi dès sa premiere campagne, transporta les cœurs des Français, & rassura les Provinces allarmées par le passage du Rhin, & sur-tout par les malheureuses campagnes précédentes en Allemagne.

Le Roi prit sa route par St.-Quentin, la *Fere*, *Laon*, *Rheims*, faisant marcher ses troupes, dont il assigna le rendez-vous à Metz; Il augmenta pendant cette marche la paie & la nourriture du soldat, & cette attention redoubla encore l'affection de ses sujets. Il arriva dans Metz le 5 Août, & le 7 on apprit un événement qui changeait toute la face des affaires, qui forçait le Prince *Charles* à sortir de l'Alsace, qui rétablissait l'Empereur, & mettait la Reine de Hongrie dans le plus grand danger où elle eût été encore.

Il semblait que cette Princesse n'eût alors rien à craindre du Roi de Prusse après la paix de Breslaw, & sur-tout

CHAP. XI.

après une alliance défensive conclue la même année que la paix de Breslaw, entre lui & le Roi d'Angleterre; mais il était visible que la Reine de Hongrie, l'Angleterre, la Sardaigne, la Saxe & la Hollande s'étant unies contre l'Empereur, par un traité fait à Worms, les Puissances du Nord, & sur-tout la Russie, étant vivement sollicitées, les progrès de la Reine de Hongrie augmentant en Allemagne, tout était à craindre, tôt ou tard, pour le Roi de Prusse; il avait enfin pris le parti de rentrer dans ses engagements avec la France. Le traité avait été signé secretement le 5 Avril, & on avait fait depuis à Francfort une alliance étroite

27 Mai 1744.

entre le Roi de France, l'Empereur, le Roi de Prusse, l'Electeur palatin, & le Roi de Suede, en qualité de Landgrave de Hesse. Ainsi l'union de Francfort était un contrepoids aux projets de l'union de Worms. Une moitié de l'Europe était ainsi animée contre l'autre, & de deux côtés on épuisait toutes les ressources de la politique & de la guerre.

La guerre est plus vive qu'auparavant. Le Roi de Prusse fait marcher cent mille hommes.

Le Maréchal *Sehmettau* vint de la part du Roi de Prusse annoncer au Roi, que son nouvel allié marchait à Prague avec quatre-vingt mille hommes; & qu'il en faisait avancer vingt-deux mille en Moravie. Cette puissante diversion en Allemagne, les conquêtes du Roi

en Flandres, sa marche en Alsace dissipaient toutes les allarmes, lorsqu'on en éprouva une d'une autre espece, qui fit trembler & gémir toute la France.



CHAPITRE XII.

CHAP. XII.

Le Roi de France est à l'extrêmité. Dès qu'il est gueri, il marche en Allemagne : il va assiéger Fribourg tandis que l'armee autrichienne qui avait penetré en Alsace, va delivrer la Bohême, & que le Prince de Conti gagne une bataille en Italie.

LE jour qu'on chantait dans Metz un *Te-Deum* pour la prise de Château-Dauphin, le Roi ressentit des mouvements de fièvre; c'était le 8 d'Août. La maladie augmenta, elle prit le caractère d'une fièvre qu'on appelle maligne ou putride, & dès la nuit du 14 il était à l'extrémité. Son tempérament était robuste & fortifié par l'exercice; mais les meilleures constitutions, sont celles qui succombent le plus souvent à ces maladies, par cela même qu'elles ont la force d'en soutenir les premières atteintes, & d'accumuler pendant plusieurs jours les principes d'un mal auquel elles résistent dans les commencements. Cet événement porta

Le Roi de France est à l'extremité; 1745.

CHAP. XII.

la crainte & la désolation de ville en ville, les peuples accouraient de tous les environs de Metz; les chemins étaient remplis d'hommes de tous états & de tout âge, qui par leurs différents rapports augmentaient leur commune inquiétude.

Témoignages singuliers de l'amour des Français pour leur Roi.

Le danger du Roi se répand dans Paris au milieu de la nuit : on se relève, tout le monde court en tumulte sans savoir où l'on va. Les églises s'ouvrent en pleine nuit; on ne connaît plus le temps ni du sommeil, ni de la veille, ni du repas. Paris était hors de lui-même; toutes les maisons des hommes en place étaient assiégées d'une foule continuelle; on s'assemblait dans tous les carrefours. Le peuple s'écriait: „ S'il meurt, c'est pour avoir marché „ à notre secours. „ Tout le monde s'abordait, s'interrogeait dans les églises sans se connaître. Il y eut plusieurs églises où le prêtre qui prononçait la prière pour la santé du Roi, interrompit le chant par ses pleurs, & le peuple lui répondit par des sanglots & par des cris. Le courrier, qui apporta le 19 à Paris la nouvelle de sa convalescence, fut embrassé & presque étouffé par le peuple : on baisait son cheval; on le menait en triomphe. Toutes les rues retentissaient d'un cri de joie: „ le Roi est guéri; „ Quand

on rendit compte à ce Monarque des transports inouïs de joie qui avaient succédé à ceux de la désolation, il en fut attendri jusqu'aux larmes, & en se soulevant par un mouvement de sensibilité qui lui rendait des forces : *ah! s'écria-t il, qu'il est doux d'être aimé ainsi! & qu'ai-je fait pour le mériter?*

Tel est le peuple de France; sensible jusqu'à l'enthousiasme, & capable de tous les excès dans ses affections comme dans ses murmures.

L'Archiduchesse, épouse du Prince de Lorraine, mourut à Bruxelles environ ce temps-là, d'une manière douloureuse. Elle était chérie des Brabançons, & méritait de l'être ; mais ces peuples n'ont pas l'ame passionnée des Français.

Les courtisans ne sont pas comme le peuple. Le péril de *Louis XV.* fit naître parmi eux plus d'intrigues & de cabales qu'on n'en vit autrefois, quand *Louis XIV* fut sur le point de mourir à Calais : son petit-fils en éprouva les effets dans Metz. Les moments de crise où il parut expirant, furent ceux qu'on choisit pour l'accabler par les démarches les plus indiscrettes, qu'on disait inspirées par des motifs religieux, mais que la raison réprouvait & que l'humanité condamnait : il échappa à la mort & à ces pièges.

CHAP. XII.

Dès qu'il eut repris ses sens, il s'occupa, au milieu de son danger, de celui où le Prince *Charles* avait jetté la France par son passage du Rhin. Il n'avait marché que dans le dessein de combattre le Prince *Charles*; mais ayant envoyé le Maréchal de *Noailles* à sa place, il dit au Comte d'Argenson : *Ecrivez de ma part au Maréchal de Noailles, que, pendant qu'on portait Louis XIII au tombeau, le Prince de Condé gagna une bataille.* Cependant on put à peine entammer l'arrière-garde du Prince *Charles*, qui se retirait en bon ordre. Ce Prince, qui avait passé le Rhin malgré l'armée de France, le repassa presque sans perte vis-à-vis une armée supérieure. Le Roi de Prusse se plaignit qu'on eût ainsi laissé échapper un ennemi qui allait venir à lui. C'était encore une occasion heureuse manquée. La maladie du Roi de France, quelque retardement dans la marche de ses troupes, un terrein marécageux & difficile par où il fallait aller au Prince *Charles*, les précautions qu'il avait prises, ses ponts assurés, tout lui facilita cette retraite : il ne perdit pas même un magasin.

Paroles de Louis XV, étant à l'extrémité.

Belle marche du Prince Charles de Lorraine.

Ayant donc repassé le Rhin avec cinquante mille hommes complets, il marche vers le Danube & l'Elbe avec une diligence incroyable; & après avoir

pénétré en France aux portes de Strasbourg, il allait délivrer la Bohême une seconde fois. Mais le Roi de Prusse s'avançait vers Prague : il l'investit le 4 Septembre ; & ce qui parut étrange, c'est que le Général *Ogilvi*, qui la défendait avec quinze mille hommes, se rendit dix jours après prisonnier de guerre, lui & sa garnison. C'était le même Gouverneur qui, en 1741, avait rendu la ville en moins de temps, quand les Français l'escaladèrent.

CHAP. XIII.

15 Septem.

Une armée de quinze mille hommes prisonniers de guerre, la capitale de la Bohême prise, le reste du Royaume soumis peu de jours après, la Moravie envahie en même temps, l'armée de France rentrant enfin en Allemagne, les succès en Italie, firent espérer qu'enfin la grande querelle de l'Europe allait être décidée en faveur de *Charles VII. Louis XV*, dans une convalescence encore faible, résout le siège de Fribourg au mois de Septembre, & y marche. Il va passer le Rhin à son tour ; & ce qui fortifia encore ses espérances, c'est qu'en arrivant à Strasbourg, il y reçut la nouvelle d'une victoire remportée par le Prince de

Conti

CHAP. XIII.



CHAPITRE XIII.

Bataille de Coni. Conduite du Roi de France. Le Roi de Naples surpris près de Rome.

POur descendre dans le Milanais, il fallait prendre la ville de Coni. L'Infant *Don Philippe* & le Prince de *Conti* l'assiégeaient. Le Roi de Sardaigne les attaqua dans leurs lignes avec une armée supérieure. Rien n'était mieux concerté que l'entreprise de ce Monarque. C'était une de ces occasions où il était de la politique de donner bataille. S'il était vainqueur, les Français avaient peu de ressources, & la retraite était très-difficile : s'il était vaincu, la ville n'était pas moins en état de résister dans cette saison avancée, & il avait des retraites sûres. Sa disposition passa pour une des plus savantes qu'on eût jamais vue : cependant il fut vaincu. Les Français & les Espagnols combattirent comme des alliés qui se secourent, & comme des rivaux qui veulent chacun donner l'exemple. Le Roi de Sardaigne perdit près de cinq mille hommes & le champ de bataille. Les Espagnols ne perdirent que neuf cents hommes, & les

Français eurent mille deux cents hommes tués ou blessés. Le Prince de *Conti*, qui était Général & soldat, eut sa cuirasse percée de deux coups & deux chevaux tués sous lui. Il n'en parla point dans sa lettre au Roi ; mais il s'étendait sur les blessures de Messieurs de la *Force*, *de Senneterre*, *de Chauvelin*, sur les services signalés de Monsieur de *Couten*, sur ceux de Messieurs de *Choiseuil*, *du Chaila*, de *Beaupraú*, sur tous ceux qui l'avaient secondé, & demandait pour eux des récompenses. Cette histoire ne serait qu'une liste continuelle, si on pouvait citer toutes les belles actions, qui, devenues simples & ordinaires, se perdent continuellement dans la foule.

Mais cette nouvelle victoire fut encor au nombre de celles qui causent des pertes sans produire d'avantages réels aux vainqueurs. On a donné plus de cent vingt batailles en Europe depuis 1600 ; & de tous ces combats, il n'y en a pas eu dix de décisifs. C'est du sang inutilement répandu pour des intérêts qui changent tous les jours. Cette victoire donna d'abord la plus grande confiance, qui se changea bientôt en tristesse : la rigueur de la saison, la fonte des neiges, le débordement de la Sture & des torrents furent plus utiles au Roi de Sardaigne que

CHAP. XIII.

la victoire de *Coni* ne le fut à l'Infant & au Prince de *Conti*. Ils furent obligés de lever le siège & de repasser les monts avec une armée affaiblie. C'est presque toujours le sort de ceux qui combattent vers les Alpes, & qui n'ont pas pour eux le maître du Piémont, de perdre leurs armées, même par des victoires.

Le Roi de France dans cette saison pluvieuse était devant Fribourg. On fut obligé de détourner la riviére de Treisan, & de lui ouvrir un canal de deux mille six cents toises; mais à peine ce travail fut-il achevé, qu'une digue se rompit, & on recommença. On travaillait sous le feu des châteaux de Fribourg; il fallait saigner à la fois deux bras de la rivière: les ponts construits sur le canal nouveau furent dérangés par les eaux: on les rétablit dans une nuit, & le lendemain on marcha au chemin couvert sur un terrein miné & vis-à-vis d'une artillerie & d'une mousqueterie continuelle. Cinq cents grenadiers furent couchés par terre, tués ou blessés, deux compagnies entières périrent par l'effet des mines du chemin couvert; & le lendemain on acheva d'en chasser les ennemis, malgré les bombes, les pierriers & grenades dont ils faisaient un usage continuel & terrible.

Il y avait ſeize ingénieurs à ces deux attaques, & tous les ſeize y furent bleſſés. Une pierre atteignit le Prince de *Soubiſe*, & lui caſſa le bras. Dès que le Roi le ſut, il alla le voir : il y retourna pluſieurs fois ; il voyait mettre l'appareil à ſes bleſſures. Cette ſenſibilité encourageait toutes ſes troupes. Les ſoldats redoublaient d'ardeur en ſuivant le Duc de *Chartres*, aujourd'dui Duc d'*Orléans*, premier Prince du ſang, à la tranchée & aux attaques.

Priſe de Fribourg par le Roi de France.

Le Général *Dannitz*, Gouverneur de Fribourg, n'arbora le drapeau blanc que le 6 Novembre, après deux mois de tranchée ouverte. Le ſiège des châteaux ne dura que ſept jours ; le Roi était maître du Briſgavv, il dominait dans la Suabe. Le Prince de *Clermont* de ſon côté s'était avancé juſqu'à Conſtance. L'Empereur était rétourné enfin dan Munich.

Les affaires prenaient en Italie un tour favorable, quoiqu'avec lenteur. Le Roi de Naples pourſuivait les Autrichiens conduits par le Prince de *Lobkovvitz* ſur le territoire de Rome. On devait tout attendre en Bohême de la diverſion du Roi de Pruſſe ; mais par un de ces revers ſi fréquents dans cette guerre, le Prince *Charles* de Lorraine chaſſait alors les Pruſſiens de la Bohême, comme il en avait fait re-

tirer les Français en 1742 & en 1743; & les Pruſſiens faiſaient les mêmes fautes & les mêmes retraites qu'ils avaient reprochées aux armées françaiſes: ils abandonnaient ſucceſſivement tous les poſtes qui aſſurent Prague, enfin il furent obligés d'abandonner Prague même.

19 Novemb. 1744.

Le Prince *Charles*, qui avait paſſé le Rhin à la vue de l'armée de France, paſſa l'Elbe la même année à la vue du Roi de Pruſſe: il le ſuivit juſqu'en Siléſie. Ses partis allèrent aux portes de Breſlavv; on doutait enfin ſi la Reine *Marie-Thérèſe*, qui paraiſſait perdue au mois de Juin, ne reprendrait pas juſqu'à la Siléſie au mois de Décembre de la même année, & on craignait que l'Empereur, qui venait de rentrer dans ſa capitale déſolée, ne fût obligé d'en ſortir encore.

Les Anglais ſoudoyent preſque tous les Princes.

Tout était révolution en Allemagne, tout y était intrigue. Les Rois de France & d'Angleterre achetaient tour à tour des partiſans dans l'Empire. Le Roi de Pologne *Auguſte*, Electeur de Saxe, ſe donna aux Anglais pour cent cinquante mille piéces par an. Si on s'étonnait que dans ces circonſtances un Roi de Pologne Electeur fût obligé de recevoir cet argent, on était encore plus ſurpris que l'Angleterre fût en état de le donner, lorſqu'il lui en

en coûtait cinq cents mille guinées cette année pour la Reine de Hongrie, deux cents mille pour le Roi de Sardaigne, & qu'elle donnait encore des subsides à l'Electeur de Mayence; elle soudoyait jusqu'à l'Electeur de Cologne, frère de l'Empereur, qui recevait vingt-deux mille pièces de la Cour de Londres, pour permettre que les ennemis de son frère levassent contre lui des troupes dans ses Evêchés de Cologne, de Munster & d'Osnabruck, d'Hildesheim, de Paderborn & de ses Abbayes : il avait accumulé sur sa tête tous ces biens eccléssiastiques, selon l'usage d'Allemagne, & non suivant les règles de l'Eglise. Se vendre aux Anglais n'était pas glorieux; mais il crut toujours qu'un Empereur, créé par la France en Allemagne, ne se soutiendrait pas, & il sacrifia les intérêts de son frère aux siens propres.

Marie-Therese avait en Flandre une armée formidable, composée d'Allemands, d'Anglais & enfin de Hollandais, qui se déclarèrent après tant d'indécision.

Conduite du Maréchal de Saxe.

La Flandre française était défendue par le Maréchal de *Saxe*, plus faible de vingt mille hommes que les Alliés. Ce Général mit en œuvre ces ressources de la guerre, auxquelles ni la fortune, ni même la valeur du soldat,

CHAP. XIII.

ne peuvent avoir part. Camper & décamper à propos, couvrir son pays, faire subsister son armée aux dépens des ennemis, aller sur leur terrein lorsqu'ils s'avancent vers le pays qu'on défend, & les forcer à revenir sur leurs pas, rendre par l'habileté la force inutile; c'est ce qui est regardé comme un des chefs-dœuvre de l'art militaire, & c'est ce que fit le Maréchal de *Saxe* depuis le commencement d'Août jusqu'au mois de Novembre.

La querelle de la succession autrichienne était tous les jours plus vive; la destinée de l'Empereur plus incertaine, les intérêts plus compliqués, les succès toujours balancés.

Ce qui est très-vrai, c'est que cette guerre enrichissait en secret l'Allemagne, en la dévastant. L'argent de la France & de l'Angleterre, repandu avec profusion, demeurait entre les mains des Allemands; & au fond, le résultat était de rendre ce vaste pays plus opulent, & par conséquent un jour plus puissant, si jamais il pouvait être réuni sous un seul chef.

Situation de l'Italie.

Il n'en est pas ainsi de l'Italie, qui d'ailleurs ne peut faire de long temps un corps formidable comme l'Allemagne. La France n'avait envoyé dans les Alpes que quarante-deux bataillons & trente-trois escadrons, qui,

attendu l'incomplet ordinaire des troupes, ne composaient pas un corps de plus de vingt-six mille hommes. L'armée de l'Infant était à peu près de cette force au commencement de la campagne ; & toutes deux, loin d'enrichir un pays étranger, tiraient presque toutes leurs subsistances des provinces de France. A l'égard des terres du Pape, sur lesquelles le Prince de *Lobkovvitz*, Général d'une armée de *Marie-Thérese*, qui était pour lors avec le fond de trente mille hommes; ces terres etaient plutôt dévastées qu'enrichies. Cette partie de l'Italie devenait une scène sanglante dans ce vaste théatre de la guerre qui se faisait du Danube au Tibre.

Les armées de *Marie-Thérese* avaient été sur le point de conquérir le royaume de Naples vers le mois de Mars, d'Avril & de Mai 1744.

Rome voyait, depuis le mois de Juillet, les armées napolitaine & autrichienne, combattre sur son territoire. Le Roi de Naples, le Duc de *Modene* étaient dans Velletri, autrefois capitale des Volsques, & aujourd'hui la demeure des Doyens du sacré College. Le Roi des deux Siciles y occupait le palais Ginetti, qui passe pour un ouvrage de magnificence & de goût. Le Prince de *Lobkovvitz* fit sur Velle- *Journée de Velletri.*

CHAP. XIII.

tri la même entreprise que le Prince *Eugène* avait faite sur Crémone en 1702 : car l'histoire n'est qu'une suite des mêmes événements renouvellés & variés.

La nuit du 10 au 11 d'Août.

Six mille Autrichiens étaient entrés dans Velletri au milieu de la nuit. La grande-garde était égorgée ; on tuait ce qui se défendait ; on faisait prisonnier ce qui ne se défendait pas : l'allarme & la consternation étaient partout. Le Roi de Naples, le Duc de *Modene* allaient être pris. Le Marquis de l'*Hopital*, Ambassadeur de France à Naples, qui avait accompagné le Roi, s'éveille au bruit, court au Roi & le sauve. A peine le Marquis de l'*Hopital* était-il sorti de sa maison pour aller au Roi, qu'elle est remplie d'ennemis, pillée & saccagée. Le Roi, suivi du Duc de *Modene* & de l'Ambassadeur va se mettre à la tête de ses troupes hors de la ville. Les Autrichiens se répandent dans les maisons. Le Général *Novat* entre dans celle du duc de *Modene*.

Tandis que ceux, qui pillaient les maisons, jouissaient avec sureté de la victoire, il arrivait la même chose qu'à Crémone. Les Gardes-Valonnes, un régiment Irlandais, des Suisses, repoussaient les Autrichiens, jonchaient les rues de morts, & reprenaient la ville. Peu de jours après, le Prince

de *Lobkovvitz* est obligé de se retirer vers Rome. Le Roi de Naples le poursuit : le premier était vers une porte de la ville ; le second vers l'autre : ils passent tous deux le Tibre ; & le peuple romain, du haut des remparts, avait le spectacle des deux armées. Le Roi, sous le nom du Comte de *Pouzzoles*, fut reçu dans Rome. Ses gardes avaient l'épée à la main dans les rues, tandis que leur maître baisait les pieds du Pape ; & les deux armées continuèrent la guerre sur le territoire de Rome, qui remerciait le ciel de ne voir le ravage que dans ses campagnes.

CHAP. XIII.

2 Novemb. 1743.

On voit au reste, que d'abord l'Italie était le grand point de vue de la Cour d'Espagne ; que l'Allemagne était l'objet le plus délicat de la conduite de la Cour de France, & que des deux côtés le succès était encore très-incertain.



CHAP. XIV.



CHAPITRE XIV.

Prise du Maréchal de Belle-Isle. L'Empereur Charles VII. meurt: mais la guerre n'en est que plus vive.

LE Roi de France, immédiatement après la prise de Fribourg, retourna à Paris, où il fut reçu comme le vengeur de sa patrie, & comme un père qu'on avait craint de perdre. Il resta trois jours dans Paris, pour se faire voir aux habitants qui ne voulaient que ce prix de leur zèle.

Le Roi, comptant toujours de maintenir l'Empereur, avait envoyé à Munich, à Cassel & en Silésie, le Maréchal de *Belle-Isle* chargé de ses pleinpouvoirs & de ceux de l'Empereur. Ce Général venait de Munich, résidence impériale, avec le Comte son frère: ils avaient été à Cassel, & suivaient leur route sans défiance, dans des pays où le Roi de Prusse a partout des bureaux de poste, qui par les conventions établies entre les Princes d'Allemagne, sont toujours regardés comme neutres & inviolables. Le Maréchal & son frère, en prenant des chevaux à un de ces bureaux, dans un bourg appellé Elbinguerode, appar-

tenant à l'Electeur d'Hanovre, furent arrêtés par le bailli hanovrien, maltraités, & bientôt après transférés en Angleterre. Le Duc de *Belle-Isle* était Prince de l'Empire, & par cette qualité cet arrêt pouvait être regardé comme une violation des privilèges du collège des Princes. En d'autres temps, un Empereur aurait vengé cet attentat; mais *Charles VII* régnait dans un temps où on pouvait tout oser contre lui, & où il ne pouvait que se plaindre. Le ministère de France réclama à la fois tous les privilèges des Ambassadeurs & les droits de la guerre. Si le Maréchal de *Belle-Isle* était regardé comme Prince de l'Empire & Ministre du Roi de France, allant à la Cour impériale & à celle de Prusse, ces deux Cours n'étant point en guerre avec Hanovre, il parait certain que sa personne était inviolable. S'il était regardé comme Maréchal de France & Général, le Roi de France offrait de payer sa rançon & celle de son frère, selon le cartel établi à Francfort le 18 Juin 1743, entre la France & l'Angleterre. La rançon d'un Maréchal de France est de cinquante mille livres, celle d'un Lieutenant général de quinze mille. Le Ministre de *George second* éluda ces instances pressantes par une défaite inouie. Il dé-

CHAP. XIV.
Le Maréchal de Belle-Isle, & son frere prisonniers.
13 *Novembre* 1744.

CHAP. XIV.

clara qu'il regardait Messieurs de *Belle Isle* comme prisonniers d'Etat ; on les traita avec les attentions les plus distinguées, suivant les maximes de la plupart des Cours européennes, qui adoucissent ce que la politique a d'injuste, & ce que la guerre a de cruel, par tout ce que l'humanité a de dehors séduisants.

Mort de l'Empereur Charles VII.

L'Empereur *Charles VII*, si peu respecté dans l'Empire, & n'y ayant d'autre appui que le Roi de Prusse, qui alors était poursuivi par le Prince *Charles*, craignant que la Reine de Hongrie ne le forçât encore de sortir de Munich sa capitale, se voyant toujours le jouet de la fortune, accablé de maladies, que les chagrins redoublaient, succomba enfin, & mourut à Munich à l'âge de quarante-sept ans & demi, en laissant cette leçon au monde, que le plus haut degré de la grandeur humaine peut être le comble de la calamité. Il n'avait été malheureux que depuis qu'il avait été Empereur. La nature dès-lors lui avait fait plus de mal encore que la fortune. Une complication de maladies douloureuses rendit plus violents les chagrins de l'ame par les souffrances du corps, & le conduisit au tombeau. Il avait la goutte & la pierre ; on trouva ses poumons, son foie & son estomach gangrenés, des

20 Janvier 1745.

pierres dans ses reins ; un polype dans son cœur ; on jugera qu'il n'avait pu dès-long-temps être un moment sans souffrir. Peu de Princes ont eu de meilleures qualités ; elles ne servirent qu'à son malheur, & ce malheur vint d'avoir pris un fardeau qu'il ne pouvait soutenir.

Le corps de cet infortuné Prince fut exposé, vêtu à l'ancienne mode espagnole, étiquette établie par *Charles-Quint*, quoique depuis lui aucun Empereur n'ait été espagnol, & que *Charles VII* n'eût rien de commun avec cette nation. Il fut enseveli avec les cérémonies de l'Empire, & dans cet appareil de la vanité & de la misere humaine, on porta le globe du monde devant celui qui, pendant la courte durée de son empire, n'avait pas même possédé une petite & malheureuse province : on lui donna même dans quelques rescrits le titre d'invincible, titre attaché par l'usage à la dignité d'Empereur, & qui ne faisait que mieux sentir les malheurs de celui qui l'avait possédé.

On crut que la cause de la guerre, ne subsistant plus, le calme pouvait être rendu à l'Europe. On ne pouvait offrir l'Empire au fils de *Charles VII*, âgé de dix-sept ans. On se flattait en Allemagne que la Reine de Hongrie rechercherait la paix comme un moyen

CHAP. XIV.

sûr de placer enfin ſon mari le *grand-Duc* ſur le trône impérial, mais elle voulut, & ce trône & la guerre. Le miniſtere anglais, qui donnait la loi à ſes alliés, puiſqu'il donnait l'argent, & qui payait à la fois la Reine de Hongrie, le Roi de Pologne & le Roi de Sardaigne, crut qu'il y avait à perdre avec la France par un traité, & à gagner par les armes.

Cette guerre générale, ſe continua, parce qu'elle était commencée. L'objet n'en était pas le même que dans ſon principe. C'était une de ces maladies, qui, à la longue, changent de caractere. La Flandres, qui avait été reſpectée avant 1744, était devenue le principal théâtre, & l'Allemagne fut plutôt pour la France un objet de politique que d'opérations militaires. Le miniſtere de France, qui voulait toujours faire un Empereur, jetta les yeux ſur ce même *Auguſte II*, Roi de Pologne, Electeur de Saxe, qui était à la ſolde des Anglais. Mais la France n'était gueres en état de faire de telles offres. Le trône de l'Empire n'était que dangereux, pour quiconque n'a pas l'Autriche & la Hongrie. La Cour de France fut refuſée ; l'Electeur de Saxe n'oſa ni accepter cet honneur, ni ſe détacher des Anglais, ni déplaire à la

L'Electeur de Saxe Roi de Pologne refuſe la couronne impériale.

Reine. Il fut le second Electeur de Saxe qui refusa d'être Empereur.

Il ne restait à la France d'autre parti que d'attendre du sort des armes la décision de tant d'intérêts divers qui avaient changé tant de fois, & qui dans tous leurs changements avaient tenu l'Europe en allarmes.

Le nouvel Electeur de Baviere, *Maximilien Joseph*, était le troisieme de pere en fils, que la France soutenait. Elle avait fait rétablir l'aïeul dans ses Etats; elle avait fait donner l'Empire au pere, & le Roi fit un nouvel effort pour secourir encore le jeune Prince. Six mille Hessois à sa solde, trois mille Palatins, & treize bataillons d'Allemands qui sont depuis long-temps dans les corps des troupes de France, s'étaient déjà joints aux troupes bavaroises, toujours soudoyées par le Roi.

Pour que tant de secours fussent efficaces, il fallait que les Bavarois se secourussent eux-mêmes; mais leur destinée était de succomber sous les Autrichiens: ils défendirent si malheureusement l'entrée de leur pays, que dès le commencement d'Avril, le nouvel Electeur de Baviere fut obligé de sortir de cette même capitale, que son pere avait été forcé de quitter tant de fois. Les malheurs de sa maison le forcerent enfin d'avoir recours à *Marie-Therese* 22 Avril 1744.

CHAP. XIV.

elle-même, de renoncer à l'alliance de la France, & de recevoir l'argent des Anglais comme les autres.

Le Roi abandonné de ceux pour qui seuls il avait commencé la guerre, fut obligé de la continuer sans avoir d'autre objet que de la faire cesser; situation triste qui expose les peuples, & qui ne leur promet nul dédommagement.

Le parti qu'on prit, fut de se défendre en Italie & en Allemagne, & d'agir toujours offensivement en Flandres; c'était l'ancien théâtre de la guerre, & il n'y a pas un seul champ dans cette province, qui n'ait été arrosé de sang. Une Armée vers le Mein empêchait les Autrichiens de se porter contre le Roi de Prusse, alors allié de la France, avec des forces trop supérieures. Le Maréchal de *Maillebois* était parti de l'Allemagne pour l'Italie, & le Prince de *Conti* fut chargé de la guerre vers le Mein, qui devenait d'une espece toute contraire à celle qu'il avait faite dans les Alpes.

Le Roi voulait aller lui-même achever en Flandres les conquêtes qu'il avait interrompues l'année précédente. Il venait de marier le Dauphin avec la seconde Infante d'Espagne au mois de Février; & ce jeune Prince, qui n'avait pas seize ans accomplis, se prépara à partir au commencement de Mai avec son pere.

En Février 1745.

CHAPITRE XV.

Siége de Tournai. Bataille de Fontenoi.

LE Maréchal de *Saxe* était déjà en Flandres, à la tête de l'armée, composée de cent six bataillons complets, & de cent soixante & douze escadrons. Déjà Tournai, cette ancienne capitale de la domination française, était investi. C'était la plus forte place de la barriere. La ville & la citadelle étaient encore un des chefs-d'œuvre du Maréchal de *Vauban* ; car il n'y avait gueres de place en Flandre, dont *Louis XIV* n'eût fait construire les fortifications.

Dès que les Etats généraux des sept Provinces apprirent que Tournai était en danger, ils manderent, qu'il fallait hazarder une bataille pour secourir la ville. Ces Républicains, malgré leur circonspection, furent alors les premiers à prendre des résolutions hardies. Au 5 Mai, les alliés avancerent à Cambron, à sept lieues de Tournai. Le Roi partit le 6 de Paris avec le Dauphin. Les aides de camp du Roi, les Menins du Dauphin les accompagnaient.

La principale force de l'armée ennemie, consistait en vingt bataillons &

CHAP. XV.

vingt-six escadrons Anglais, sous le jeune Duc de *Cumberland*, qui avait gagné avec le Roi son pere la bataille de Dettingue: cinq bataillons & seize escadrons Hanovriens étaient joints aux Anglais. Le Prince de *Waldeck*, à peu-près de l'âge du Duc de *Cumberland*, impatient de se signaler, était à la tête de quarante escadrons Hollandais, & de vingt-six bataillons. Les Autrichiens n'avaient dans cette armée que huit escadrons. On faisait la guerre pour eux dans la Flandre, qui a été si long-temps défendue par les armes & par l'argent de l'Angleterre & de la Hollande: mais à la tête de ce petit nombre d'Autrichiens était le vieux Général *Kœnigsecg*, qui avait commandé contre les Turcs en Hongrie, & contre les Français en Italie & en Allemagne. Ses conseils devaient aider l'ardeur du Duc de *Cumberland* & du Prince de *Waldeck*. On comptait dans leur armée au-delà de cinquante-cinq mille combattants. Le Roi laissa devant Tournai environ dix-huit mille hommes, qui étaient postés en échelle jusqu'au champ de bataille: six mille pour garder les ponts sur l'Escaut & les communications.

L'armée était sous les ordres d'un Général en qui on avait la plus juste confiance. Le Comte de *Saxe* avait déja

mérité sa grande réputation, par de savantes retraites en Allemagne, & par sa campagne de 1744; il joignait une théorie profonde à la pratique. La vigilance, le secret, l'art de savoir différer à propos un projet & celui de l'exécuter rapidement, le coup d'œil, les ressources, la prévoyance étaient ses talents, de l'aveu de tous les Officiers; mais alors, ce Général consumé d'une maladie de langueur, était presque mourant. Il était parti de Paris très-malade pour l'armée. L'auteur de cette histoire l'ayant même rencontré avant son départ, & n'ayant pu s'empêcher de lui demander comment il pourrait faire dans cet état de faiblesse, le Maréchal lui répondit: *il ne s'agit pas de vivre, mais de partir.*

Le Roi étant arrivé le 6 à Douai, se rendit le lendemain à Pontachin auprès de l'Escaut, à portée des tranchées de Tournai. De-là il alla reconnaître le terrein qui devait servir de champ de bataille. Toute l'armée, en voyant le Roi & le Dauphin, fit entendre des acclamations de joie. Les alliés passerent le 10 & la nuit du 11, à faire leurs dernieres dispositions. Jamais le Roi ne marqua plus de gaieté que la veille du combat. La conversation roula sur les batailles où les Rois s'étaient trouvés en personne. Le Roi dit que, depuis la

bataille de Poitiers, aucun Roi de France n'avait combattu avec son fils, & qu'aucun n'avait gagné de victoire signalée contre les Anglais; qu'il espérait être le premier. Il fut éveillé le premier le jour de l'action; il éveilla lui-me à quatre heures le Comte d'*Argenson*, Ministre de la guerre, qui dans l'instant envoya demander au Maréchal de *Saxe* ses derniers ordres. On trouva le Maréchal dans une voiture d'ozier, qui lui servait de lit, & dans laquelle il se faisait traîner quand ses forces épuisées ne lui permettaient plus d'être à cheval. Le Roi & son fils avaient déjà passé un pont sur l'Escaut à Calonne; ils allerent prendre leur poste par-delà la justice de Notre-Dame aux bois à mille toises de ce pont, & précisément à l'entrée du champ de bataille.

La suite du Roi & du Dauphin, qui composait une troupe nombreuse, était suivie d'une foule de personnes de toute espece qu'attirait cette journée, & dont quelques-uns même étaient montés sur des arbres pour voir le spectacle d'une bataille.

En jettant les yeux sur les cartes qui sont fort communes, on voit d'un coup d'œil la disposition des deux armées. On remarque Antoin assez près de l'Escaut, à la droite de l'armée française, à neuf cents toises de ce pont de

Calonne, par où le Roi & le Dauphin s'étaient avancés. Le village de Fontenoi, par-delà Antoin, presque sur la même ligne, un espace étroit de quatre cents cinquante toises de large, entre Fontenoi & un petit bois qu'on appelle le bois de Barri. Ce bois, ce village étaient garnis de canons, comme un camp retranché. Le Maréchal de *Saxe* avait établi des redoutes entre Antoin & Fontenoi; d'autres redoutes aux extrêmités du bois de Barri, fortifiaient cette enceinte. Le champ de bataille n'avait pas plus de cinq cents toises de longueur, depuis l'endroit où était le Roi auprès du village de Fontenoi, & jusqu'à ce bois de Barri. & n'avait gueres plus de neuf cents toises de largeur; de sorte que l'on allait combattre en champ clos comme à Dettingue, mais dans une journée plus mémorable.

Le Général de l'armée française avait pourvu à la victoire & à la défaite. Le pont de Calonne, muni de canon, fortifié de retranchements, & défendu par quelques bataillons, devait servir de retraite au Roi & au Dauphin en cas de malheur. Le reste de l'armée aurait défilé alors par d'autres ponts sur le bas-Escaut, par-delà Tournai.

On prit toutes les mesures qui se prêtaient un secours mutuel, sans qu'elles pussent se traverser. L'armée de France

CHAP. XV.

semblait inabordable, car le feu croisé, qui partait des redoutes du bois de Barri & du village de Fontenoi, défendait toute approche. Outre ces précautions, on avait encore placé six canons de seize livres de balle au-deçà de l'Escaut pour foudroyer les troupes qui attaqueraient le village d'Antoin.

On commençait à se cannoner de part & d'autre, à six heures du matin. Le Maréchal de *Noailles* était alors auprès de Fontenoi, & rendait compte au Maréchal de *Saxe* d'un ouvrage qu'il avait fait à l'entrée de la nuit pour joindre le village de Fontenoi à la premiere des trois redoutes, entre Fontenoi & Antoin: il lui servit de premier Aide de camp, sacrifiant la jalousie du commandement au bien de l'Etat, & s'oubliant soi-même pour un Général étranger & moins ancien. Le Maréchal de *Saxe* sentait tout le prix de cette magnanimité, & jamais on ne vit une union si grande entre deux hommes, que la faiblesse ordinaire du cœur humain pouvait éloigner l'un de l'autre.

Le Maréchal de *Noailles* embrassait le Duc de *Grammont*, son neveu, & ils se séparaient, l'un pour retourner auprès du Roi, l'autre pour aller à son poste, lorsqu'un boulet de canon vint frapper le Duc de *Grammont* à mort: il fut la premiere victime de cette journée.

Les Anglais attaquerent trois ſois Fontenoi, & les Hollandais ſe préſenterent à deux repriſes devant Antoin. A leur ſeconde attaque, on vit un eſcadron Hollandais emporté preſque tout entier par le canon d'Antoin; il n'en reſta que quinze hommes, & les Hollandais ne ſe préſenterent plus dès ce moment.

Alors le Duc de *Cumberland* prit une réſolution qui pouvait lui aſſurer le ſuc- de cette journée. Il ordonna à un Major général, nommé *Ingolsbi*, d'entrer dans le bois de Barri, de pénétrer juſqu'à la redoute de ce bois, vis-à-vis Fontenoi, & de l'emporter. *Ingolsbi* marche avec les meilleures troupes pour exécuter cet ordre: il trouve dans le bois de Barri un bataillon du régiment d'un partiſan: c'était ce qu'on appellait les *Graſſins*, du nom de celui qui les avait formés. Ces ſoldats étaient en avant dans le bois par-delà la redoute, couchés par terre. *Ingolsbi* crut que c'était un corps conſidérable: il retourne auprès du Duc de *Cumberland*, & demande du canon. Le temps ſe perdait. Le Prince était au déſeſpoir d'une déſobéiſſance qui dérangeait toutes ſes meſures, & qu'il fit enſuite punir à Londres par un conſeil de guerre, qu'on appelle cour martiale.

Il ſe détermina ſur le champ à paſſer

CHAP. XV.

entre cette redoute & Fontenoi. Le terrein était escarpé ; il fallait franchir un ravin profond, il fallait essuyer tout le feu de Fontenoi & de la redoute. L'entreprise était audacieuse, mais il était réduit alors, ou à ne point combattre ou à tenter ce passage.

Les Anglais & les Hanovriens s'avancent avec lui, sans presque déranger leurs rangs, traînant leurs canons à bras par les sentiers; il les forme sur trois lignes assez pressées, & de quatre de hauteur chacune, avançant entre les batteries de canon qui les foudroyaient dans un terrein d'environ quatre cents toises de large. Des rangs entiers tombaient morts à droite & à gauche; ils étaient remplacés aussi-tôt, & les canons qu'ils amenaient à bras vis-à-vis Fontenoi & devant les redoutes, repondaient à l'artillerie française. En cet état, ils marchaient fierement précédés de six pieces d'artillerie, & en ayant encore six autres, au milieu de leurs lignes.

Vis-à-vis d'eux se trouverent quatre bataillons des Gardes françaises, ayant deux bataillons de Gardes suisses à leur gauche, le régiment de *Courten* à leur droite ; ensuite celui d'Aubeterre, & plus loin le régiment du Roi qui bordait Fontenoi le long d'un chemin éreux.

Le terrein s'élevait à l'endroit où étaient les Gardes françaises jusqu'à celui où les Anglais se formaient.

Les Officiers des Gardes françaises se dirent alors les uns aux autres: il faut aller prendre le canon des Anglais. Ils y monterent rapidement avec leurs grenadiers, mais ils furent bien étonnes de trouver une armée devant eux. L'artillerie & la mousqueterie en coucha par terre près de soixante, & le reste fut obligé de revenir dans ses rangs.

Cependant les Anglais avançaient; & cette ligne d'infanterie composée des Gardes françaises & suisses, & de *Courten*, ayant encore sur leur droite *Aubeterre*, & un bataillon du Régiment du Roi, s'approchait de l'ennemi. On était à cinquante pas de distance Un régiment des Gardes anglaises, celui de *Campel*, & le royal écossais étaient les premiers. Monsieur de *Campel* était leur Lieutenant-général; le Comte d'*Albermale*, leur général-major, & Monsieur de *Churchil*, petit-fils naturel du grand Duc de *Marlborough*, leur brigadier: les officiers anglais saluerent les français, en ôtant leurs chapeaux. Le Comte de *Chabanne*, le Duc de *Biron*, qui s'étaient avancés, & tous les officiers des Gardes françaises leur rendirent le salut. Milord *Charles Hai*, Capitaine aux Gardes anglaises, cria:

CHAP. XV.

Messieurs des Gardes françaises, tirez.

Le Comte d'*Antaroche*, alors lieutenant des grenadiers, & depuis capitaine, leur dit à voix haute : *Messieurs, nous ne tirons jamais les premiers ; tirez vous-même.* Les Anglais firent un feu roulant, c'est-à-dire, qu'ils tiraient par divisions, de sorte que le front d'un bataillon sur quatre hommes de hauteur ayant tiré, un autre bataillon faisoit sa décharge, & ensuite un troisième, tandis que les premiers rechargeaient. La ligne d'infanterie française ne tira point ainsi : elle était seule sur quatre de hauteur, les rangs assez éloignés, & n'étant soutenue par aucune autre troupe d'infanterie. Dix-neuf officiers des Gardes tombèrent blessés à cette seule charge. Messieurs de *Clissou*, de *Langez*, de *la Peyre* y perdirent la vie ; quatre-vingt quinze soldats demeurèrent sur la place, deux cents quatre-vingt-cinq y reçurent des blessures ; onze officiers suisses tombèrent blessés, ainsi que deux cents neuf de leurs soldats, parmi lesquels soixante-quatre furent tués. Le colonel de *Courten*, son lieutenant-colonel, quatre officiers, soixante & quinze soldats tombèrent morts ; quatorze officiers & deux cents soldats blessés dangereusement. Le premier rang ainsi emporté, les trois au-

tres regardèrent derrière eux, & ne voyant qu'une cavalerie à plus de trois cents toises, ils se dispersèrent. Le Duc de *Grammont* leur colonel, & premier lieutenant-général, qui aurait pu les faire soutenir, était tué. Monsieur de *Luttaux*, second lieutenant-général, n'arriva que dans leur déroute. Les Anglais avançaient à pas lents, comme faisant l'exercice. On voyait les majors appuyer leurs cannes sur les fusils des soldats, pour les faire tirer bas & droit. Ils débordèrent Fontenoi & la redoute. Ce corps, qui auparavant était en trois divisions, se pressant par la nature du terrein, devint une colonne longue & épaisse, presque inébranlable par sa masse, & plus encore par son courage; elle s'avança vers le régiment d'*Aubeterre*. Monsieur de *Luttaux*, premier lieutenant-général de l'armée, à la nouvelle de ce danger, accourut de Fontenoi où il venait d'être blessé dangereusement. Son aide de camp le suppliait de commencer par faire mettre le premier appareil à sa blessure: *le service du Roi*, lui répondit Monsieur de *Luttaux*, *m'est plus cher que ma vie.* Il s'avançait avec le Duc de *Biron* à la tête du régiment d'*Aubeterre*, que conduisait son colonel de ce nom. *Luttaux* reçoit en arrivant deux coups mortels. Le Duc

CHAP, XV.

de *Biron* a un cheval tué sous lui. Le régiment d'*Aubeterre* perd beaucoup de soldats & d'officiers. Le Duc de *Biron* arrête alors avec le régiment du Roi qu'il commandait, la marche de la colonne par son flanc gauche. Un bataillon des Gardes anglaises se détache, avance quelques pas à lui, fait une décharge très-meurtrière, & revient au petit pas se replacer à la tête de la colonne, qui avance toujours lentement, sans jamais se déranger, repoussant tous les régiments qui viennent l'un après l'autre se présenter devant elle.

Ce corps gagnait du terrein, toujours serré, toujours ferme. Le Maréchal de *Saxe*, qui voyait de sang froid combien l'affaire était périlleuse, fit dire au Roi par le Marquis de *Meuze*, qu'il le conjurait de repasser le pont avec le Dauphin, qu'il ferait ce qu'il pourrait pour remédier au désordre. *Oh ! je suis bien sûr qu'il fera ce qu'il faudra*, répondit le Roi, *mais je resterai où je suis.*

Il y avait de l'étonnement & de la confusion dans l'armée, depuis le moment de la déroute des Gardes françaises & suisses. Le Maréchal de *Saxe* veut que la cavalerie fonde sur la colonne anglaise. Le Comte d'*Estrées* y court ; mais les efforts de cette cavalerie

lerie étaient peu de chose contre une masse d'infanterie si réunie, si disciplinée & si intrépide, dont le feu toujours roulant & soutenu, écartait nécessairement des petits corps separés. On sait d'ailleurs que la cavalerie ne peut guères entamer seule une infanterie serrée. Le Maréchal de *Saxe* était au milieu de ce feu : sa maladie ne lui laissait pas la force de porter une cuirasse ; il portait une espece de bouclier de plusieurs doubles de taffetas piqué, qui reposait sur l'arçon de sa selle. Il jetta son bouclier, & courut faire avancer la seconde ligne de cavalerie contre la colonne.

Tout l'E'tat-Major était en mouvement. Monsieur de *Vaudreuil*, major-général de l'armée, allait de la droite à la gauche. Monsieur de *Puiségur*, Messieurs de *Saint-Sauveur*, de *Saint-George*, *de Meziere*, Aides-Maréchaux des logis, sont tous blessés. Le Comte de *Longaunai*, Aide-Major-général, est tué. Ce fut dans ces attaques, que le Chevalier d'*Aché*, lieutenant-général, eut le pied fracassé. Il vint ensuite rendre compte au Roi, & lui parla long-temps sans donner le moindre signe des douleurs qu'il ressentait, jusqu'à ce qu'enfin il tomba évanoui.

Plus la colonne anglaise avançait, plus elle devenait profonde, & en état

CHAP. XV.

de réparer les pertes continuelles que lui causaient tant d'attaques réitérées. Elle marchait toujours serrée au travers des morts & des blessés des deux partis, & paraissait former un seul corps d'environ quatorze mille hommes.

Un très-grand nombre de cavaliers furent poussés en désordre jusqu'à l'endroit où était le Roi avec son fils. Ces deux Princes furent séparés par la foule des fuyards qui se précipitaient entre eux. Pendant ce désordre, les brigades des Gardes du corps qui étaient en réserve, s'avancèrent d'elles-mêmes aux ennemis. Les Chevaliers de *Suzy* & de *Saumery* y furent blessés à mort. Quatre escadrons de la Gendarmerie arrivaient presque en ce moment de *Douay*, & malgré la fatigue d'une marche de sept lieues, ils coururent aux ennemis. Tous ces corps furent reçus comme les autres avec cette même intrépidité & ce même feu roulant. Le jeune Comte de *Chevrier*, guidon, fut tué. C'était le jour même qu'il avait été reçu à sa troupe. Le Chevalier de *Monaco*, fils du Duc de *Valentinois*, y eut la jambe percée. Monsieur du *Guesclin* reçut une blessure dangereuse. Le carabiniers donnèrent; ils eurent six officiers renversés morts, & vingt & un de blessés.

Le Maréchal de *Saxe*, dans le der-

nier épuisement, était toujours à cheval, se promenant au pas au milieu du feu. Il passa sous le front de la colonne anglaise, pour voir tout de ses yeux auprès du bois de Barri vers la gauche. On y faisait les mêmes manœuvres qu'à la droite. On tâchait en vain d'ébranler cette colonne. Les régiments se présentaient les uns après les autres; & la masse anglaise faisant face de tout côté, plaçant à propos son canon, & tirant toujours par division, nourrissait ce feu continu, quand elle était attaquée, & après l'attaque elle restait immobile & ne tirait plus. Quelques régiments d'infanterie vinrent encor affronter cette colonne par les ordres seuls de leurs commandants. Le Maréchal de *Saxe* en vit un, dont les rangs entiers tombaient, & qui ne se dérangeait pas. On lui dit que c'était le régiment des Vaisseaux, que commandait Monsieur de *Guerchi*. *Comment se peut-il faire*, s'écria-t-il *que de telles troupes ne soient pas victorieuses ?*

Hainault ne souffrait pas moins; il avait pour colonel le fils du Prince de *Craon*, Gouverneur de Toscane. Le père servait le grand-Duc, les enfants servaient le Roi de France. Ce jeune homme d'une très-grande espérance, fut tué à la tête de sa troupe; son lieutenant-colonel blessé à mort auprès de

CHAP. XV.

lui. Normandie avança ; il eut autant d'officiers & de soldats hors de combat, que celui de Hainault ; il était mené par son lieutenant-colonel Monsieur de *Solency*, dont le Roi loua la bravoure sur le champ de bataille, & qu'il récompensa ensuite, en le faisant brigadier. Des bataillons irlandais coururent au flanc de cette colonne ; le colonel *Dillon* tombe mort : ainsi aucun corps, aucune attaque n'avait pu entamer la colonne, parce que rien ne s'était fait de concert & à la fois.

Le Maréchal de *Saxe* repasse par le front de la colonne qui s'était déjà avancée plus de trois cents pas audelà de la redoute d'Eu & de Fontenoi. Il va voir si Fontenoi tenait encor ; on n'y avait plus de boulets, on ne répondait à à ceux des ennemis, qu'avec de la poudre.

Monsieur du *Brocard*, lieutenant-général d'artillerie, & plusieurs officiers d'artillerie étaient tués. Le Maréchal pria alors le Duc d'*Harcourt* qu'il rencontra, d'aller conjurer le Roi de s'éloigner : & il envoya ordre au Comte de la *Marck*, qui gardait Antoin, d'en sortir avec le régiment de Piémont ; la bataille parut perdue sans ressource. On ramenait de tous côtés les canons de campagne ; on était prêt de faire partir celui du village de Fon-

tenoi, quoique des boulets fussent arrivés. L'intention du Maréchal de *Saxe* était de faire, si on pouvait, un dernier effort mieux dirigé & plus plein contre la colonne anglaise. Cette masse d'infanterie avait été endommagée, quoique sa profondeur parût toujours égale ; elle-même était étonnée de se trouver au milieu des Français, sans avoir de cavalerie : la colonne était immobile, & semblait ne recevoir plus d'ordre ; mais elle gardait une contenance fière, & paraissait être maîtresse du champ de bataille. Si les Hollandais avaient passé entre les redoutes qui étaient vers Fontenoi & Antoin, s'ils étaient venus donner la main aux Anglais, il n'y avait plus de ressources, plus de retraite même, ni pour l'armée française, ni probablement pour le Roi & son fils. Le succès d'une dernière attaque était incertain. Le Maréchal de *Saxe*, qui voyait la victoire ou l'entière défaite dépendre de cette dernière attaque, songeait à préparer une retraite sûre ; il envoya un second ordre au Comte de la *Marck* d'évacuer Antoin, & de venir vers le pont de Calonne pour favoriser cette retraite, en cas d'un dernier malheur. Il fait signifier un troisième ordre au Comte, depuis Duc de *Lorges*, en le rendant responsable de l'exécution ; le Comte

CHAP. XV.

de *Lorges* obéit à regret. On défefpérait alors du fuccès de la journée*.

Un confeil affez tumultueux fe tenait auprès du Roi ; on le preffait de la part du Général, & au nom de la France, de ne pas s'expofer davantage.

Le Duc de *Richelieu*, lieutenant-général, & qui fervait en qualité d'aide de camp du Roi, ariva en ce moment. Il venait de reconnaître la colonne près de Fontenoi. Ayant ainfi couru de tous côtés fans être bleffé, il fe préfente hors d'haleine, l'épée à la main & couvert de pouffière. Quelle nouvelle apportez-vous ? lui dit le Maréchal ; quel eft votre avis ? Ma nouvelle, dit le Duc de *Richelieu*, eft que la bataille eft gagnée fi on le veut, & mon avis eft qu'on faffe avancer dans l'inftant quatre canons contre le front de la colonne ; pendant que cette ar-

* *Les citoyens des villes qui, dans leur heureufe oifiveté, lifent les anciennes hiftoires, les batailles d'Arbelles, de Zama, de Canne, de Pharfale, peuvent à peine comprendre les combats de nos jours. On s'approchait alors. Les fleches n'étaient que le prélude ; c'était à qui pénétrerait dans les rangs oppofés : la force du corps, l'adreffe, la promptitude faifaient tout. On fe mêlait. Une bataille était une multitude de combats particuliers ; il y avoit moins de bruit & plus de carnage. La manière de combattre d'aujourd'hui eft auffi différente que celle de fortifier & d'attaquer les villes.*

tillerie l'ébranlera, la maiſon du Roi & les autres troupes l'entoureront, *il faut tomber ſur elle comme des fourageurs.* Le Roi ſe rendit le premier à cette idée.

Vingt perſonnes ſe détachent. Le Duc de *Pequigni*, appellé depuis le Duc de *Chaunes*, va faire pointer ces quatre pièces, on les place vis-à-vis la colonne anglaiſe. Le Duc de *Richelieu* court à bride abattue au nom du Roi faire marcher ſa maiſon; il annonce cette nouvelle à Monſieur de *Monteſſon* qui la commandait. Le Prince de Soubiſe raſſemble ſes gendarmes, le Duc de *Chaunes* ſes chevaux-légers, tout ſe forme & marche; quatre eſcadrons de la gendarmerie avancent à la droite de la maiſon du Roi, les grenadiers à cheval ſont à la tête ſous Monſieur de *Grille*, leur capitaine; les mouſquetaires, commandés par Monſieur de *Jumillac*, ſe précipitent.

Dans ce même moment important le Comte d'*Eu* & le Duc de *Biron*, à la droite, voyaient avec douleur les troupes d'Antoin quitter leur poſte, ſelon l'ordre poſitif du Maréchal de *Saxe*. Je prends ſur moi la déſobéiſſance, leur dit le Duc de *Biron*: je ſuis ſûr que le Roi l'approuvera: dans un inſtant où tout va changer de face; je réponds que Monſieur le Maréchal de

CHAP. XV.

Saxe le trouvera bon. Le Maréchal, qui arrivait dans cet endroit, informé de la résolution du Roi & de la bonne volonté des troupes, n'eût pas de peine à se rendre : il changea de sentiment lorsqu'il en fallait changer, & fit rentrer le régiment de Piémont dans Antoin ; il se porta rapidement malgré sa faiblesse de la droite à la gauche vers la brigade des Irlandais, recommandant à toutes les troupes qu'il rencontrait en chemin, de ne plus faire de fausses charges & d'agir de concert.

Le Duc de *Biron*, le Comte d'*Estrée*, le Marquis de *Croissy*, le Comte de *Lœvvendahl*, lieutenants-généraux, dirigent cette attaque nouvelle. Cinq escadrons de *Pinthievre* suivent Monsieur de *Croissy* & ses enfants. Les régiments de *Chabrillant*, de *Brancas*, de *Brionne*, *Aubeterre*, *Courten*, accourent guidés par leurs colonels ; le régiment de Normandie, les carabiniers entrent dans les premiers rangs de la colonne, & vengent leurs camarades tués dans leur première charge. Les Irlandais les secondent : la colonne était attaquée à la fois de front & par les deux flancs.

En sept ou huit minutes, tout ce corps formidable est ouvert de tous côtés ; le Général *Posomby*, le frère du Comte d'*Albermarle*, cinq colonels,

cinq capitaines aux Gardes, un nombre prodigieux d'officiers étaient renversés morts. Les Anglais se rallièrent, mais ils cédèrent; ils quittérent le champ de bataille sans tumulte, sans confusion, & furent vaincus avec honneur.

Le Roi de France allait de régiment en régiment; les cris de victoire & de *vive le Roi*, les chapeaux en l'air, les étendards & les drapeaux percés de balles, les félicitations réciproques des officiers qui s'embrassaient, formaient un spectacle dont tout le monde jouissait avec une joie tumultueuse. Le Roi était tranquille, témoignant sa satisfaction & sa reconnaissance à tous les officiers généraux & à tous les commandants des corps : il ordonna qu'on eût soin des blessés, & qu'on traitât les ennemis comme ses propres sujets.

Le Maréchal de *Saxe*, au milieu de ce triomphe, se fit porter vers le Roi; il retrouva un reste de force pour embrasser ses genoux, & pour lui dire ces propres paroles : *Sire, j'ai assez vécu ; je ne souhaitais de vivre aujourd'hui que pour voir Votre Majesté victorieuse. Vous voyez* ajouta-t-il ensuite, *à quoi tiennent les batailles.* Le Roi le releva, & l'embrassa tendrement.

Il dit au Duc de *Richelieu*, je n'oublierai jamais le service important que

CHAP. XV.

vous m'avez rendu ; il parla de même au Duc de *Biron*. Le Maréchal de *Saxe* dit au Roi : Sire, il faut que j'avoue que je me reproche une faute. J'aurais dû mettre une redoute de plus entre les bois de Barri & de Fontenoi ; mais je n'ai pas cru qu'il y eût des Généraux assez hardis pour hasarder de passer en cet endroit.

Les Alliés avaient perdu neuf mille hommes, parmi lesquels il y avait environ deux mille cinq cents prisonniers. Ils n'en firent presque aucun sur les Français.

Par le compte exactement rendu au major-général de l'infanterie française, il ne se trouva que seize cents quatre-vingt & un soldats ou sergents d'infanterie tués sur la place, & trois mille deux cents quatre-vingt-deux blessés. Parmi les officiers cinquante-trois seulement étaient morts sur le champ de bataille ; trois cents vingt-trois étaient en danger de mort par leurs blessures. La cavalerie perdit environ dix-huit cents hommes.

Jamais, depuis qu'on fait la guerre, on n'avait pourvu avec plus de soin à soulager les maux attachés à ce fléau. Il y avait des hôpitaux préparés dans toutes les villes voisines, & sur-tout à Lille ; les églises mêmes étaient employées à cet usage digne d'elles. Non

feulement aucun fecours, mais encor aucune commodité ne manqua, ni aux Français, ni à leurs prifonniers bleffés. Le zèle même des citoyens alla trop loin: on ne ceffait d'apporter de tous côtés aux malades des aliments délicats; & les médecins des hôpitaux furent obligés de mettre un frein à cet excès dangereux de bonne volonté. Enfin, les hôpitaux étaient fi bien fervis, que prefque tous les officiers aimaient mieux y être traités que chez des particuliers, & c'eft ce qu'on n'avait point vu encore.

On eft entré dans les détails fur cette feule bataille de Fontenoi. Son importance, le danger du Roi & du Dauphin l'exigeaient. Cette action décida du fort de la guerre, prépara la conquête des Pays-bas, & fervit de contre-poids à tous les événements malheureux. Ce qui rend encor cette bataille à jamais mémorable, c'eft qu'elle fut gagnée lorfque le Général affaibli, & prefque expirant, ne pouvait plus agir. Le Maréchal de *Saxe* avait fait la difpofition, & les officiers français remportèrent la victoier *.

---

* *On eft obligé d'avertir que dans une hiftoire auffi ample qu'infidele de cette guerre, imprimée à Londres en 4 volumes, on avance que les Français ne prirent aucun foin des prifonniers bleffés; on*

CHAP. XVI.

CHAPITRE XVI.

Suite de la journée de Fontenoi.

Le Roi de France vainqueur demande la paix.

CE qui est aussi remarquable que cette victoire, c'est que le premier soin du Roi de France fut de faire écrire le jour même à l'Abbé de la *Ville*, son Ministre à la Haye, qu'il ne demandait pour prix de ses conquêtes que la pacification de l'Europe, & qu'il était prêt d'envoyer des plénipotentiaires à un congrès. Les Etats-Généraux, surpris, ne crurent pas l'offre sincère; ce

ajoute que le Duc de Cumberland envoya au Roi de France un coffre rempli de bales machées, & de morceaux de verre trouvés dans les plaies des Anglais.

Les auteurs de ces contes puériles pensent apparemment que les bales machées sont un poison. C'est un ancien préjugé aussi peu fondé que celui de la poudre blanche. Il est dit dans cette histoire que les Français perdirent dix-neuf mille hommes dans la bataille; que leur Roi ne s'y trouva point; qu'il ne passa pas le pont de Calonne; qu'il resta toujours derrière l'Escaut: il est dit enfin que le Parlement de Paris rendit un arrêt qui condamnait à la prison, au banissement & au fouet, ceux qui publieraient des relations de cette journée. On sent bien que des impostures si extravagantes ne méritent pas d'être réfutées. Mais puisqu'il s'est trouvé en Angleterre un homme assez dépourvu de connaissances & de bon sens pour écrire de si singulières absurdités dont son histoire est toute remplie, il peut se trouver un jour des lecteurs capables de les croire. Il est juste qu'on prévienne leur crédulité.

qui dut surprendre d'avantage, c'est que cette offre fut éludée par la Reine de Hongrie & par les Anglais. Cette Reine, qui faisait à la fois la guerre en Silésie contre le Roi de Prusse, en Italie contre les Français, les Espagnols & les Napolitains, vers le Mein contre l'armée française, semblait devoir demander elle-même une paix dont elle avait besoin; mais la Cour d'Angleterre, qui dirigeait tout, ne voulait point cette paix: la vengeance & les préjugés ménent les Cours comme les particuliers.

Cependant le Roi envoya un aide-major de l'armée, nommé Mr. de la *Tour*, officier très-éclairé, porter au Roi de Prusse la nouvelle de la victoire; cet officier rencontra le Roi de Prusse au fond de la basse Silesie, du côté de Ratibor, dans une gorge de montagne, près d'un village nommé Friedberg. C'est là qu'il vit ce Monarque remporter une victoire signalée contre les Autrichiens. Il manda à son Allié, le Roi de France: „ J'ai acquitté à Friedberg la lettre de change „ que vous avez tirée sur moi à Fontenoi. „ (4 Juin 1745.)

Le Roi de France, de son coté, avait tous les avantages que la victoire de Fontenoi devait donner. Déjà la ville & la citadelle de Tournai s'étaient ren-

dues peu de jours après la bataille ; le Maréchal de *Saxe* avait secrettement concerté avec le Roi la prise de Gand, capitale de la Flandre autrichienne, ville plus grande que peuplée, mais riche & florissante par les débris de son ancienne splendeur.

Une des opérations de campagne, qui fit le plus d'honneur au Marquis de *Louvois*, dans la guerre de 1689, avait été le siege de Gand ; il s'était déterminé à ce siege, parce que c'était le magasin des ennemis. *Louis XV* avait précisément la même raison pour s'en rendre maître. On fit, selon l'usage, tous les mouvements qui devaient tromper l'armée ennemie, retirée vers Bruxelles ; on prit tellement ses mesures, que le Marquis du *Chaila* d'un côté, & le Comte de *Lœvvendahl* de l'autre, devaient se trouver devant Gand à la même heure. La garnison n'était alors que de six cents hommes ; les habitants étaient ennemis de la France, quoique de tout temps peu contents de la domination autrichienne, mais très-différents de ce qu'ils étaient autrefois, quand eux-mêmes ils composaient une armée. Ces deux marches secrettes se faisaient selon les ordres du Général, lorsque cette entreprise fut prête d'échouer par un de ces événements si communs à la guerre.

CHAP. XVI.

Les Anglais, quoique vaincus à Fontenoi, n'avaient été ni dispersés ni découragés. Ils virent dès environs de Bruxelles où ils étaient postés, le péril évident dont Gand était menacé; ils firent marcher enfin un corps de six mille hommes pour défendre cette ville. Ce corps avançait à Gand sur la chaussée d'Alost, précisément dans le temps que Mr. du *Chaila* étoit environ à une lieue de lui sur la même chaussée, marchant avec trois brigades de cavalérie, deux d'infanterie composées de Normandie, *Crillon* & *Laval*, vingt pieces de canons & des pontons: l'artillerie était déjà en avant, gardé par cinquante hommes: & au-delà de cette artillerie, était Mr. de *Graffin*, avec une partie de sa troupe légere qu'il avait levée: il était nuit & tout était tranquille, quand les six mille Anglais arrivent & attaquent les *Graffins*, qui n'ont que le temps de se jetter dans une ferme, près de l'abbaye de la Mêle, dont cette journée a pris le nom. Les Anglais apprennent que les Français sont sur la chaussée, loin de leur artillerie, qui est en avant, gardée seulement par cinquante hommes: ils y courent & s'en emparent. Tout était perdu. Le Marquis de *Crillon*, qui était déjà arrivé à trois cents pas, voit les Anglais maîtres du canon, qu'ils tournaient contre lui, &

Journée le Mêle 9 Juill. 1745.

CHAP. XVI.

qui allaient y mettre le feu : il prend sa résolution dans l'instant sans se troubler ; il ne perd pas un moment ; il court avec son régiment aux ennemis par un côté ; le jeune Marquis de *Laval* s'avance avec une autre bataillon ; on reprend le canon ; on fait ferme. Tandis que les Marquis de *Crillon* & de *Laval* arrêtaient ainsi les Anglais, une seule compagnie de Normandie qui s'était trouvée près de l'Abbaye, se défendait contre eux.

Deux bataillons de Normandie arrivent en hâte. Le jeune Comte de *Périgord* les commandait ; il était fils du Marquis de *Taillerand*, d'une maison qui a été souveraine, mort malheureusement devant Tournai, & venait d'obtenir à dix-sept ans ce régiment de Normandie qu'avait eu son pere : il s'avança le premier, à la tête d'une compagnie de grenadiers. Le bataillon anglais, attaqué par lui, jette bas les armes.

MM. du *Chaila* & de *Souvré* paraissent bientôt avec la cavalerie sur cette chaussée. Les Anglais sont arrêtés de tous côtés ; ils se défendirent encore. Le Marquis de *Graville* y fut blessé ; mais enfin ils furent mis dans une entiere déroute.

Mr. d'*Azincourt*, capitaine de Normandie, avec quarante hommes seulement, fait prisonnier le Lieutenant-Co-

lonel du régiment de *Rich*, huit capitaines, deux cents quatre-vingt soldats, qui jettèrent leurs armes & qui se rendirent à lui : rien ne fut égal à leur surprise, quand ils virent qu'ils s'étaient rendus à quarante Français : Mr d'*Azincourt* conduisit ses prisonniers à Mr. de *Graville*, tenant la pointe de son épée sur la poitrine du Lieutenant-Colonel anglais, & le menaçant de le tuer, si ses gens faisaient la moindre résistance.

Un autre Capitaine de Normandie, nommé Mr. de *Montalambert*, prend cent cinquante anglais avec cinquante soldats de son régiment; Mr. de *Saint-Sauveur*, Capitaine au Régiment du Roi, cavalerie, avec un pareil nombre, mit en fuite, sur la fin de l'action, trois escadrons ennemis : enfin le succès étrange de ce combat est peut-être ce qui fit le plus d'honneur aux français dans cette campagne, & qui mit le plus de consternation chez leurs ennemis. Ce qui caractérise encore cette journée, c'est que tout y fut fait par la présence d'esprit & par la valeur des officiers français, ainsi que la bataille de Fontenoi fut gagnée.

On arriva devant Gand au moment désigné par le Maréchal de *Saxe*; on entre dans la ville les armes à la main, sans la piller; on prend la garnison de la citadelle prisonniere.

CHAP. XVI. *Prise de Gand.*

Un des plus grands avantages de la prise de cette ville fut un magasin immense de provisions de guerre & de bouche, de fourages, d'armes, d'habits, que les alliés avaient en dépôt dans Gand; c'était un faible dédommagement des frais de guerre, presqu'aussi malheureuse ailleurs, qu'elle était glorieuse sous les yeux du Roi.

29 Juillet. Tandis qu'on prenait la citadelle de Gand, on investissait Oudenarde; & le même jour que Mr. de *Lævvendhal* ouvrait la tranchée devant Oudenarde, le Marquis de *Souvré* prenait Bruges. Oudenarde se rendit après trois jours de tranchée.

Autres prises. A peine le Roi de France était-il maître d'une ville, qu'il en faisait assiéger deux à la fois. Le Duc d'*Harcourt* prenait Dendermonde en deux jours de tranchée ouverte, malgré le jeu des écluses, & au milieu des inondations; & le Comte de *Lævvendhal* faisait le siege d'Ostende.

Ce siege d'Ostende était réputé le plus difficile. On se souvenait qu'elle avait tenu trois ans & trois mois, au commencement du siecle passé. Par la comparaison du plan des fortifications, de cette place, avec celles qu'elle avait quand elle fut prise par *Spinola*, il paraît que c'etait *Spinola* qui devait la prendre en quinze jours, & que c'était

CHAP. XVI.

Mr. de *Lævvhendal* qui devait s'y arrêter trois années. Elle était bien mieux fortifiée; Mr. de *Chanclos*, Lieutenant-Général des armées d'Autriche, la défendait avec une garnison de quatre mille hommes, dont la moitié était composée d'Anglais: mais la terreur & le découragement étaient au point, que le Gouverneur capitula, dès que le Marquis d'*Herouville*, homme digne d'être à la tête des ingénieurs, & citoyen aussi utile que bon officier, eût pris le chemin couvert du côté des Dunes.

25 Août.

Une flotte d'Angleterre qui avait apporté du secours à la ville, & qui canonnait les assiégeants, ne vint là que pour être témoin de la prise. Cette perte consterna le gouvernement d'Angleterre & celui des Provinces-unies: il ne resta plus que Nieuport à prendre pour être maître de tout le Comté de la Flandre proprement dite, & le Roi en ordonna le siege.

Les Anglais rendent enfin le Maréchal de Belle-Isle & son frère.

Dans ces conjonctures, le ministere de Londres fit réflexion qu'on avait en France plus de prisonniers anglais qu'il n'y avait de prisonniers français en Angleterre. La détention du Maréchal de *Belle-Isle* & de son frere avait suspendu tout cartel. On avait pris les deux Généraux contre le droit des gens; on les renvoya sans rançon. Il n'y avait pas

moyen en effet d'exiger une rançon d'eux, après les avoir déclarés prisonniers d'Etat, & il était de l'intérêt de l'Angleterre de rétablir le cartel.

Cependant le Roi partit pour Paris, où il arriva le 7 Septembre 1745. On ne pouvait ajouter à la réception qu'on lui avait faite l'année précédente. Ce furent les mêmes fêtes; mais on avait de plus à célébrer la victoire de Fontenoi, celle de Mêle, & la conquête du Comté de Flandres.

CHAPITRE XVII.

Affaires d'Allemagne. François de Lorraine, grand-Duc de Toscane, élu Empereur. Armées autrichiennes & saxonnes battues par Frederic III, Roi de Prusse. Prise de Dresde.

CHAP. XVII.

LES prospérités de *Louis XV* s'accrurent toujours dans les Pays-bas: la supériorité de ses armées, la facilité du service en tout genre, la dispersion & le découragement des alliés, leur peu de concert, & sur-tout la capacité du Maréchal de *Saxe*, qui, ayant recouvré sa santé, agissait avec plus d'activité que jamais; tout cela formait une suite non interrompue de succès qui n'a point d'exemple, que les conquêtes de

Louis XIV : tout était favorable en Italie pour *Don Philippe*. Une révolution étonnante en Angleterre menaçait déja le trône du Roi *George II*, comme on le verra dans la suite ; mais la Reine de Hongrie jouissait d'une autre gloire & d'un autre avantage qui ne coûtait point de sang, & qui remplit la premiere & la plus chere de ses vues. Elle n'avait jamais perdu l'espérance du trône impérial pour son mari, du vivant même de *Charles VII* ; & après la mort de cet Empereur, elle s'en crut assurée malgré le Roi de Prusse qui lui faisait la guerre, malgré l'Electeur palatin qui lui refusait sa voix, & malgré une armée française qui n'était pas loin de Francfort, & qui pouvait empêcher l'élection ; c'était cette même armée, commandée d'abord par le Maréchal de *Maillebois*, & qui passa, au commencement de Mai 1745, sous les ordres du Prince de *Conti*. Mais on en avait tiré vingt mille hommes pour l'armée de Fontenoi. Le Prince ne put empêcher la jonction de toutes les troupes que la Reine de Hongrie avait dans cette partie de l'Allemagne, & qui vinrent couvrir Francfort, où l'élection se fit comme en pleine paix.

Ainsi la France manqua le grand objet de la guerre, qui était d'ôter le trône impérial à la maison d'Autriche. L'E-

CHAP. XVII.

Election de François I. 13 Septem. 1745.

CHAP. XVII.

lection se fit le 13 Septembre 1745. Le Roi de Prusse fit protester de nullité par ses Ambassadeurs; l'Electeur palatin, dont l'armée autrichienne avait ravagé les terres, protesta de même: les Ambassadeurs électoraux de ces deux Princes se retirerent de Francfort; mais l'élection ne fut pas moins faite dans les formes; car il est dit dans la bulle d'or: *que si des Electeurs ou leurs Ambassadeurs se retirent du lieu de l'élection avant que le Roi des Romains, futur Empereur, soit élu, ils seront privés cette fois de leurs droits de suffrage, comme étant censés l'avoir abandonné.*

La Reine de Hongrie, désormais Impératrice, vint à Francfort jouir de son triomphe & du couronnement de son époux. Elle vit du haut d'un balcon la cérémonie de l'entrée; elle fut la premiere à crier *vivat*, & tout le peuple lui répondit par des acclamations de joie & de tendresse. Ce fut le plus beau jour de sa vie. elle alla voir ensuite son armée rangée en bataille auprès de Heidelberg, au nombre de soixante mille hommes. L'Empereur, son époux, la reçut, l'épée à la main, à la tête de l'armée. Elle passa entre les lignes, saluant tout le monde, dîna sous une tente, & fit distribuer un florin à chaque soldat.

25 Octobre 1745.

C'était la destinée de cette Princesse

& des affaires qui troublaient son regne, que les événements heureux fussent balancés de tous les côtés par des disgraces. L'Empereur *Charles VII* avait perdu la Baviere pendant qu'on le couronnait Empereur, & la Reine de Hongrie perdait une bataille pendant qu'elle préparait le couronnement de son époux *François I.* Le Roi de Prusse était encore vainqueur près de la source de l'Elbe à Sore. CHAP. VIII. 1 Octobre 1745.

Il y a des temps où une nation conserve constamment sa supériorité; c'est ce qu'on avait vu dans les Suédois, sous *Charles XII*; dans les Anglais, sous le Duc de *Marlborough*; c'est ce qu'on voyait dans les Français en Flandres, sous *Louis XV* & sous le Maréchal de *Saxe*; & dans les Prussiens, sous *Fréderic III.* L'Impératrice perdait donc la Flandres, & avait beaucoup à craindre du Roi de Prusse en Allemagne, pendant qu'elle faisait monter son mari sur le trône de son pere.

Dans ce temps-là même, lorsque le Roi de France, vainqueur dans les Pays-bas & dans l'Italie, proposait toujours la paix: le Roi de Prusse, victorieux de son côté, demandait aussi à l'Impératrice de Russie *Elizabeth*, sa médiation. On n'avait point encore vu de vainqueurs faire tant d'avances; & on pourrait s'en étonner; mais aujourd'hui

il eſt dangereux d'être trop conquérant.

CHAP. XVII.

Toutes les puiſſances de l'Europe prennent les armes tôt ou tard, quand il y en a une qui remue : on ne voit que ligues & contre-ligues ſoutenues de nombreuſes armées. C'eſt beaucoup de pouvoir garder, par la conjoncture des temps, une province acquiſe.

Au milieu de ces grands embarras, on reçut l'offre inouie d'une médiation à laquelle on ne s'attendait pas ; c'était celle du grand-Turc. Son premier Viſir écrivit à toutes les Cours chrétiennes qui étaient en guerre, les exhortant à faire ceſſer l'effuſion du ſang humain, & leur offrant la médiation de ſon maître. Une telle offre n'eut aucune ſuite ; mais elle devait ſervir au moins à faire rentrer en elles-mêmes tant de puiſſances chrétiennes, qui ayant commencé la guerre par intérêt, la continuaient par obſtination, & ne la finirent que par néceſſité. Au reſte, cette médiation du Sultan des Turcs était le prix de la paix que le Roi de France avait ménagée, entre l'Empereur d'Allemagne *Charles VI* & la Porte Ottomane en 1739.

15 Décem. 1746.

Le Roi de Pruſſe s'y prit autrement pour avoir la paix & pour garder la Siléſie. Ses troupes battent complettement les Autrichiens & les Saxons aux portes de Dreſde ; ce fut le vieux

Prince

Prince d'*Anhalt* qui remporta cette victoire décisive. Il avait fait la guerre cinquante ans; il était entré le premier dans les lignes des Français au siege de Turin en 1707 : on le regardait comme le premier officier de l'Europe, pour conduire l'infanterie. Cette grande journée fut la derniere qui mit le comble à sa gloire militaire, la seule qu'il eût jamais connue. Il ne savait que combattre.

CHAP. XVII.

Le Roi de Prusse, habile en plus d'un genre, enferma de tous côtés la ville de Dresde. Il y entre, suivi de dix bataillons & de dix escadrons; désarme trois régiments de milice qui composaient la garnison; se rend au palais où il va voir les deux Princes & les trois Princesses, enfants du Roi de Pologne qui y étaient demeurés : il les embrassa : il eut pour eux les attentions qu'on devait attendre de l'homme le plus poli de son siecle. Il fit ouvrir toutes les boutiques qu'on avait fermées; donna à dîner à tous les Ministres étrangers, fit jouer un opéra italien : on ne s'apperçut pas que la ville était au pouvoir du vainqueur; & la prise de Dresde ne fut signalée que par les fêtes qu'il y donna.

Le Roi de Prusse fait encore une paix utile.

Ce qu'il y eut de plus étrange, c'est qu'étant entré dans Dresde le 18, il y fit la paix le 25 avec l'Autriche & la

CHAP. XVII.

Saxe, & laissa tout le fardeau au Roi de France.

Marie-Thérese renonça encore malgré elle à la Silesie, par cette seconde paix, & *Frederic* ne lui fit d'autre avantage que de reconnaître *François premier*, Empereur. L'Electeur Palatin, comme partie contractante dans le traité, le reconnut de même; & il n'en coûta au Roi de Pologne, Electeur de Saxe, qu'un million d'écus d'allemagne, qu'il fallut donner au vainqueur avec les intérêts, jusqu'au jour du paiement.

28 Décem. 1746. Le Roi de Prusse retourna dans Berlin jouir paisiblement du fruit de sa victoire; il fut reçu sous des arcs de triomphe; le peuple jetait sous ses pas des branches de sapin, faute de mieux, en criant, vive *Fréderic le grand.* Ce Prince heureux dans ses guerres & dans ses traités, ne s'appliqua plus qu'à faire fleurir les loix & les arts dans ses Etats; & il passa tout d'un coup du tumulte de la guerre à une vie retirée & philosophique: il s'adonna à la poésie, à l'éloquence, à l'histoire; tout cela était également dans son caractere; c'est en quoi il était beaucoup plus singulier que *Charles XII.* Il ne le regardait pas comme un grand homme, parce que *Charles* n'était que héros. On n'est entré ici dans aucun détail des victoires du Roi de Prusse; il les a écrites lui-même;

c'était à *Cesar* à faire ses commentaires. CHAP. XVII.

Le Roi de France, privé une seconde fois de cet important secours, n'en continua pas moins ses conquêtes. L'objet de la guerre était alors du côté de la maison de France, de forcer la Reine de Hongrie, par ses pertes en Flandres, à céder ce qu'elle disputait en Italie, & de contraindre les Etats-Généraux à rentrer au moins dans l'indifférence dont ils étaient sortis.

L'objet de la Reine de Hongrie était de se dédommager sur la France, de ce que le Roi de Prusse lui avait ravi: ce projet, reconnu depuis impraticable par la Cour d'Angleterre, était alors approuvé & embrassé par elle; car il y a des temps où tout le monde s'aveugle. L'Empire donné à *François premier*, fit espérer que les Cercles se détermineraient à prendre les armes contre la France; & il n'est rien que la Cour de Vienne ne fit pour les y engager.

L'Empire resta neutre constamment, comme toute l'Italie avait été neutre dans le commencement de ce chaos de guerre; mais les cœurs des Allemands étaient tous à *Marie-Therese.*

CHAPITRE XVIII.

CHAP. XVIII.

Suite de la conquête des Pays-bas autrichiens. Bataille de Liege.

LE Roi de France étant parti pour Paris après la prise d'Ostende, apprit en chemin que Nieuport s'était rendu, & que la garnison était prisonniere de guerre. Bientôt après, le Comte de *Clermont-Gallerande* avait pris la ville d'Ath. Le Maréchal de *Saxe* investit Bruxelles au commencement de l'hyver. Cette ville est comme on sait, la capitale du Brabant, & le séjour des Gouverneurs des Pays-bas autrichiens. Le Comte de *Kaunitz*, alors premier Ministere, commandant à la place du Prince *Charles*, Gouverneur général du pays, était dans la ville. Le Comte de *Lanoy*, Lieutenant général des armées, en était le Gouverneur particulier : le Général *Vanderduin*, de la part des Hollandais, y commandait dix-huit bataillons & sept escadrons : il n'y avait de troupes autrichiennes, que cent cinquante Dragons & autant de Hussards. L'Impératrice Reine s'était reposée sur les Hollandais & sur les Anglais du soin de défendre son pays, & ils portaient toujours en Flandre tout le poids de cette guerre.

5 Septem. 1745.

8 Octobre.

29 Janvier 1746.

CHAP. XVIII.

Le Felt-Maréchal *Los-rios*, deux Princes de *Ligne*, l'un Général d'Infanterie, l'autre de Cavalerie, le Général *Chanclos* qui avait rendu Ostende, cinq Lieutenants-généraux autrichiens, avec une foule de Noblesse, se trouvaient dans cette ville assiégée où la Reine de Hongrie avait en effet beaucoup plus d'officiers que de soldats.

Les débris de l'armée ennemie étaient vers Malines, sous le Prince de *Valdeck*, & ne pouvaient s'opposer au siege. Le Maréchal de *Saxe* avait fait subitement marcher son armée sur quatre colonnes par quatre chemins différents. On ne perdit à ce siege d'homme distingué que le Chevalier d'*Aubeterre*, Colonel du régiment des vaisseaux. La garnison avec tous les Officiers généraux, fut faite prisonniere. On pouvait prendre le premier Ministre, & on en avait plus de droit que les Hanovriens n'en avaient eu de saisir le Maréchal de *Belle-Isle*; on pouvait prendre aussi le résident des Etats-Généraux, mais non-seulement on laissa en pleine liberté le Comte de *Kaunitz* & le Ministre hollandais, on eut encore un soin particulier de leurs effets & de leur suite; on leur fournit des escortes; on renvoya au Prince *Charles* les domestiques & les équipages qu'il avait dans la ville: on fit déposer dans les maga-

Prise de Bruxelles, 21 Février 1746.

CHAP. XVIII.

fins toutes les armes des soldats, pour être rendues lorsqu'ils pourraient être échangés.

Le Roi, qui avait tant d'avantage sur les Hollandais, & qui tenait alors plus de trente mille hommes de leurs troupes prisonniers de guerre, ménageait toujours cette République. Les Etats-Généraux se trouvaient dans une grande perplexité, l'orage approchait d'eux; ils sentaient leur faiblesse. La Magistrature desirait la paix; mais le parti anglais, qui prenait déja toutes ses mesures pour donner un Stadhouder à la Nation, & qui était secondé du peuple, criait toujours qu'il fallait la guerre. Les Etats ainsi divisés, se conduisaient sans principes, & leur conduite annonçait leur trouble.

Cet esprit de trouble & de division redoubla dans les Provinces-Unies, quand on y apprit qu'à l'ouverture de la campagne, le Roi marchait en personne à Anvers, ayant à ses ordres cent vingt bataillons, & cent quatre-vingt-dix escadrons. Autrefois quand la République de Hollande s'établit par les armes, elle détruisit toute la grandeur d'Anvers, la ville la plus commerçante de l'Europe; elle lui interdit la navigation de l'Escaut, & depuis elle continua d'aggraver sa chûte, sur-tout depuis que les Etats-Généraux étaient devenus les Alliés de la maison d'Au-

triche. Ni l'Empereur *Léopold*, ni *Charles VI*, ni sa fille l'Impératrice Reine n'eurent jamais sur l'Escaut d'autres vaisseaux qu'une patache, pour les droits d'entrée & de sortie. Mais quoique les Etats-Généraux eussent humilié Anvers à ce point, & que les commerçants de cette Ville en gémissent, la Hollande la regardait comme un des remparts de son pays. Ce rempart fut bientôt emporté.

CHAP. XVIII.

Le Prince de *Conti* eut sous ses ordres un corps d'armée séparé, avec lequel il investit Mons, la Capitale du Hainaut Autrichien : douze bataillons qui la défendaient augmentaient le nombre des prisonniers de guerre. La moitié de cette garnison était hollandaise. Jamais l'Autriche ne perdit tant de places, & la Hollande tant de soldats. St. Guillain eut le même sort. Charleroi suivit de près. On prend d'assaut la ville basse après deux jours seulement de tranchée ouverte. Le Marquis, depuis Maréchal de la *Fare*, entra dans Charleroi aux mêmes conditions qu'on avait pris toutes les villes qui avaient voulu résister, c'est-à-dire, que la garnison fut prisonniere. Le grand projet était d'aller à Mastricht, d'où l'on domine aisément dans les Provinces-unies ; mais pour ne laisser rien derriere soi, il fallait assiéger la ville im-

15 Mars 1746.

Prise de Mons. 10 Juillet.

Prise de St. Guillain. 24 Juillet.

Prise de Charleroi. 2 Août ou Auguste.

CHAP. XVIII.

portante de Namur. Le Prince *Charles* qui commandait alors l'armée, fit en vain ce qu'il put pour prevenir ce siège. Au confluent de la Sambre & de la Meuse, est située Namur, dont la citadelle s'éleve sur un roc escarpé; & douze autres forts bâtis sur la cime des rochers voisins, semblent rendre Namur inaccessible aux attaques: c'est une des places de la barriere. Le Prince de *Gavres* en était Gouverneur pour l'Impératrice Reine; mais les Hollandais qui gardaient la ville, ne lui rendaient ni obéissance ni honneur. Les environs de cette ville sont célébres par les campements & par les marches du Maréchal de *Luxembourg*, du Maréchal de *Boufflers* & du Roi *Guillaume*, & ne le sont pas moins par les manœuvres du Maréchal de *Saxe*. Il força le Prince *Charles* à s'éloigner, & à le laisser assiéger Namur en liberté.

1 Sept. Le Prince de *Clermont* fut chargé du siège de Namur; c'était en effet douze places qu'il fallait prendre. On attaqua plusieurs forts à la fois; ils furent tous emportés. Monsieur de *Brulart*, Aide-Major-Général, plaçant les travailleurs après les grenadiers dans un ouvrage qu'on avait pris, leur promit double paie s'ils avançaient le travail; ils en firent plus qu'on ne leur demandait, & refuserent la double paie.

Je ne puis entrer dans le detail des actions singulieres qui se passèrent à ce siège & à tous les autres. Il y a peu d'événemens à la guerre, où des officiers & de simples soldats ne fassent de ces prodiges de valeur qui étonnent ceux qui en sont témoins, & qui ensuite restent pour jamais dans l'oubli. Si un Général, un Prince, un Monarque eût fait une de ces actions, elles seraient consacrées à la postérité ; mais la multitude de ces faits militaires se nuit à elle-même, & en tout genre il n'y a que les choses principales qui restent dans la mémoire des hommes.

Cependant comment passer sous silence le Fort Ballard, pris en plein jour par trois officiers seulement ; Mr. de *Launai*, Aide-Major, Mr. d'*Amert*, Capitaine dans Champagne ; & Mr. de *Clamouze*, jeune Portugais du même Régiment, qui, sautant seul dans les retranchements, fit mettre bas les armes à toute la garnison ?

Prise de Namur. 19 Sept. 1746.

La tranchée avait été ouverte le 10 Septembre devant Namur, & la ville capitula le 19. La garnison fut obligée de se retirer dans la citadelle, & dans quelques autres châteaux par la capitulation ; & au bout de 11 jours, elle en fit une nouvelle, par laquelle elle fut toute prisonniere de guerre. Elle consistait en douze bataillons ; dont dix étaient hollandais.

CHAP. XVIII.

Après la prise de Namur, il restait de dissiper ou de battre l'armée des Alliés. Elle campait allors en deça de la Meuse, ayant Maitricht à sa droite & Liège à sa gauche. On s'observa, on escarmoucha quelques jours; le Jar séparait les deux armées. Le Maréchal de *Saxe* avait dessein de livrer bataille; il marcha aux ennemis le 11 Octobre à la pointe du jour sur dix colonnes. On voyait du Fauxbourg de Liège, comme d'un amphithéatre, les deux armées, celle des Français de cent vingt mille combattants, l'Alliée de quatre-vingt-mille. Les ennemis s'étendaient le long de la Meuse de Liège à Viset, derriere cinq villages retranchés. On attaque aujourd'hui une armée comme une place avec du canon. Les Alliés avaient à craindre qu'après avoir été forcés dans ces villages ils ne pussent passer la riviere. Ils risquaient d'être entiérement détruits, & le Maréchal de *Saxe* l'espérait.

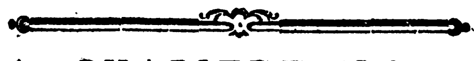
Bataille de Liège où de Rocour. 11 *Octobre.*

Le seul officier-général que la France perdit en cette journée, fut le Marquis de *Fenelon*, neveu de l'immortel Archevêque de *Cambrai*. Il avait été élevé par lui, & en avait toute la vertu avec un caractere tout différent. Vingt années employées dans l'ambassade de Hollande n'avaient point éteint un feu & un emportement de valeur, qui lui

coûta la vie. Blessé au pied depuis quarante ans, & pouvant marcher à peine, il alla sur les retranchements ennemis à cheval. Il cherchait la mort, & il la trouva. Son extrême dévotion augmentait encore son intrépidité; il pensait que l'action la plus agréable à Dieu, était de mourir pour son Roi: il faut avouer qu'une armée composée d'hommes, qui penseraient ainsi, serait invincible. Les Français eurent peu de personnes de marque blessées dans cette journée. Le fils du Comte de *Ségur* eut la poitrine traversée d'une balle qu'on lui arracha par l'epine du dos, & il échappa à une opération plus cruelle que la blessure même. Le Marquis de *Lujac* reçut un coup de feu qui lui fracassa la mâchoire, entama la langue, lui perça les deux joues. Le Marquis de *Laval*, qui s'était distingué à Mêle, le Prince de *Monaco*, le Marquis de *Vaubecour*, le Comte de *Barleroy* furent blessés dangereusement.

Cette bataille ne fut que du sang inutilement répandu, & une calamité de plus pour tous les partis. Aucun ne gagna ni ne perdit de terrein: chacun prit ses quartiers. L'armée battue avança même jusqu'à Tongres; l'armée victorieuse s'étendit de Louvain dans ses conquêtes, & alla jouir du repos auquel la saison d'ordinaire force les

hommes dans ces pays, en attendant que le printemps ramène les cruautés & les malheurs que l'hiver a suspendus.



CHAPITRE XIX.

CHAP. XIX.

Succès de l'Infant Don Philippe & du Maréchal de Maillebois, suivis des plus grands désastres.

IL n'en était pas ainsi dans l'Italie & vers les Alpes. Il s'y passait alors une scène extraordinaire. Les plus tristes revers avaient succédé aux prospérités les plus rapides. La maison de France perdait en Italie plus qu'elle ne gagnait en Flandre, & les pertes semblaient même plus irréparables, que les succès de Flandres ne paraissaient utiles. Car alors le véritable objet de la guerre était l'établissement de *Don Philippe*. Si on était vaincu en Italie, il n'y avait plus de ressource pour cet établissement, & on avait beau être vainqueur en Flandres on sentait bien que tôt ou tard il faudrait rendre les conquêtes, & qu'elles n'étaient que comme un gage, une sûreté passagere, qui indemnisait des pertes qu'on faisait d'ailleurs. Les cercles d'Allemagne ne prenaient part à rien, les bords du Rhin étaient tranquilles; c'était en effet

l'Espagne qui était devenue enfin la partie principale dans la guerre. On ne combattait presque plus sur terre & sur mer que pour elle. La Cour d'Espagne n'avait jamais perdu de vue, Parme, Plaisance & le Milanais. De tant d'Etats disputés à l'héritiere de la Maison d'Autriche, il ne restait plus que ces Provinces d'Italie, sur lesquelles on pût faire valoir des droits.

Depuis la fondation de la Monarchie, cette guerre est la seule dans laquelle la France ait été simplement auxiliaire; elle le fut dans la cause de l'Empereur *Charles VII* jusqu'à la mort de ce Prince, & dans celle de l'Infant *Don Philippe* jusqu'à la paix.

Au commencement de la campagne de 1745 en Italie, les apparences furent aussi favorables à la Maison de France qu'elles l'avaient été en Autriche en 1741. Les chemins étaient ouverts aux armées espagnoles & françaises par la voie de Gênes. Cette République forcée par la Reine de Hongrie & par le Roi de Sardaigne à se déclarer contr'eux, avait enfin fait son traté définitif; elle devait fournir environ dix-huit mille hommes. L'Espagne lui donnait trente mille piastres par mois, & cent mille une fois payées pour le train d'artillerie que Gênes fournissait à l'armée espagnole; car dans cette guerre

CHAP. XIX.

si longue & si variée, les Etats puissants & riches soudoyerent toujours les autres. L'armée de *Don Philippe*, qui descendait des Alpes avec la française, jointe au corps des Génois, était réputée de quatre-vingt mille hommes. Celle du Comte de *Gages*, qui avait poursuivi les allemands aux environs de Rome s'avançait, forte d'environ trente mille combattants, en comptant l'armée napolitaine. C'était au temps même que le Roi de Prusse vers la Saxe, & le Prince de *Conti* vers le Rhin empêchaient que les forces autrichiennes ne pussent secourir l'Italie. Les Génois même eurent tant de confiance qu'ils déclarerent la guerre dans les formes au Roi de Sardaigne. Le projet était que l'armée espagnole & napolitaine viendraient joindre l'armée française & espagnole dans le Milanais.

28 Juin 1745.

Au mois de Mars 1745, le Duc de *Modene*, & le Comte de *Gages*, à la tête de l'armée d'Espagne & de Naples, avaient poursuivi les Autrichiens des environs de Rome à Rimini, de Rimini à Césene, à Imola, à Forli, à Bologne, & enfin jusques dans Modene.

Le Maréchal de *Maillebois*, élève du célébre *Villars*, déclaré Capitaine Général de l'armee de *Don Philippe*, arriva bientôt par Vintimille & Oneille, & descendit vers le Montferrat sur la

fin du mois de Juin à la tête des espagnols & des français. CHAP. XIX.

De la petite principauté d'Oneille, on descend dans le marquisat de Final qui est à l'extrêmité du territoire de Gênes, & de là on entre dans le Montferrat - Mantouan, pays encore hérissé de rochers qui sont une suite des Alpes ; après avoir marché dans des vallées entre ces rochers on trouve le terrein fertile d'Alexandrie, & pour aller droit à Milan, on va d'Alexandrie à Tortone ; à quelques milles de là, vous passez le Pô ; ensuite se présente Pavie sur le Tésin ; & de Pavie il n'y a qu'une journée à la grande Ville de Milan, qui n'est point fortifiée, & qui envoie toujours ses clefs à quiconque a passé le Tésin, mais qui a un Château très-fort & capable de résister long-temps.

Pour s'emparer de ce pays, il ne faut que marcher en force. Pour le garder, il faut veiller à droite & à gauche sur une vaste étendue de terrein, être maître du cours du Pô, depuis Casal jusqu'à Crémone, & garder l'Oglio, riviere qui tombe des Alpes du Tirol, ou bien avoir au moins Lodi, Creme & Pizzighitone pour fermer le chemin aux allemands qui peuvent arriver du Trentin par ce côté. Il faut enfin sur-tout avoir la communication

CHAP. XIX.

libre par les derrieres avec la riviere de Gênes, c'est à-dire avec ce chemin étroit qui conduit le long de la Mer, depuis Antibes par Monaco, Vintimille, afin d'avoir une retraite en cas de malheur. Tous les postes de ce pays sont connus & marqués par autant de combats que le territoire de Flandres.

Les français & les espagnols se trouvaient sur la fin de l'année 1745, maîtres du Montferrat, de l'Alexandrin, du Tortonnois, du pays derriere Gênes, qu'on nomme les fiefs impériaux de la Laméline, du Pavésan, du Lodésan, de Milan, de presque tout le Milanais, de Parme & de Plaisance. Tous ces succès s'étaient suivis rapidement, comme ceux du Roi de France dans les Pays-Bas, & du Prince *Edouard* dans l'Ecosse, tandis que le Roi de Prusse de son côté battait au fond de l'allemagne les troupes autrichiennes. Mais il arriva en Italie précisément la même chose qu'on avait vue en Bohême au commencement de cette guerre. Les apparences les plus heureuses couvraient les plus grandes calamités.

Le sort du Roi de Prusse était, en faisant la gerre, de nuire beaucoup à la maison d'Autriche, & en faisant la paix, de nuire tout autant à la Maison de France. Sa paix de Breslaw

avait fait perdre la Bohême. Sa paix de Dresde fit perdre l'Italie.

CHAP. XIX.

A peine l'Impératrice Reine fut-elle délivrée pour la seconde fois de cet ennemi, qu'elle fit passer de nouvelles troupes en Italie par le Tirol & le Trentin, pendant l'hiver de 1746. L'Infant *Don Philippe* possédait Milan, mais il n'avait pas le Château. Sa mere la Reine d'Espagne lui ordonnait absolument de l'attaquer. Le Maréchal de *Maillebois* écrivit au mois de Décembre 1745: *Je prédis une destruction totale, si on s'obstine à rester dans le Milanais.* Le Conseil d'Espagne s'y obstina, & tout fut perdu.

Les troupes de l'Impératrice-Reine d'un côté, les piémontaises de l'autre, gagnèrent du terrein par-tout. Des places perdues, des échecs redoublés diminuerent l'armée française & espagnole; & enfin la fatale journée de Plaisance la réduisit à sortir avec peine de l'Italie dans un état déplorable.

Le Prince de *Lichtenstein* commandait l'armée de l'Impératrice Reine. Il était encor à la fleur de son age; on l'avait vu Ambassadeur du pere de l'Impératrice à la Cour de France, dans une plus grande jeunesse, & il y avait acquis l'estime générale. Il la mérita encore davantage le jour de la bataille de Plaisance, par sa conduite & par son

Bataille de Plaisance gagnée par le Prince de Lichtenstein 16 Juin 1746.

CHAP. XIX.

courage ; car ſe trouvant dans le même état de maladie & de langueur où l'on avait vu le Maréchal de *Saxe* à la bataille de Fontenoi, il ſurmonta comme lui l'excès de ſon mal, pour accourir à cette bataille, & il la gagna d'une manière auſſi complette. Ce fut la plus longue & une des plus ſanglantes de toute la guerre, Le Maréchal de *Maillebois* attaqua trois heures avant le jour, & fut long-temps vainqueur à ſon aile droite qu'il commandait ; mais l'aile gauche de cette armée ayant été enveloppée par un nombre ſupérieur d'Autrichiens, & le Général d'*Arembourre* bleſſé & pris, cette aile gauche fut entièrement defaite, & on fut obligé après neuf heures de combat de ſe retirer ſous Plaiſance.

Si on combattait de près comme autrefois, une mêlée de neuf heures, de bataillon contre bataillon, d'eſcadron contre eſcadron, & d'homme contre homme, détruirait les armées entières, & l'Europe ſerait dépeuplée par le nombre prodigieux de combats qu'on a livrés de nos jours ; mais dans ces batailles, comme je l'ai déjà remarqué, on ne ſe mêle preſque jamais. Le fuſil & le canon ſont moins meurtriers que ne l'étaient autrefois la pique & l'épée. On eſt très long-temps même ſans tirer, & dans le terrein coupé d'I-

talie, on tire entre des haies. On consume du temps à s'emparer d'une cassine, à pointer son canon, à se former; ainsi, neuf heures de combat ne sont pas neuf heures de destruction.

La perte des Espagnols, des Français & de quelques régiments napolitains fut cependant de plus de huit mille hommes tués ou blessés, & on leur fit quatre mille prisonniers. Enfin l'armée du Roi de Sardaigne arriva, & alors le danger redoubla; toute l'armée des trois couronnes de France, d'Espagne & de Naples, courait risque d'être prisonnière.

Dans ces tristes conjonctures, l'infant *Don Philippe* reçut une nouvelle, qui devait, selon toutes les apparences, mettre le comble à tant d'infortunes. C'était la mort de *Philippe V*, Roi d'Espagne, son père. Ce Monarque, après avoir autrefois essuyé beaucoup de revers & s'être vu deux fois obligé d'abandonner sa capitale, avait regné paisiblement en Espagne; & s'il n'avait pu rendre à cette monarchie la splendeur où elle fut sous *Philippe II*, il l'avait mise du moins dans un état plus florissant qu'elle n'avait été sous *Philippe IV* & sous *Charles II*. Il n'y avait que la dure nécessité de voir toujours Gibraltar & Minorque, & le commerce de l'Amérique espagnole, entre

Mort de Philipe V, Roi d'Espagne, oncle de Louis XV, 9 Juillet 1746.

CHAP. XIX.

les mains des Anglais, qui eût continuellement traversé le bonheur de son administration. La conquête d'Oran sur les Maures en 1732 : la couronne de Naples & Sicile enlevée aux Autrichiens, & affermie sur la tête de son fils *Don Carlos*, avaient signalé son règne, & il se flattait avec apparence quelque temps avant sa mort de voir le Milanais, Parme & Plaisance soumis à l'Infant *Don Philippe*, son autre fils de son second mariage avec la Princesse de Parme.

Précipité comme les autres Princes dans ces grands mouvements qui agitent presque toute l'Europe, il avait senti plus que personne le néant de la grandeur & la douloureuse nécessité de sacrifier tant de milliers d'hommes à des intérêts qui changent tous les jours. Dégouté du trône, il l'avait abdiqué pour son premier fils *Don Louis*, & l'avait repris après la mort de ce Prince; toujours prêt à le quitter, & n'ayant éprouvé par sa complexion mélancolique, que l'amertume attachée à la condition humaine, même dans la puissance absolue.

La nouvelle de sa mort arrivée à l'armée après sa défaite, augmenta l'ambarras où l'on était. On ne savait pas encore si *Ferdinand VI*, successeur de *Philippe V*, ferait pour un frere d'un

second mariage, ce que *Philippe V* avait fait pour un fils. Ce qui restait de cette florissante armée des trois couronnes courait risque plus que jamais d'être enfermé sans ressource. Elle était entre le Pô, le Lambro, le Tidone & la Trébie. Se battre en raze campagne, ou dans un poste, contre une armée supérieure, est très-ordinaire. Sauver des troupes vaincues & enfermées, très-rare; c'est l'effort de l'art militaire.

CHAP. XIX.

Retraite savante. Bataille en faisant retraite.

Le Comte de *Maillebois*, fils du maréchal, osa proposer de se retirer en combattant. Il se chargea de l'entreprise, la dirigea sous les yeux de son pere, & en vint à bout. L'Armée des trois couronnes passa toute entiere en un jour & une nuit sur trois ponts, avec quatre mille mulets chargés & mille chariots de vivres; & se forma le long du Tidone. Les mesures étaient si bien prises, que le Roi de Sardaigne & les Autrichiens ne purent l'attaquer que quand elle pût se défendre. Les Français & les Espagnols soutinrent une bataille longue & opiniâtre, pendant laquelle ils ne furent point entamés.



Cette journée, plus estimée des juges de l'art, qu'éclatante aux yeux du vulgaire, fut comptée pour une journée heureuse, parce que l'on remplit l'objet proposé: cet objet était triste, c'était de se retirer par Tortone, & de

laisser au pouvoir de l'ennemi Plaisance & tout le pays. En effet le lendemain de cette étrange bataille, Plaisance se rendit & plus de trois mille malades y furent faits prisonniers de guerre.

CHAP. XIX.

De toute cette grande armée qui devait subjuguer l'Italie, il ne resta enfin que seize mille hommes effectifs à Tortonne. La même chose était arrivée du temps de *Louis XIV* après la journée de Turin. *François premier, Louis XII, Charles VIII* avaient essuyé les mêmes disgraces. Grandes leçons toujours inutiles.

17 *Août.*

On se retira bientôt à Gavi vers les confins des Génois. L'Infant & le Duc de *Modene* allerent dans Gênes; mais au lieu de la rassurer, ils en augmentèrent les allarmes. Gênes était bloquée par les escadres anglaises. Il n'y avait pas de quoi nourrir le peu de cavalerie qui restait encore. Quarante mille Autrichiens, & vingt mille piémontais approchait: si on restait dans Gênes, on pouvait la défendre; mais on abandonnait le comté de Nice, la Savoye, la Provence. Un nouveau général espagnol, le Marquis de la *Mina*, était envoyé pour sauver les débris de l'armée. Les Génois le suppliaient, mais ils ne purent rien obtenir.

Gênes se rend & presque à discretion.

Gênes n'est pas une ville qui doive comme Milan porter ses clefs à quiconque approche d'elle avec une armée;

outre ſon enceinte, elle en a une ſeconde de plus de deux lieues d'étendue, formée ſur une chaine de rochers. Par delà cette double enceinte l'Appenin lui ſert par-tout de fortification. Le poſte de la Bochetta, par où les ennemis s'avançaient, avait toujours été reputé imprenable. Cependant les troupes qui gardaient ce poſte ne firent aucune réſiſtance, & allèrent ſe rejoindre aux débris de l'armée françaiſe & eſpagnole, qui ſe retiraient par Vintimille. La conſternation des Génois ne leur permit pas de tenter ſeulement de ſe défendre. Ils avaient une groſſe artillerie, l'ennemi n'avait point de canon de ſiége; mais il n'attendirent pas que ce canon arrivât, & la terreur les précipita dans toutes les extrémités qu'ils craignaient. Le ſénat envoya précipitamment quatre ſénateurs dans les défilés des montagnes, où campaient les Autrichiens, pour recevoir du Général *Brouvvn* & du Marquis de *Botta* d'*Adorno*, milanais, Lieutenant général de l'Impératrice-Reine, les loix qu'ils voudraient bien donner. Ils ſe ſoumirent à remettre leur ville dans vingt-quatre heures; à rendre priſonniers leurs ſoldats, les Français & les Eſpagnols, à livrer tous les effets qui pourraient appartenir à des ſujets de France, d'Eſpagne & de Naples. On ſtipula, que

CHAP. XIX.

quatre sénateurs se rendraient en ôtage à Milan; qu'on payerait sur le champ cinquante mille génovines, qui font environ quatre cents mille livres de france, en atendant les taxes qu'il plairait au vainqueur d'imposer

On se souvenait que *Louis XIV* avait exigé autrefois que le Doge de Gênes vint lui faire des excuses à Versailles avec quatre sénateurs. On en ajouta deux pour l'Impératrice-Reine; mais elle mit sa gloire à refuser ce que *Louis XIV* avait exigé. Elle crut qu'il y avait peu d'honneur à humilier les foibles, & ne songea qu'à tirer de Gênes de fortes contributions, dont elle avait plus de besoin que du vain honneur de voir le Doge de la petite république de Gênes avec six Génois aux pieds du trône Impérial.

Gênes fut taxée à vingt-quatre millions de livres. C'était la ruiner entiérement. Cette république ne s'était pas attendue quand la guerre commença pour la succession de la maison d'Autriche, quelle en serait la victime; mais dès qu'on arme dans l'Europe, il n'y a point de petit état qui ne doive trembler.

La puissance autrichienne accablée en Flandre, mais victorieuse dans les Alpes, n'était plus embarrassée que du choix des conquêtes qu'elle pouvait faire

vers

CHAP. XIX.

vers l'Italie. Il paraissait également aisé d'entrer dans Naples ou dans la Provence; il lui eût été plus facile de garder Naples. Le conseil autrichien crut qu'après avoir pris Toulon & Marseille, il réduirait les deux Siciles facilement, & que les Français ne pourraient plus repasser les Alpes.

Le 28 Octobre 1746, le Maréchal de *Maillebois* était sur le Var, qui sépare la France du Piémont. Il n'avait pas onze mille hommes. Le Marquis de la *Mina* n'en ramenait pas neuf mille. Le général espagnol se sépara alors des Français, tourna vers la Savoye par le Dauphiné; car les Espagnols étaient toujours maître de ce Duché, & ils voulaient le conserver en abandonnant le reste.

Les Autrichiens & les Piémontais entrent en Provence.

Les vainqueurs passerent le Var, au nombre de près de quarante mille hommes. Les débris de l'armée française se retiraient dans la Provence, manquant de tout, la moitié des officiers à pied; point d'approvisionnement, point d'outils pour rompre les ponts, peu de vivres. Le clergé, les notables, les peuples couraient au devant des détachements autrichiens pour leur offrir des contributions, & être préservés du pillage.

Tel était l'effet des révolutions d'Italie, pendant que les armées françaises conquéraient les pays-bas, & que le

Prince *Charles Edouard*, dont nous parlerons, avait pris & perdu l'Ecosse.

CHAPITRE XX.

Les Autrichiens & les Piémontais entrent en Provence, les Anglais en Bretagne. Révolution dans Gênes, &c.

CHAP. XX.

L'INCENDIE qui avait commencé vers le Danube, & presque aux portes de Vienne, & qui d'abord avait semblé ne devoir durer que peu de mois, était parvenu après six ans sur les côtes de France; presque toute la Provence était en proye aux Autrichiens. D'un côté leurs partis désolaient le Dauphiné; de l'autre ils passaient au delà de la Durance. Vence & Grace furent abandonnées au pillage; les Anglais faisaient des descentes dans la Bretagne, & leurs escadres allaient devant Toulon & Marseille aider leurs alliés à prendre ces deux villes; tandis que d'autres escadres attaquaient les possessions françaises en Asie & en Amérique.

Il fallait sauver la Provence; le Maréchal de *Belle-Isle* y fut envoyé, mais d'abord sans argent & sans armée. C'était à lui à réparer les maux d'une guerre universelle, que lui seul avait allumée. Il ne vit que de la désolation, des miliciens effrayés, des débris de régiments

ſans diſcipline, qui s'arrachaient le foin & la paille : les mulets des vivres mouraient faute de nourriture ; les ennemis avaient tout rançonné & tout dévoré du Var à la rivière d'Argents & de la Durance. L'Infant *Don Philippe* & le Duc de *Modène* étaient dans la ville d'Aix en Provence, où ils attendaient les efforts que feraient la France & l'Eſpagne pour ſortir de cette ſituation cruelle.

Le Maréchal de Belle-Iſle en Provence fait tête aux Autrichiens & aux Piémontais.

Les reſſources étaient encore éloignées, les dangers & les beſoins preſſaient ; le Maréchal eût beaucoup de peine à emprunter en ſon nom cinquante mille écus pour ſubvenir aux plus preſſants beſoins. Il fut obligé de faire les fonctions d'Intendant & de munitionaire. Enſuite à meſure que le gouvernement lui envoyait quelques bataillons & quelques eſcadrons, il prenait des poſtes par leſquels il arrêtait les Autrichiens & les Piémontais. D'un côté il couvrit Caſtellane, Draguignan & Brignoles, dont l'ennemi allait ſe rendre maître.

Enfin, au commencement de Janvier 1747, ſe trouvant fort de ſoixante bataillons & de vingt-deux eſcadrons, & ſecondé du Marquis de la *Mina*, qui lui fournit quatre à cinq mille eſpagnols, il ſe vit en état de pouſſer de poſte en poſte les ennemis hors de la Provence. Ils étaient encore plus embarraſſés que lui ; car ils manquaient de ſubſiſtances.

Ce point essentiel est ce qui rend la plupart des invasions infructueuses. Ils avaient d'abord tiré toutes leurs provisions de Gênes; mais la révolution inouie qui se faisait pour lors dans Gênes, & dont il n'y a point d'exemples dans l'histoire, les priva d'un secours nécessaire, & les força de retourner en Italie.



CHAPITRE XXI.

Révolution de Gênes.

CHAP. XXI. *Révolution dans Gênes.*

IL se faisait alors dans Gênes un changement aussi important qu'imprévu.

Les Autrichiens usaient avec rigueur du droit de la victoire; les Génois ayant épuisé leurs ressources, & donné tout l'argent de leur banque de St. George, pour payer seize millions, demanderent grace pour les huit autres; mais on leur signifia le 30 Novembre 1746, de la part de l'Impératrice-Reine, que non-seulement il les fallait donner, mais qu'il fallait payer encore environ autant pour l'entretien de neuf régiments répandus dans le faux-bourg de Saint Pierre des arênes, de Bisagno, & dans les villages circonvoisins. A la publication de ces ordres, le désespoir saisit tous les habitants; leur commerce était miné, leur crédit perdu, leur banque épuisée, les magnifiques maisons de campagne qui embellissaient

les dehors de Gênes pillées, les habitants traités en Esclaves par le soldat, ils n'avaient plus à perdre que la vie, & il n'y avait point de Génois qui ne parût enfin resolu à la sacrifier plutôt que de souffrir plus long-temps un traitement si honteux & si rude.

Gênes captive comptait encore parmi ses disgraces la perte du royaume de corse si long-temps soulevé contre elle, & dont les mécontents seraient sans doute appuyés pour jamais par ses vainqueurs.

La Corse qui s'était plainte d'être opprimée par Gênes, comme Gênes l'était par les Autrichiens, jouissait dans ce chaos de révolutions, de l'inforrune de ses maîtres. Ce surcroit d'afflictions n'était que pour le Sénat; en perdant la Corse, il ne perdait qu'un fantôme d'autorité, mais le reste des Génois était en proie aux afflictions réelles qu'entraîne la misere. Quelques Sénateurs fomentaient sourdement & avec habileté les résolutions désespérées que les habitants semblaient disposés à prendre. Ils avaient besoin de la plus grande circonspection; car il était vraisemblable qu'un soulevement téméraire & mal soutenu ne produirait que la destruction du Sénat & de la ville. Les Emissaires des Sénateurs se contentaient de dire aux plus accrédités du peuple : „ „ Jusqu'à quand attendrez-vous que les „ Autrichiens viennent vous égorger

CHAP. XXI.

ville, & qu'ils les joigniſſent aux Autrichiens, pour tomber ſur les rebelles au ſignal qu'il ferait. Mais on ne devait pas s'attendre que le Sénat de Gênes ſe joignît aux oppreſſeurs de la patrie, pour accabler ſes défenſeurs, & pour achever ſa perte.

9 Décembre 1746.

Les Allemands comptant ſur les intelligences qu'ils avaient dans la ville, s'avancerent à la porte de Biſagno par le faux-bourg qui porte ce nom, mais ils y furent reçus par des ſalves de canon & de mouſqueterie. Le peuple de Gênes compoſait alors une armée: on battait la caiſſe dans la ville au nom du peuple, & on ordonnait ſous peine de la vie, à tous les citoyens, de ſortir en armes hors de leurs maiſons, & de ſe ranger ſous les drapeaux de leurs quartiers. Les Allemands furent attaqués à la fois dans le fauxbourg de Biſagno & dans celui de Saint Pierre des Arênes; le tocſin ſonnait en même temps dans tous les villages des vallées; les payſans s'aſſemblerent au nombre de vingt mille. Un Prince *Doria*, à la tête du peuple, attaque le Marquis de *Botta* dans Saint Pierre des Arênes: le général & ſes neuf régiments ſe retirerent en déſordre. Ils laiſſerent quatre mille priſonniers & près de mille morts, tous leurs magaſins, tous leurs équipages, & allerent au poſte de la Bochetta, pourſuivis ſans ceſſe par de ſimples payſans,

& forcés enfin d'abandonner ce poste, & de fuir jusqu'à Gavi.

CHAP. XXI.

C'est ainsi que les Autrichiens perdirent Gênes, pour avoir trop méprisé & accablé le peuple, & pour avoir eu la simplicité de croire que le Sénat se joindrait à eux, contre les habitants qui secouraient le Sénat même. L'Europe vit avec surprise, qu'un peuple faible, nourri loin des armes, & que ni son enceinte de rochers, ni les Rois de France, d'Espagne, de Naples n'avaient pu sauver du joug des Autrichiens, l'eût brisé sans aucun secours, & eût chassé ses vainqueurs.

Il y eut dans ces tumultes beaucoup de brigandages; le peuple pilla plusieurs maisons appartenantes aux Sénateurs soupçonnés de favoriser les Autrichiens. Mais ce qui fut le plus étonnant dans cette révolution, c'est que ce même peuple qui avait quatre mille de ses vainqueurs dans ses prisons, ne tourna point ses forces contre ses maîtres. Il avait des chefs, mais ils étaient indiqués par le Sénat; & parmi eux, il ne s'en trouva point d'assez considérable, pour usurper long-temps l'autorité. Le peuple choisit trente-six citoyens pour le gouverner, mais il y ajouta quatre sénateurs, *Grimaldi*, *Scaglia*, *Lomelini*, *Fornari*, & ces quatre nobles rendaient secretement compte au Sénat qui paraissait ne se mêler plus

CHAP. XXI.

du gouvernement, mais il gouvernait en effet; il faisait désavouer à Vienne la révolution qu'il fomentait à Gênes, & dont il redoutait la plus terrible vengeance. Son ministre, dans cette cour, déclara que la noblesse génoise n'avait aucune part à ce changement, qu'on appellait révolte. Le conseil de Vienne agissant encore en maître, & croyant être bientôt en état de reprendre Gêne, lui signifia que le Sénat eût à faire payer incessamment les huit millions restants de la somme à laquelle on l'avait condamné, à en donner trente pour les dommages causés à ses troupes, à rendre tous les prisonniers, à faire justice des séditieux. Ces loix, qu'un maître irrité aurait pu donner à des sujets rebelles & impuissants, ne firent qu'affermir les Génois, dans la résolution de se défendre & dans l'espérance de repousser de leur territoire ceux qu'ils avaient chassés de la capitale. Quatre mille Autrichiens, dans les prisons de Gênes, étaient encore des ôtages qui les rassuraient.

Cependant les Autrichiens, aidés des Piémontais, en sortant de Provence, menaçaient Gênes de rentrer dans ses murs. Un des Généraux Autrichiens avait déjà renforcé ses troupes de soldats albanois, accoutumés à combattre au milieu des rochers. Ce sont les anciens Epirotes qui passent encore pour

être aussi bons guerriers que leurs ancêtrer. Il eut ces Epirotes, par le moyen de son oncle, ce fameux *Schulembourg*, qui, après avoir résisté au Roi de Suede, *Charles XII*, avait défendu Corfou contre l'Empire Ottoman. Les Autrichiens repasserent donc la Bocchetta; ils resserraient Gênes d'assez près; la campagne, à droite & à gauche, était livrée à la fureur des troupes irrégulieres, au saccagement & à la dévastation. Gênes était consternée, & cette consternation même y produisait des intelligences avec ses oppresseurs; & pour comble de malheur, il y avait alors une grande division entre le Sénat & le peuple. La ville avait des vivres, mais plus d'argent; & il fallait dépenser dix-huit mille florins par jour pour entretenir les milices qui combattaient dans la campagne, ou qui gardaient la ville. La République n'avait ni aucunes troupes régulieres aguerries, ni aucun officier expérimenté. Nul secours n'y pouvait arriver que par mer, & encore au hazard d'être pris par une flotte anglaise, conduite pa l'amiral *Medley*, qui dominait sur les côtes.

Le Roi de France fit d'abord tenir au Sénat un million, par un petit vaisseau qui échappa aux Anglais. Les galères de Toulon & de Marseille partent chargées d'environ six mille hommes. On relâcha en Corse & à Mo-

naco à cause d'une tempête, & surtout de la flotte anglaise. Cette flotte prit six bâtiments qui portaient environ mille soldats; mais enfin le reste entra dans Gênes au nombre d'environ quatre mille cinq cents Français qui firent renaître l'espérance.

CHAP. XXI.

Le Duc de Bouflers vient sécourir Gênes le dernier Avril 1747.

Bientôt après, le Duc de *Bouflers* arrive, & vient commander les troupes qui défendent Gênes, & dont le nombre augmente de jour en jour. Il fallut que ce général passât dans une barque, & trompât la flotte de l'amiral *Medley*.

Le Duc de *Bouflers* se trouvait à la tête d'environ huit mille hommes de troupes réguliéres, dans une ville bloquée, qui s'attendait à être bientôt assiégée: il y avait peu d'ordre, peu de provisions, point de poudre; les chefs du peuple étaient peu soumis au Sénat. Les Autrichiens conservaient toujours quelques intelligences; le Duc de *Bouflers* eut d'abord autant d'embarras avec ceux qu'il venait défendre qu'avec ceux qu'il venait combattre. Il mit l'ordre par-tout; des provisions de toute espèce abordérent en sureté, moyennant une rétribution qu'on donnait en secret à des capitaines des vaisseaux anglais, tant l'intérêt particulier sert toujours à faire ou à réparer les malheurs publics. Les Autrichiens avaient quelques moines

dans leur parti ; on leur opposa les mêmes armes avec plus de force ; on engagea les confesseurs à refuser l'absolution à quiconque balançait entre la patrie & les ennemis. Un hermite se mit à la tête des milices, qu'il encourageait par son enthousiasme, en leur parlant, & par son exemple en combattant. Il fut tué dans un de ces petits combats qui se donnaient tous les jours, & mourut en exhortant les Génois à se défendre. Les dames génoises mirent en gage leurs pierreries chez des Juifs, pour subvenir aux frais des ouvrages nécessaires.

CHAP. XXI. *Moines & confession employés pour sauver Gênes.*

Mais le plus puissant de ces encouragements fut la valeur des troupes françaises ; que le Duc de *Boufflers* employait souvent à attaquer les ennemis dans leurs postes au-delà de la double enceinte de Gênes. On réussit dans presque tous ces petits combats, dont le détail attirait alors l'attention, & qui se perdent ensuite parmi des événements innombrables.

Mort du Duc de Boufflers. 27 Juin 1747.

La Cour de Vienne ordonna enfin qu'on levât le blocus. Le Duc de *Boufflers* ne jouit point de ce bonheur & de cette gloire ; il mourut de la petite vérole le jour même que les ennemis se retiraient. Il était fils du Maréchal de *Boufflers*, ce général si estimé sous *Louis XIV*, homme vertueux, bon citoyen ; & le Duc avait les qualités de son père.

CHAP. XXI.

Gênes n'était pas alors pressée, mais elle était toujours très menacée par les Piémontais, maitres de tous les environs, par la flotte anglaise qui bouchait ses ports : par les Autrichiens qui revenaient des Alpes fondre sur elle. Il fallait que le Maréchal de *Belle-Isle* descendit en Italie ; & c'est ce qui était d'une extrême difficulté

Gênes devait à la fin être accablée, le royaume de Naples exposé, toute espérance ôtée à *Don Philippe* de s'établir en Italie. Le Duc de *Modene*, en ce cas, paraissait sans ressource. *Louis XV* ne se rebuta pas.

Il envoya à Gênes le Duc de *Richelieu*, de nouvelles troupes & de l'argent. Le Duc de *Richelieu* arrive dans un petit bâtiment, malgré la flotte anglaise ; ses troupes passent à la faveur de la même manœuvre. La Cour de Madrid seconde ses efforts ; elle fait passer à Gênes environ trois mille hommes ; elle promet deux cents cinquante mille livres par mois aux Genois, mais le Roi de France les donne : le Duc de *Richelieu* repousse les ennemis dans plusieurs combats, fait fortifier tous les postes, met les côtes en sureté. Alors la Cour d'Angleterre s'épuisait pour faire tomber Gênes, comme celle de France pour la défendre. Le ministère anglais donne cent cinquante mille livres sterlings à l'Impératrice-

27 *Sept.* 1747.

Reine, & autant au Roi de Sardaigne pour entreprendre le siége de Gênes. Les Anglais perdirent leurs avances: le Maréchal de *Belle-Isle*, après avoir pris le Comté de Nice, tenait les Autrichiens & les Piémontais en allarmes. S'ils faisaient le siège de Gênes, il tombait sur eux: ainsi, étant encore arrêté par eux, il les arrêtait.



CHAPITRE XXII.

Combat d'Exiles funeste aux Français.

CHAP. XXII.

POUR pénétrer en Italie malgré les armées d'Autriche & de Piémont, quel chemin fallait-il prendre? Le général Espagnol *la Mina* voulait qu'on tirât à Final, par ce chemin de la côte du Ponent, où l'on ne peut aller qu'un à un; mais il n'avait ni canons ni provisions: transporter l'artillerie Française, garder une communication de près de quarante marches par une route aussi serrée qu'escarpée, où tout doit être porté à dos de mulet: être exposé sans cesse au canon des vaisseaux Anglais; de telles difficultés paraissaient insurmontables. On proposait la route de Démont & de Coni, mais assiéger Coni était une entreprise dont le danger était connu. On se détermina pour la route du Col d'Exiles, à près de vingt-cint lieues de Nice, & on résolut d'emporter cette place.

CHAP. XXII.

Cette entreprise n'était pas moins hasardeuse ; mais on ne pouvait choisir qu'entre des périls. Le Comte de *Belle-Isle* saisit avidement cette occasion de se signaler : il avait autant d'audace pour exécuter un projet, que de dextérité pour le conduire ; homme infatigable dans le travail du cabinet & dans celui de la campagne. Il part donc & prend son chemin, en retournant vers le Dauphiné, & s'enfonçant ensuite vers le col de l'Assiette sur le chemin d'Exiles : c'est-là que vingt & un bataillons Piémontais l'attendaient derriere des retranchements de pierre & de bois, hauts de dix-huit pieds sur treize pieds de profondeur, & garnis d'artillerie.

Pour emporter ces retranchements, le comte de *Belle-Isle* avait vingt-huit bataillons & sept canons de campagne, qu'on ne put guère placer d'une maniere avantageuse. On s'enhardissait à cette entreprise par le souvenir des journées de Montalban & de Château-Dauphin, qui semblait justifier tant d'audace. Il n'y a jamais d'attaques entiérement semblables, & il est plus difficile encore & plus meurtrier d'attaquer des palissades, qu'il faut arracher avec les mains sous un feu plongeant & continu, que de gravir & de combattre sur des rochers ; & enfin ce qu'on doit compter pour beaucoup, les Pié-

montais étaient très-aguerris, & on ne pouvait mépriser des troupes que le Roi de Sardaigne avait commandées. L'action dura deux heures, c'est-à-dire que les Piémontais tuerent deux heures de suite, sans peine & sans danger, tous les Français qu'ils choisirent. Monsieur d'*Arnaud*, Maréchal de camp, qui menait une division, fut blessé à mort des premiers avec Monsieur de *Grille*, Major général de l'armée.

CHAP. XXII. 19 Juillet 1747.

Parmi tant d'actions sanglantes qui signalèrent cette guerre de tous côtés, ce combat fut un de ceux où l'on eut le plus à déplorer la perte prématurée d'une jeunesse florissante, inutilement sacrifiée. Le comte de *Goas*, colonel de Bourbonnais, y périt; le Marquis de *Donge*, colonel de Soissonnais, y reçut une blessure dont il mourut six jours après. Le Marquis de *Brienne*, colonel d'Artois, ayant eu un bras emporté, retourna aux palissades, en disant : il m'en reste un autre pour le service du Roi, & il fut frappé à mort. On compta 3695 morts, & 1606 blessés; fatalité contraire à l'événement de toutes les autres batailles, où les blessés sont toujours le plus grand nombre. Celui des officiers qui périt fut très-grand; tous ceux du Bourbonnais furent blessés ou moururent, & les Piémontais ne perdirent pas cent hommes.

Belle-Isle désespéré, arrachait les palis-

fades ; & blessé aux deux mains, il tirait des bois encore avec les dents, quand enfin il reçut le coup mortel. Il avait dit souvent qu'il ne fallait pas qu'un général survêcût à sa défaite, & il ne prouva que trop que ce sentiment était dans son cœur. Les blessés furent menés à Briançon, où l'on ne s'était pas attendu au désastre de cette journée. Monsieur d'*Audifret*, lieutenant de Roi, vendit sa vaisselle d'argent pour secourir les malades : sa femme prête d'accoucher, prit elle-même le soin des hôpitaux, pansa de ses mains les blessés, & mourut en s'acquittant de ce pieux office ; exemple aussi triste que noble, & qui mérite d'être consacré dans l'histoire.



CHAPITRE XXIII.

Le Roi de France, maître de la Flandre & victorieux, propose en vain la paix. Prise du Brabant hollandais. Les conjonctures font un Stadhouder.

CHAP. XXIII.

DANS ce fracas d'événements, tantôt malheureux, tantôt favorables; le Roi victorieux en Flandres, était le seul souverain qui voulût la paix. Toujours en droit d'attaquer le territoire des Hollandais, & toujours le menaçant, il crut les amener à son grand

dessein, d'une pacification générale, en leur proposant un congrès dans une de leurs villes. On choisit Breda : le Marquis de *Puisieux* y alla des premiers en qualité de plénipotentiaire. Les Hollandais envoyèrent à Breda *Mr.* de *Vossancar*, sans avoir aucune vue déterminée. La cour d'Angleterre, qui ne penchait pas à la paix, ne put paraître publiquement la refuser. Le Comte de *Sandvvich*, petit-fils par sa mere, du fameux *Vilmot*, Comte de *Rochester*, fut le plénipotentiaire Anglais. Mais, tandis que les Puissances auxiliaires de l'Impératrice - Reine avaient des ministres à ce congrès inutile, cette Princesse n'y en eut aucun.

CHAP. XXIII.

Congrès inutile.

Les Hollandais devaient, plus que toute autre puissance, presser l'heureux effet de ces apparences pacifiques. Un peuple tout commerçant, qui n'était plus guerrier, qui n'avait ni bons généraux ni bons soldats, & dont les meilleures troupes étaient prisonnières en France, au nombre de plus de trente-cinq mille hommes, semblait n'avoir d'autre intérêt que de ne pas attirer sur son terrein l'orage qu'il avait vû fondre sur la Flandre. La Hollande n'était plus même une puissance maritime ; ses amirautés ne pouvaient pas alors mettre en mer vingt vaisseaux de guerre. Les régents sentaient tous, que

CHAP. XXIII.

ſi la guerre entamait leurs provinces, ils ſeraient forcés de ſe donner un Stadhouder, & par conſéquent un maître. Les Magiſtrats d'Utrecht, de Dordrecht, de la Brille, avaient toujours inſiſté pour la neutralité ; quelques membres de la république étaient ouvertement de cet avis. En un mot, il eſt certain que ſi les Etats-Généraux avaient pris la ferme réſolution de pacifier l'Europe, ils en ſeraient venus à bout ; ils auraient joint cette gloire à celle d'avoir fait autrefois, d'un ſi petit pays, un état puiſſant & libre ; & cette gloire a été long-temps dans leurs mains ; mais le parti anglais & le préjugé général prévalurent. Je ne crois pas qu'il y ait un peuple qui revienne plus difficilement de ſes anciennes impreſſions, que la nation hollandaiſe. L'irruption de *Louis XIV*, & l'année 1672, étaient encore dans leurs cœurs ; & j'oſe dire que je me ſuis apperçu plus d'une fois, que leur eſprit, frappé de la hauteur ambitieuſe de *Louis XIV*, ne pouvait concevoir la modération de *Louis XV*. Ils ne la crurent jamais ſincère : on regardait toutes ſes démarches pacifiques & tous ſes ménagements, tantôt comme des preuves de faibleſſe, tantôt comme des pièges.

Le Roi, qui ne pouvait les perſuader, fut forcé de conquérir une partie de leur pays pendant la tenue d'un con-

grès inutile : il fit entrer ses troupes dans la Flandre hollandaise ; c'est un démembrement des domaines de cette même Autriche, dont ils prenaient la défense : il commence une lieue au-dessous de Gand, & s'étend à droite & à gauche ; d'un côté à Midelbourg sur la mer, de l'autre jusqu'au dessous d'Anvers sur l'Escaut. Il est garni de petites places d'un difficile accès, & qui auraient pu se défendre. Le Roi, avant de prendre cette province, poussa encore les ménagements jusqu'à déclarer aux Etats-Généraux, qu'il ne regarderait ces places que comme un dépôt qu'il s'engageait à restituer sitôt que les Hollandais cesseraient de fomenter la guerre, en accordant des passages & des secours d'hommes & d'argent à ses ennemis.

CHAP. XXIII.

Prise du Brabant hollandais.

On ne sentit point cette indulgence, on ne vit que l'irruption ; & la marche des troupes françaises fit un Stadhouder. Il arriva précisément ce que l'Abbé de *la Ville*, dans le temps qu'il faisait les fonctions d'envoyé en Hollande, avait dit à plusieurs Seigneurs des Etats qui refusaient toute conciliation, & qui voulaient changer la forme du gouvernement : *Ce ne sera pas vous, ce sera nous qui vous donnerons un maître.*

Tout le peuple, au bruit de l'invasion, demanda pour Sadhouder, le

[redacted]

CHAP. XXIII.

25 Avril.

Prince d'*Orange*; la ville de Terver dont il était seigneur, commença & le nomma: toutes les villes de la Zelande suivirent; Roterdam, Delft le proclamèrent; il n'eût pas été sûr pour les régents de s'opposer à la multitude, ce n'était par-tout qu'un avis unanime. Tout le peuple de la Haie entoura le Palais où s'assemblent les députés de la province de Hollande & de Vestfrise, la plus puissante des sept, qui, seul paye la moitié des charges de tout l'état, & dont le pensionnaire est regardé comme le plus considérable personnage de la république. Il fallut dans l'instant, pour appaiser le peuple, arborer le drapeau d'Orange au palais & à l'hôtel de ville; & deux jours après, le Prince fut élu. Le Diplome porta, *qu'en considération des tristes circonstances où l'on était, on nommait Stadhouder, Capitaine & Amiral-Général, Guillaume-Charles-Henri Frizon, Prince d'Orange, de la branche de Nassau-Diest*, qu'on prononce *Dist*. Il fut bientôt reconnu par toutes les villes, & reçu en cette qualité à l'assemblée des Etats-Généraux. Les termes dans lesquels la province de Hollande avait conçu son élection, montraient trop que les magistrats l'avaient nommé malgré eux. On sait assez que tout Prince veut être absolu, & que toute république est ingrate. Les provinces-unies qui qui devaient à la maison de *Nasseau* la

Création d'un Stadhouder dans les provinces Unies.

plus grande puissance où jamais un petit état soit parvenu, purent rarement établir ce juste milieu entre ce qu'ils devaient au sang de leurs libérateurs, & ce qu'ils devaient à leur liberté.

CHAP. XXIII.

Louis XIV en 1672, & *Louis XV* en 1747, ont créé deux Stadhouders par la terreur; & le peuple hollandais a rétabli deux fois ce Stadhoudérat, que la magistrature voulait detruire.

Les Régents avaient laissé, autant qu'ils l'avaient pu, le Prince *Henri-Frizon d'Oranges*, dans l'éloignement des affaires; & même quand la Province de Gueldres le choisit pour son Stadhouder en 1722; quoique cette place ne fût qu'un titre honorable, quoiqu'il ne disposât d'aucun emploi, quoiqu'il ne pût ni changer seulement une garnison, ni donner l'ordre, les Etats de Hollande écrivirent fortement à ceux de Gueldres, pour les détourner d'une résolution qu'ils appellaient funeste. Un moment leur ôta ce pouvoir, dont ils avaient joui pendant près de cinquante années.

Le nouveau Stadhouder commença par laisser d'abord la populace piller & démolir les maisons des Receveurs, tous parens & créatures des Bourg-maîtres; & quand on eut attaqué ainsi les Magistrats par le peuple, on contint le peuple par les soldats.

Le Prince, tranquille dans ces mou-

CHAP. XXIII.

vements, se fit donner la même autorité qu'avait eu le Roi *Guillaume*, & assura mieux encore sa puissance à sa famille. Non-seulement le Stadhoudérat devint l'héritage de ses enfants mâles; mais de ses filles & de leur postérité; car, quelque tems après, on passa en loi, qu'au défaut de la race masculine, une fille serait Stadhouder & capitaine général, pourvu qu'elle fit exercer ces charges par son mari; & en cas de minorité, la veuve d'un Stadhouder doit avoir le titre de gouvernante, & nommer un Prince pour faire les fonctions du Stadhoudérat.

Par cette révolution, les Provinces-unies devinrent une espèce de Monarchie mixte, moins restreinte à beaucoup d'égards que celles d'Angleterre, de Suède & de Pologne. Ainsi il n'arriva rien dans toute cette guerre de ce qu'on avait d'abord imaginé; & tout le contraire de ce que les nations avaient attendu, arriva. L'entreprise, les succès & les malheurs du Prince *Charles-Edouard* en Angleterre, furent peut-être le plus singulier de ces événements qui étonnérent l'Europe.

Fin du Tome premier.





